







2-10-64.

LEFT





Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Boston Public Library



Louis Quinze
Roy
de France et de Navarre

LES
JOURNÉES
AMUSANTES,
DEDIÉES AU ROY.

Par Madame DE GOMEZ.

Troisième Edition, revûë, corrigée & enrichie de Figures en Taille douce.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez JACQUES CLOUSIER, rue saint
Jacques, à l'Ecu de France.

M. DCC XXXVII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Acc. 2004-181
Whitney (155) Fed.
V.1

PD 1985.67 JP
172P V.1



A U R O Y.



I R E ,

*Le desir de consacrer à V O T R E
M A J E S T E' tous les instans de ma
vie , m'a fermé les yeux sur la témé-
rité d'oser lui dédier cet Ouvrage.
Mais la foiblesse de mon sexe me pri-
vant de l'honneur d'être utile à sa
Gloire , ou à son Etat , Elle doit
me pardonner la hardiesse de cher-
cher , dans les amusemens de l'Es-*

prit , ce que la nature a refusé à l'ardeur de mon zele. Ma plume, SIRE , en rappelant les traits les plus remarquables des Rois & des Heros de l'Antiquité , n'a pour but que d'offrir à VOTRE MAJESTÉ un miroir qui lui représente les vertus qui lui feront joindre , un jour , le titre glorieux de Monarque accompli , à celui du plus puissant Roy du Monde. Daignez donc accepter , SIRE , un hommage pur & sincere , de celle qui est avec un très-profond respect ,

S I R E ,

DE VOTRE MAJESTÉ.

La très-humble , très obéissante servante & sujette DE GOMEZ.

TABLE







L E S

JOURNÉES AMUSANTES.

PREMIERE JOURNÉE.

SIX personnes unies par l'esprit & par le cœur, & possédant tout ce qui est nécessaire pour se passer du reste du monde; ennuyées du tumulte d'une des plus belles Villes de l'Europe, firent partie d'aller se renfermer pour quelque temps dans une Maison champêtre, & d'en relever la rusti-

Tome I.

A.

2 LES JOURNEES

citée par la pureté de leurs plaisirs ,
& les productions de leur esprit.

Ce dessein formé fut bientôt exécuté ; la même volonté gouvernant cette société , nulle difficulté n'en retarda l'effet. Deux hommes & quatre femmes composoient cette compagnie : Mais ! quels hommes , & quelles femmes ! tout ce que l'esprit , la vertu , l'honneur & la probité peuvent donner aux mortels pour les rendre parfaits , s'y trouvoit rassemblé.

Thelamon , Uranie , Orophane , & Felicie ne pouvoient rien voir qui leur fût égal ; aussi le Ciel les avoit-il destinés à s'unir par des liens sacrés & indissolubles : L'attente d'un bonheur où chacun d'eux aspireroit avec ardeur n'étoit point troublée par cette impatience tumultueuse que donnent les passions ordinaires ;

ils desiroient, mais sans emportement & sans déreglement ; la pudeur & la probité réglant leurs sentimens , régloient aussi leurs actions. Thelamon attendoit avec un respect égal à son amour, le moment qui devoit unir son sort à celui de sa fidelle Uranie ; Orophane tout plein des vertus de son ami , & trop vertueux lui-même pour suivre une autre voye , cherchoit à remplir l'espace qu'il y avoit encore jusqu'à son mariage avec Felicie , par tout ce qu'un amour pur & respectueux peut inspirer à un honnête homme.

Les objets d'une pareille ardeur ne devoient pas être sans merite ; & c'est faire leur éloge , que de dire qu'ils avoient fait naître des passions , dont le caractère est si rare dans le siècle où nous sommes.

4 LES JOURNÉES

Thelamon joignoit à un esprit orné, sage & délicat, une grandeur d'ame & une noblesse de sentimens, qui le mettoient fort au-dessus des autres hommes.

Orophane avoit de l'esprit & du sçavoir, & quoiqu'il fût différent de celui de Thelamon (comme ils tendoient à la même vertu) la diversité de leurs sentimens ne formoit qu'un contraste nécessaire pour faire briller des qualités différentes.

Uranie & Felicie ne pouvoient esperer qu'un sort heureux avec de tels Époux ; les deux amies qu'elles avoient choisies pour être de leur partie, possédoient tout ce qu'il falloit pour être admises dans cette illustre société, Camille & Florinde ne cedant en mérite, qu'à Uranie & Felicie.

Ces six personnes, telles que je viens de les peindre, partirent

ensemble, & se rendirent dans la solitude destinée à les faire jouir d'une tranquillité parfaite : la Maison appartenoit à Uranie, qui faisant consister le vrai bonheur dans la possession de l'utile orné simplement, n'avoit enrichi sa demeure champêtre d'aucune des subtilités de l'art ; mais seulement, aidant à la nature, elle en avoit fait un séjour délicieux : une grande & fameuse Riviere formoit le canal de son jardin ; une riche Campagne coupée par plusieurs bras de cette Riviere, faisoit la vûe de la Maison ; un Bois sombre, touffu, bien entretenu, rempli d'allées solitaires & brillantes, la garantissoit des ardeurs du Soleil : un Parterre orné des plus belles fleurs y rendoit la fin du jour aussi agréable que son commencement : un Jardin fruitier & potager, garni d'espa-

6 LES JOURNÉES

liers chargés de tout ce qui peut faire plaisir au goût , composoit une partie de l'utile : une Bassecour qui fournissoit les choses les plus nécessaires à la vie , en achevoit la perfection : la vûë diversifiée , & toujours heureusement bornée , charmoit les yeux en quelque endroit qu'on portât les pas : la Maison , ni grande ni petite , mais commode , n'offroit point aux regards les beautés d'une superbe Architecture , ni la somptuosité des ameublemens ; l'aïssance & la propreté en faisoient toute la magnificence ; un Salon galamment construit distribuoit à quatre Appartemens , qui étant doubles , en formoient huit , dont les dégagemens différens donnoient la liberté d'être ensemble ou séparés ; & si on ne trouvoit pas l'abondance dans cet aimable lieu , du moins peut-

on assûrer que rien n'y manquoit. Uranie en fit les honneurs d'une façon qui persuada les amis du plaisir qu'elle avoit à les y recevoir.

Quoique Thelamon y fût venu plusieurs fois, la joye de l'y voir libre & sans contrainte, lui en fit remarquer les beautés avec plus d'attachement; & comme rien ne le touchoit plus fortement que le vrai, il vit avec une satisfaction extrême, que la seule magnificence de cette Maison, consistoit dans un superbe & grand Cabinet tapissé, depuis la corniche jusqu'au lambris, des Livres les plus rares, les plus nécessaires, & les mieux choisis: Il en marqua son contentement par un regard vif & pénétrant, qui rencontrant ceux d'Uranie, lui fit sentir le plaisir inexprimable que l'on goûte lorsqu'on trouve

8 LES JOURNÉES

l'occasion de plaire à ce qu'on aime.

Voilà , lui dit-elle , le fruit heureux que l'on retire d'avoir d'illustres amis ; l'envie de s'en rendre digne donne de l'émulation qui porte aux belles choses , & j'aurois crû ma maison dénuée de tout , si je n'en avois pas rempli une partie de ce qui peut occuper agréablement les personnes que j'estime.

Vous honorez votre propre choix en parlant ainsi , lui dit Felicie ; mais malgré l'excès de politesse qui vous a contrainte à nous adresser en général un discours si flatteur , je vous assure , au nom de toute la compagnie , que nous le cédon sans peine à celui qui vous l'inspire , dit-elle en regardant Thelamon , & nous faisons trop de cas de son esprit & du caractère de son cœur, pour

ignorer que tui seul mérite toute l'attention du vôtre.

Je ne m'attendois pas , répondit Thelamon , à voir rouler sur moi , ce qui n'est dû qu'au genie d'Uranie ; l'estime que j'en fais m'a forcé de montrer le plaisir que j'ai de la voir toujours courir au solide ; & comme la lecture est , selon moi , une nourriture nécessaire à l'ame , je n'ai pû me dispenser de regarder ce Cabinet , comme le plus beau lieu de cette maison , & le plus digne de celle qui l'habite.

Quoiqu'il en soit , dit Uranie ; il vous fournira de quoi couler le temps que nous nous sommes prescrit de rester ici ; & lorsque la conversation commencera à languir , nous y viendrons chercher du secours.

Je suis persuadé , dit Orophane , que nous y viendrons rare-

10 LES JOURNÉES

ment si nous attendons la fin de notre attention à tout ce que vous direz : ainsi , je suis d'avis que nous nous imposions pour loi , d'y venir passer deux heures chaque jour , & que chacun , dans un silence mutuel , prenne ce qui lui fera plaisir , & que nous communiquant les sujets qui nous auront frappés , nous en fassions la dissertation ou la critique , pour consacrer ce lieu aux faits historiques & galants que ces Livres , ou notre mémoire seront capables de nous fournir.

J'approuve ce dessein, dit Camille avec une aimable vivacité : mais pour le silence , j'en suis point ; & comme je suis sûr d'être la première à le rompre , je suis bien aise d'empêcher qu'on impose une loi , qu'il n'est pas en mon pouvoir de suivre. Lorsque je suis dans l'enthousiasme de quelque

Bel endroit , il faut que j'en parle sur le champ , que je le répète à haute voix , & que j'en fasse sentir les beautés avec la véhémence qu'on me reproche quelquefois , ou que je devienne stupide.

La compagnie rit fort de la faillie de Camille , & pour la satisfaire , aussi-bien que pour ne se pas priver du plaisir de l'entendre parler , on retrancha le silence des deux heures , que l'on se promit de passer dans le Salon des Sciences , ensuite on regla la journée en trois parties ; la matinée , fut laissée aux Dames , pour faire ce qu'elles jugeroient à propos , la sortie du dîner , fut destinée au temps marqué pour la Bibliotheque , comme étant le plus chaud , & le moins convenable à la promenade ; le reste jusqu'au souper , devoit être employé à compter

12 LES JOURNÉES

quelque histoire , ou entendre quelques Pièces nouvelles de Vers ou de Prose. Le souper fini, on ne devoit songer qu'à se délasser l'esprit de l'occupation du jour , avec une entière liberté de suivre son inclination.

Uranie approuva ce règlement , avec cette différence , qu'elle fit consentir ses amis à ne pas obliger ceux qui les viendroient voir , à subir leurs loix ; tout le monde , ajouta-t-elle , n'étant pas d'humeur à passer son temps comme nous.

On fut de son sentiment , après quoi la compagnie visita le reste de la maison , qui malgré son peu d'étendue , étoit si bien ménagée , & si également ornée qu'on ne pouvoit se lasser de l'admirer.

Camille & Florinde ne voulant point se séparer , prirent un appartement à elles deux. The-

l'amon & Orophane en firent de même; & Uranie n'abandonnant jamais sa chere Felicie , voulut qu'elle partageât aussi le sien ; ainsi de cette façon , il restoit encore plus qu'il n'en falloit pour recevoir commodément les personnes qui pouvoient les venir voir.

Ces petites occupations les ayant conduits jusqu'au dîner, ils se mirent à table , qui fut servie selon le systême qu'Uranie avoit établi chez elle ; c'est - à - dire , sans profusion , mais d'un goût & d'une délicatesse préférables à la magnificence.

Le dîner fini , on résolut de commencer ce qu'on avoit projeté , en se retirant dans le Salon des Sciences ; la compagnie s'y rendit avec empressement , & chacun ayant pris un Livre selon son goût & la situation de son esprit ,

14 LES JOURNÉES

le silence regna quelque temps dans cette aimable société.

Mais Camille suivant le feu de son temperament , le rompit la première , en s'écriant : Voilà un trait qui me charme dans l'Histoire de Cyrus , sur laquelle je suis tombée. Je mets ce grand Prince au - dessus d'Alexandre , qui malgré ses grandes qualités , a cédé toujours à ses passions sans ménagement pour sa gloire , & pour l'immortalité à laquelle il aspirait ; mais Xenophon me peint Cyrus , tel que devroient être tous les grands hommes : ce Héros toujours guerrier , toujours vainqueur , n'a jamais cessé d'être sage ; ses Conquêtes n'ont point autorisé ses foiblesses ; maître absolu d'un Peuple innombrable , il ne s'est rien cru de plus permis qu'aux autres : ce Prince , dont la vertu égaloit la valeur ,

après avoir dompté les Nations les plus belliqueuses , en ayant assez fait pour assurer sa gloire , & donner quelque chose à son cœur , apprend que la plus belle Princesse de l'Univers , la vertueuse Penthée , est sa prisonnière ; & sentant que le penchant de son ame est d'adorer la vertu , laquelle soutenuë d'une grande beauté , pourroit le conduire à l'amour , il refuse de la voir , lui fait rendre les honneurs dûs à son rang & à son mérite , sans oser jamais s'exposer à ses regards , dans la crainte d'être vaincu par une passion qui pourroit ternir l'éclat de tant de belles actions.

Je suis persuadée , continua Camille , que , si Penthée avoit eu le caractère des Talestris & des Cleopatres , Cyrus n'auroit pas redouté sa vûë , sa vertu le

16 LES JOURNÉES

garantissant du pouvoir trompeur des beautés frivoles : mais la sagesse de Penthée étant pour lui plus à craindre que ses charmes, il devoit présumer , comme il fit , qu'elle auroit été l'aimant qui eût attiré son ame ; étant presque inévitable que le plus vertueux de tous les hommes, ne devînt amoureux de la plus vertueuse de toutes les femmes.

La remarque de Camille est très-juste , dit Thelamon , & je crois que , pour bien connoître les hommes, il faut juger par les foibleesses dans lesquelles ils évitent de tomber , plutôt que par leurs grandes actions. Les plus cruels Tyrans ont eu quelques vertus ; mais lorsqu'on sçait tirer une haute sagesse de ce qui peut paroître vicieux , c'est alors qu'on acquiert à juste titre la qualité de Grand.

Cyrus

Cyrus eût été moins condamnable d'aimer Penthée , que ne le fut Alexandre de s'être livré, dans le vin , à la violence de son temperament par le meurtre de Clitus ; & je trouve qu'un Prince de notre temps l'emporte sur la moderation de Cyrus , & ternit la mémoire d'Alexandre par une seule de ses actions. Ce Prince donnant un festin à toute sa Cour , & s'y étant laissé prendre de vin assez considerablement , pour faire quelque chose de peu convenable à la dignité Royale , & s'en étant souvenu le lendemain , en fut si indigné contre lui-même , qu'ayant rassemblé les mêmes personnes à sa table , il fit serment en leur présence de ne boire de sa vie d'une liqueur , qui l'avoit pû mettre un moment au rang des hommes ordinaires.

Voilà , continua Thelamon ,

Tome I.

B

ce qui s'appelle Vertu ; connoître ses défauts , & s'en corriger , lorsqu'on peut les avoir impunément par le rang qu'on occupe , c'est être vraiment sage , & l'on peut tout espérer d'un Prince qui pense , & qui agit ainsi.

Il est vrai , dit Florinde ; mais pour l'amour , je ne conviendrais point que ce soit un défaut dans un grand homme ; il me semble qu'il n'est pas incompatible d'être Héros & Amoureux.

Non sans doute , repartit Felicie ; mais il faut aimer comme Uranie veut que l'on aime , pour accorder ces deux titres , & si elle vouloit nous lire la Lettre qu'elle écrivit à Belise sur ce sujet , vous seriez tous convaincus , que l'amour peut être compagnon de la vertu.

En vérité , dit Uranie , vous n'allez exposer à une vive cri-

tique , & je crains bien que ce que vous dites , pour me faire honneur , ne tourne à ma confusion.

J'ai entendu parler de cette Lettre, dit Camille, & selon toutes les apparences , elle est très-digne d'attention.

Pour moi , ajoûta Orophane , qui fus présent à la conversation qui donna occasion à cet Ouvrage , je puis vous assurer que je ne me lasse point de l'entendre.

Je l'ignore , dit alors Thelamon ; & je suis très-touché de la discretion d'Uranie , qui m'a privé jusqu'ici d'apprendre ses sentimens sur une passion qu'elle sçait si bien inspirer. Vous étiez absent , répondit-elle en souriant , & j'ai eu tant de choses à vous dire à votre retour , que je n'ai pas crû les devoir interrompre pour un sujet de si peu de conséquence.

20 LES JOURNÉES

C'est s'excuser fort galamment , dit Florinde ; mais vous subirez la loi , & puisque le Soleil nous laisse la liberté de jouir de la promenade , je suis d'avis que nous conduisions nos pas au bord de cette belle Riviere , & que sa douce fraîcheur , jointe aux accens d'Uranie , nous fasse goûter un plaisir parfait.

La compagnie trouva que Florinde avoit raison ; on se rendit au bord de l'eau ; Uranie ayant fait apporter des carreaux , chacun prit sa place ; & voyant qu'on faisoit un silence qui marquoit l'envie qu'on avoit de l'entendre , elle prit ainsi la parole.

Avant que de lire la Lettre dont il s'agit , je dois vous instruire que nous fûmes priées , Felicie & moi , d'aller passer quinze jours chez Belise : comme c'est la personne du monde la plus

estimable , cette partie nous fit plaisir , nous nous y rendîmes , mais en arrivant nous apprîmes qu'elle avoit été obligée de partir pour la Province , pour une affaire importante , elle nous fit prier de ne pas priver Julie sa niece de notre présence , puisqu'elle l'avoit laissée pour nous recevoir.

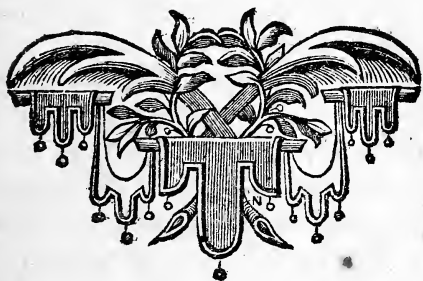
Julie est une fille charmante , & d'un esprit tout-à-fait éclairé ; ainsi nous n'eûmes pas de peine d'accorder à Belise ce qu'elle nous demandoit , estimant assez Julie , pour faire le voyage à sa considération : Elle nous reçut avec toutes ses graces ; nous y trouvâmes bonne compagnie en hommes & en femmes , & le lendemain , elle fut augmentée de Damon & d'Orophane ; je crois que vous connoissiez Damon , & que son caractère ne vous a pas

22 LES JOURNÉES

échappé. Non sans doute, répondit Camille, c'est un de ces hommes qui trompent, il parle comme s'il avoit de l'esprit, on lui en trouve même sur certaines choses; mais lorsqu'on approfondit, on voit l'erreur dans laquelle on étoit tombé, & qu'il ne doit qu'à ses opinions toujours contraires à celles des autres, & à la violence dont il assaisonne ses discours, l'attention qu'on lui prête quelquefois.

Ce Damon tel que vous le peignez, continua Uranie, fit naître une dispute entre nous, qui fut assez vive; & quelqu'un de la compagnie l'ayant écrite à Belise, elle me manda que pour la consoler de n'être pas témoin de nos amusemens, il falloit que je lui écrivisse, mot à mot, la querelle que j'avois eue avec Damon: sollicitée d'ail-

leurs par Orophane & Felicie ,
qui craignoient , disoient - ils ,
d'oublier la plûpart des choses
que j'avois dites , je me vis forcée
à faire une espece d'ouvrage d'un
discours que j'avois crû indiffe-
rent. Le voici , ajoûta-t elle , &
je souhaite qu'il ne vous fasse pas
repentir de votre curiosité.



24 LES JOURNÉES



Lettre en forme de Dissertation ,

SUR L'AMOUR.

VOUS voulez, sage Belise, que je mette sur le papier ce que je dis chez vous l'autre jour en faveur de l'Amour : Quel éloge pour ce Dieu ! & quel espoir pour le gain de ma cause contre cet homme sorti, sans doute, des plus affreux deserts de l'Afrique ! Votre rare vertu donne un grand poids à ce que je soutiens, puisque vous voulez bien avouer que vous auriez aimé plus tendrement qu'un autre, si vous aviez trouvé un objet digne de vos sentimens ; il n'en faut pas davantage pour remporter la victoire sur mon adversaire.

Je

Je soutiens donc , avec plus d'autorité que jamais , que les Poëtes n'ont fait un Dieu de l'Amour , que pour nous donner , sous ce titre sacré , une idée de sa pureté , le nom de Dieu contenant en lui , ceux de vertu , de sagesse , de prudence & d'équité ; je conviens aussi , qu'il marque un pouvoir absolu : mais je ne puis convenir , que la puissance de ce Dieu s'étende à rendre vicieux les hommes les plus vertueux , puisque je fonde le mérite de l'Amour sur le contraire de cette métamorphose , dans la pensée où je suis que cette passion , telle que je vais la dépeindre , est plus capable d'épurer les mœurs , que sujette à les corrompre ; c'est ce que je vous ferai voir dans la suite , en vous instruisant de ce qui se dit chez vous en votre

absence, par ordre & sans obscurité.

Orophane ayant fait tomber la conversation sur le désordre des mœurs, & le peu de soin que les hommes préposés pour les épurer sembloient y apporter, Damon aussi sauvage de cœur que d'esprit, en accusa d'abord l'Amour, & soutint que lui seul caufoit le désordre du genre humain. Cette passion, dit-il, contraire à la vertu, détruit la société, corrompt le cœur, & gâte l'esprit; lorsqu'on en est attaqué, on ne fait rien que par intrigue, on viole les loix divines & humaines, & je compare un homme amoureux à la bête la plus stupide, & en même temps à la plus vorace.

Quelle horreur! m'écriai-je alors, & quel terrible monstre nous faites-vous de la plus belle

& de la plus noble des passions! Faut-il attribuer à l'Amour les désordres de la nature? Les hommes sont tous nés pour être ce qu'ils sont : on voit tous les jours que l'éducation la plus sévère , & les exemples les plus vertueux ne peuvent changer un cœur formé pour être corrompu ; on s'apperçoit du peu de progrès de ce cœur dans les loix de la sagesse dès sa plus tendre enfance ; & lorsqu'il est parvenu à devenir son maître , il fait éclater , dans ses actions , ce que la seule crainte des remontrances lui fait cacher : Voilà le commencement du vice. Que ce cœur prenne alors de l'amour , cette passion deviendra chez lui le monstre que Damon vient de nous peindre ; l'ambition , la haine , la vengeance , la jalousie , l'avidité du bien , les voyes illi-

28 LES JOURNÉES

cites pour l'acquiescer ; le fer , le poison ; enfin les crimes les plus énormes lui paroîtront faisables : mais c'est son premier penchant au vice qui corrompra son amour, & non pas son amour qui le portera au vice.

Au contraire , un sujet né avec les dispositions nécessaires pour la vertu , qui profitera par elles de son éducation & de ses exemples , dont l'ame noble & bien-faisante ne lui inspire que de grands sentimens ; lorsque l'Amour viendra l'assujettir il ne s'offrira à ses regards que sous sa véritable figure : il ne fera que cimenter les principes de l'éducation ; l'honneur & la probité seront inséparables de sa passion ; il ne cherchera pour plaire , que les voyes qu'enseigne l'équité ; l'Amour ne lui confiera son flambeau , que pour fai-

re éclater ses grandes actions ,
 ou la noblesse de ses sentimens :
 la dissimulation , l'interêt & l'en-
 vie lui seront inconnuës : chez
 lui , l'Amour fait naître les mo-
 mens , & jamais les momens ne
 font naître l'amour : bien loin
 que cette passion détruise la so-
 cieté , elle en fait l'union &
 l'agrément ; elle adoucit le natu-
 rel le plus féroce ; elle donne des
 lumieres à l'esprit le moins éclairé ,
 & trouve le moyen d'atten-
 drir l'ame la plus barbare ; sans
 l'Amour , le monde eût resté dans
 le néant , lui seul l'en a retiré ,
 & lui seul le soutient : Comment
 donc un sentiment si nécessaire
 au mouvement de tout l'Univers ,
 peut-il être accusé du désordre
 des mœurs ?

Damon , sans doute , confond
 la débauche avec l'amour : la
 première , porte les hommes au

30 LES JOURNÉES

dérèglement , & l'autre les en retire. Combien de fois a-t-on vû des hommes , que le temps , les occasions , & les compagnies entraînoient dans les plaisirs les plus pernicioeux , & qui s'abandonnant à la fougue de leur jeunesse , voloient d'objets en objets , sans choix , sans réflexion , & comme enivrés des frivoles délices d'une vie libertine , s'en retirer tout-à coup par le pouvoir de l'Amour.

Un objet les frappe , les occupe , ils l'aiment enfin ; plus de vices , tout disparoît à l'aspect de cet objet , que la sagesse leur oppose comme une digue nécessaire à l'impetuosité de leur temperament ; arrêtés , attachés par des nœuds sacrés & indissolubles , ils ne regardent leur conduite passée qu'avec honte ; & la noble ambition de se rendre

dignes de ce qu'ils aiment , leur donne en même temps celle de faire oublier le déreglement , dans lequel ils s'étoient plongés : voilà le véritable pouvoir de l'Amour ; tout ce qui se meut par l'autorité des sens n'est point amour , c'est débauche.

L'Etre incréé n'a rien fait pour nous que par amour : l'amitié qui unit les hommes est amour ; il ne change de nom que par la différence des deux sexes , lorsqu'il les unit l'un à l'autre : mais alors , ce ne sont point les sens qui conduisent l'amour , c'est l'amour qui conduit les sens.

Lorsque j'ai parlé des hommes , j'ai entendu le monde en général : ainsi , le sexe foible & timide est compris dans mon discours , & peut encore mieux prouver ce que j'ose avancer ici par l'étude continuelle qu'on lui

32 LES JOURNÉES

fait faire des loix de la vertu : qu'une jeune personne élevée dans l'innocence , se laisse charmer par le mérite d'un mortel , que le Ciel lui aura destiné , on la verra combattre sa passion ; mais la crainte & la timidité seront les seuls motifs de ce combat ; elle ignore ce que c'est que crime , & son cœur ne peut se révolter contre ce qu'il ne connoît pas ; elle ne s'oppose point aux progrès de sa passion dans la peur du dérèglement ; mais par un préjugé d'éducation qui donne le titre de pudeur à l'adroite politique que lui impose l'amour propre , en cachant la tendresse de ses sentimens à celui qui les a fait naître ; sont-ils unis selon les loix ? cet amour éclate. Elle dit qu'elle aime , & elle le dit sans rougir , elle met même sa gloire à l'avouer.

Ce changement se trouve-t-il dans les vices , dans quelque temps , & dans quelque occasion qu'on s'y abandonne ? Ose-t-on jamais avouer : J'ai commis un crime ? Non sans doute ; & cette femme dont la vertu est connue généralement , peut dire , j'ai aimé , & j'aime encore celui qui est devenu mon Epoux : donc l'amour est vertueux en lui-même ; car enfin , si c'étoit un crime , il le seroit toujours , & une simple formalité instituée pour contenir les hommes , ne lui ôteroit rien de sa difformité.

Je dirai même plus , à l'avantage de l'Amour : il semble que l'Hymen lui ôte de sa pudeur , & que l'autorité de l'un découvre trop les mystères de l'autre : si l'on a peint l'Amour enfant c'est pour marquer son innocence : on lui met un bandeau sur

les yeux, pour prouver qu'il doit moins s'attacher au fragile éclat des beautés du corps, qu'à la solidité de celle de l'ame : ses flèches & son carquois font voir la sûreté de celui qu'il conduit ; & on ne lui accorde le grand titre de Dieu, que pour exprimer sa pureté : si l'intemperance des hommes le défigure, c'est leur faute, & non la sienne ; ce n'est point la Doctrine qui corrompt le Disciple, c'est le Disciple qui corrompt la Doctrine.

Ce n'est pas dans cette seule chose qu'il se glisse des erreurs ; les sectes des plus sages Philosophes n'ont-elles pas pris des formes différentes selon le caractère de ceux qui les ont suivies ? & n'erre-t on pas tous les jours dans les différences du culte qu'on rend au même Dieu ?

Si les hommes ne suivoient

qu'une même voye , ils ne s'égareroient jamais : le Ciel n'est point coupable de nos fautes , & l'Amour ne l'est point de nos déreglemens ; cette passion a dé-fait des Tyrans ; & formé des Héros ; & de toutes les passions , c'est la seule qui soit compatible avec la sagesse : le cœur est fait pour être occupé ; qui n'aime rien , n'est rien ; il faut aimer pour croire qu'on mérite d'exister ; mais j'entends aimer de l'amour que je viens de dé-peindre : enfin , de celui qui forma l'Univers , celui dont a parlé Damon , n'étant autre chose que le dérèglement des humains , qui pourroient sans autre secours que celui de la raison , se rendre maîtres de leurs passions , au lieu qu'ils en sont les esclaves & les victimes.

Voilà , sage Belise , par où je

36 LES JOURNÉES

finis mon discours , dont je craignois fort que la longueur n'eût ennuyé votre illustre Société ; mais Orophane que ses mœurs rendent si digne de l'estime que vous avez pour lui , me flatta agréablement , en m'assurant au nom de la Compagnie , qu'elle étoit toute de mon sentiment. La charmante Julie par un préjugé d'éducation n'osa m'applaudir hautement ; mais un de ses regards enchanteurs , qu'elle sçait lancer si à propos , m'assura de son approbation ; le seul Damon resta dans son opinion , & me fit connoître qu'il me regardoit moi-même, comme une personne dont le commerce étoit dangereux ; il se retira avec un dépit , qui nous divertit un moment.

Nous fîmes encore quelques réflexions sur ce que j'avois dit , & nous nous séparâmes en re-

grettant fort la longueur de votre absence. Julie se chargea de vous écrire cette conversation ; & comme je n'attendois pas que vous voulussiez la sçavoir de moi, je ne m'occupois que du soin de vous assurer, que personne ici n'a plus d'impatience de votre retour, que votre fidelle URANIE.

A peine Uranie eut-elle achevé de lire, qu'elle reçut un applaudissement general ; Mais Thelamon la regardant avec des yeux où son amour étoit peint : en vérité, lui dit il, il faut avouer que vous êtes bien coupable de m'avoir privé si long-temps du plaisir que je viens de partager avec la Compagnie ; mais quel que soit le chagrin où me met votre discrétion, je ne puis m'empêcher de dire que je trouve Damon très-heureux d'a-

voir donné occasion à un ouvrage aussi galant.

Il est vrai, dit Florinde, & il faut être aussi extraordinaire qu'il l'est pour n'avoir pas cédé à des raisons, dont la force porte au cœur.

Pour moi, dit Camille, elles attendrissent le mien, & je ne sçais ce qu'il deviendrait, si l'on m'offroit un hommage de la façon d'Uranie.

Vous êtes très-digne de vous l'attirer, répondit Felicie, mais il faut convenir qu'il n'est guères d'amour semblable à celui-là, & qu'Uranie a fait briller son esprit aux dépens de la vérité.

Je ne conviendrai point de cela, belle Felicie, reprit Orophane, & je soutiendrai contre tout l'Univers, qu'il est encore des cœurs tels qu'il les faut pour

sentir une passion vertueuse. Sans doute, ajouta Thelamon ; & je ne puis penser qu'Uranie ait fait cet ouvrage , sans croire qu'il est des hommes tels qu'elle les souhaite. Je ne m'en défends point , répondit-elle , & j'avoüe que mon amour propre m'a fait imaginer que j'en avois trouvé.

Thelamon sentit toute la force d'un discours si obligeant ; & sans le nombre de leurs amis , il se seroit jetté à ses pieds pour la remercier de la justice qu'elle lui rendoit. Felicie qui s'apperçut qu'il eût bien voulu lui parler , sans être entendu , proposa la promenade pour lui en faciliter les moyens , en disant qu'elle n'empêcheroit pas de parler sur ce qu'on venoit d'entendre.

A ces mots on se leva : Thelamon donna la main à Uranie ; Camille & Florinde s'étant pri-

40 LES JOURNÉES

ses sous le bras , laissèrent à Orophane la même liberté auprès de Felicie : ainsi , sans être séparés , chacun se trouva selon son inclination.

Je suis le plus fortuné des hommes , dit Thelamon à Uranie en marchant , si ce que vous venez de dire me regarde , & mon sort est des plus glorieux , si je puis me flatter que vous me connoissiez assez , pour croire que vous m'avez inspiré tous les sentimens que vous devez souhaiter dans un cœur qui vous adore.

Je vous assure , répondit Uranie , qu'en faisant le portrait de l'Amour parfait , j'ai crû faire celui de l'honnête homme ; & que vous ayant toujours trouvé tel , mon discours ne regarde que vous ; les termes où nous en sommes ne me permettent pas de
vous

vous diffimuler mes sentimens : la délicatesse des vôtres fait tout mon bonheur , & j'ai crû que je leur devois la foible reconnoissance de vous faire voir que je connois tout le prix du cœur que je me flatte de posséder : vous voyez , Thelamon , que je parle avec l'assurance d'une femme qui a donné sa foi ; mais je vous conjure de vous souvenir qu'il faut encore une cérémonie pour autoriser mes paroles , & que je vous prie de remettre à ce jour la réponse que je vois que vous vous préparez à me faire.

Non , Madame , lui dit Thelamon , à quelque excès que vous portiez mon bonheur , je ne sortirai jamais du respect que m'impose mon amour & votre vertu ; mais , divine Uranie , ne me privez pas , jusqu'au temps de cette cérémonie , du plaisir extrême de

42 LES JOURNÉES

vous entretenir de la passion la plus fidelle & la plus pure qui ait jamais été.

Je vous le permets , lui dit-elle , quand l'occasion en pourra naître , sans blesser ce que nous devons à la Compagnie ; il est même temps de rendre la conversation générale , & j'entends une dispute entre Felicie & Orophane , qui me fait juger qu'ils ont besoin de nous.

Thelamon soupira d'un arrêt qui le privoit d'un entretien si doux ; mais toujours soumis à ses ordres , ils joignirent Florinde & Camille , qui étoient déjà auprès de Felicie.

Aussi-tôt que cette belle fille vit approcher Uranie : Venez , lui dit-elle , je vous prie , juger du différend que j'ai avec Orophane , & voyez lequel de nous deux a raison. Orophane se

plaint de mon indifférence , & dit qu'il veut essayer si l'absence ne me rendra pas plus sensible : je lui soutiens que c'est un moyen peu propre à cela , & que si sa présence ne peut rien sur moi , son éloignement ne servira qu'à me le faire oublier tout-à-fait. Au contraire , reprit Orophane , vous songerez à moi , cette pensée amenera le regret , le regret fera naître la sensibilité ; vous me rappellerez , & je serai alors le plus heureux des hommes.

Mais , dit Uranie , vous supposez donc être regretté ? Mon amour extrême , dit-il , mon respect infini m'assurent que Felicie ne trouvant point d'esclave plus tendre & plus soumis , sera obligée de me rendre justice.

En vérité , dit alors Thelamon , si je n'étois persuadé que vous cherchez à faire briller votre

44 LES JOURNÉES

esprit plutôt qu'à faire connoître vos véritables sentimens, je vous blâmerois terriblement d'en avoir de cette nature : un homme parfaitement amoureux peut-il songer à s'éloigner de ce qu'il aime de dessein prémédité ? & doit-il préférer à un bien réel un bonheur imaginaire ? Enfin, c'est un essai qu'un amant fidelle ne doit jamais faire, puisqu'il suppose peu d'amour, ou trop de présomption.

En achevant ces mots ils se trouverent vis-à-vis la maison ; ils se préparoient à y rentrer, lorsqu'Uranie fit appercevoir à la Compagnie, qu'une calèche à six chevaux escortée de deux hommes à cheval en prenoit le chemin : effectivement cet équipage entra dans la cour. Uranie s'avança pour voir qui c'étoit, & recevoir ce monde ; mais elle fut

agréablement surprise lorsqu'elle vit Belise & Julie descendre de la calèche.

Les deux Cavaliers qui étoient promptement descendus de cheval, pour leur donner la main, attirerent l'attention d'Uranie & de la Compagnie, personne ne les connoissant; sur tout le plus jeune des deux fit impression sur elle; il étoit grand, la taille belle & aisée, les yeux noirs, le nez bien fait, la bouche admirable, & un air de grandeur & de noblesse, qui faisoit juger de celle de sa naissance ou de ses sentimens; il donnoit la main à Belise.

Uranie s'avança avec précipitation pour l'embrasser: Vous êtes sans doute surprise, lui dit-elle, après lui avoir rendu ses caresses, & salué la Compagnie, de me voir prendre la liberté

46 LES JOURNÉES

d'amener chez vous des personnes inconnuës ; mais , ma chere Uranie , mon amitié ne me permet pas de vous laisser ignorer mes chagrins ou ma joye , & je viens vous faire partager l'un & l'autre. Comme les personnes que vous voyez en font les principaux objets , j'ai crû leur présence nécessaire à tout ce que j'ai à vous dire.

C'est augmenter ma joye bien obligeaument , lui dit Uranie , que d'y ajoûter cette marque de confiance ; & quand je ne serois pas disposée , comme je la suis , à recevoir avec plaisir tout ce qui a rapport à vous , les personnes qui vous accompagnent sont faites d'un air à s'attirer la considération de tout le monde.

Alors Belise se tournant vers le Cavalier qui l'aidoit à marcher : Voilà , lui dit - elle , mon

cher Orfame , ce Thelamon & cette Uranie que vous avez tant d'envie de connoître , & dont le mérite a fait une si forte impression sur vous. Je ne les ai point méconnus , Madame , lui répondit il , en s'avancant à Thelamon , qui ouvroit déjà les bras pour le recevoir , & cette même impression dont vous parlez m'en a d'abord instruit. Alors s'adressant à Uranie , il lui rendit ce que tout le monde lui devoit avec une grace infinie.

Thelamon & elle répondirent avec leur esprit ordinaire à cet obligeant discours ; & la Compagnie s'étant jointe , Belise & Julie reçurent les amitiés de Felicie , de Camille , & de Florinde : Orophane qui étoit fort connu de Belise , fut présenté de sa main aux deux inconnus , qui ne démentirent en rien l'opinion que

48 LES JOURNÉES

leur physionomie donnoit de leur esprit.

Le plus âgé des deux , malgré un grand air de mélancholie , faisoit remarquer tant de graces dans ses actions , qu'on ne pouvoit lui refuser de l'estime & de la considération.

Pour celui que Belise avoit nommé Orfame , une certaine conformité de grandeur d'ame & de sentimens se trouvant entre Thelamon & lui , leurs cœurs se lierent à cette premiere vûë , comme s'ils s'étoient connus depuis long-tems ; & l'on peut dire que la simpatie leur abregea celui qu'il faut pour se connoître parfaitement.

Comme l'espace étoit encore long jusqu'au souper , Uranie conduisit la Compagnie sur une terrasse qui donnoit sur l'eau , & d'où l'on découvroit une vûë
délicieuse :

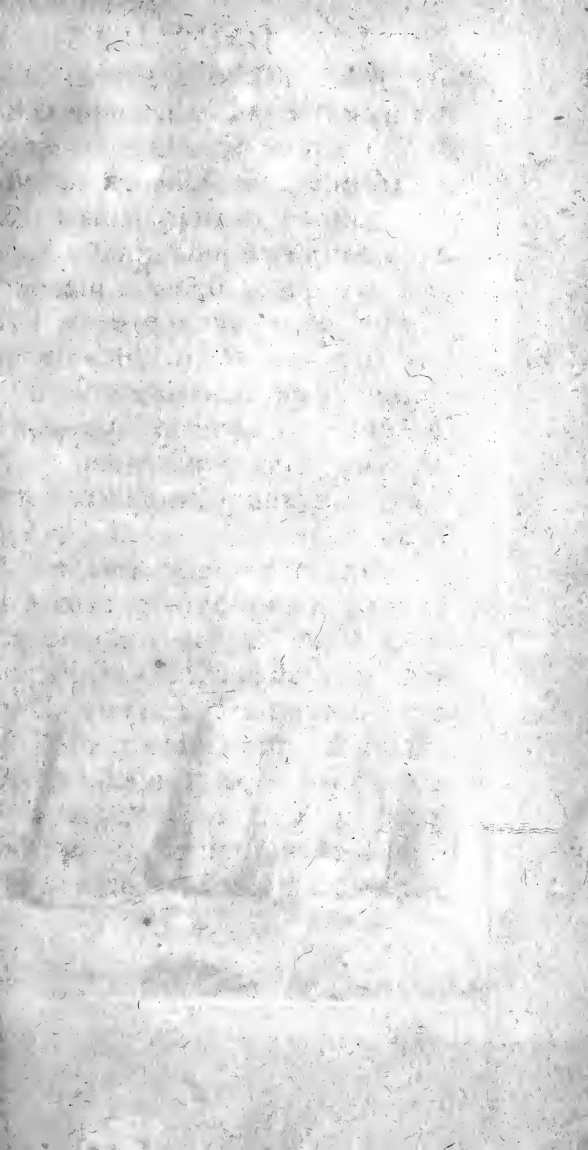
délicieuse : elle étoit entourée d'un nombre infini de lits de gazon , qui donnerent la commodité de s'asseoir à la portée les uns des autres.

Après les complimens ordinaires en ces sortes d'occasions , Belise prenant la parole : Je ne vois personne ici , dit - elle , qui puisse me dispenser d'apprendre à Uranie des aventures , où je suis sûre qu'elle prendra beaucoup de part : ainsi , puisque nous en avons le tems , je crois qu'il faut l'employer à lui apprendre ce qui m'amene ici indépendamment de l'envie de la voir.

Puisque personne ne nous contraint , répondit Uranie , vous me donnerez une satisfaction extrême ; & je vous avouë que je vois un certain air de langueur dans les yeux de l'aimable Julie , qui redouble ma curiosité , m'i-

imaginant qu'elle a grand intérêt à ce que vous allez nous conter. Votre pénétration, ma chère Uranie, dit Julie en rougissant, ne se dément jamais, & vous adressez si juste, que je vous prie d'engager Belise à me permettre de visiter ce beau lieu pendant son recit. Je vous le permets, s'écria Belise en riant; & quelque chagrin que votre absence nous puisse donner, je vous dispense d'entendre votre histoire.

A ces mots Julie se leva, & prenant le plus âgé des deux Cavaliers sous le bras, elle se retira en saluant la Compagnie avec une grace charmante: L'Inconnu la suivit quelque pas, lui parla bas, il parut qu'elle lui répondoit avec tendresse, & il la quitta pour écouter ce que Belise avoit à dire, sa presence y





étant nécessaire pour le faire connoître à la Compagnie.

Belise voyant qu'on se préparoit à l'entendre , commença de cette sorte en s'adressant à Uranie.



HISTOIRE DE BELISE , d'Orsane , & de Julie.

VOUS sçavez , ma chere Uranie , que ma famille a tenu un rang assez distingué , & que quantité des plus belles Charges presque hereditaires dans ma Maison l'ont renduë illustre : Quoique vous me connoissiez parfaitement , je suis obligée de vous faire souvenir de ces choses pour l'éclaircissement de ce que j'ai à vous apprendre. Mon pere qui avoit amassé de gran-

des richesses , tant par ses emplois considerables , que par le retour heureux de plusieurs vaisseaux qu'il avoit envoyé aux Indes , ne laissa d'un mariage avantageux qu'un fils & moi.

Ma mere étant morte la premiere , il me fit élever dans une maison de vos Vierges voilées , & prit un soin particulier de Dorante mon frere , & je puis assurer qu'il en fit un homme digne d'une estime generale : mon pere mourut , & Dorante devenu maître de ses actions & d'un bien immense , ne songea qu'à m'en faire partager les douceurs : il me rappella près de lui , & me montrant les tendresses d'un pere , je ne m'apperçûs pas que je n'en avois plus. Ma felicité eût été parfaite , si l'Amour ne fût venu la troubler.

Mon frere avoit un ami nom-

mé Philinte , qui tenoit un Emploi des plus beaux dans notre armée navale ; sa valeur le lui avoit acquis dans une âge , où les autres ne font que commencer. Ce Philinte avoit une sœur , qui lui étoit aussi chère , que je l'étois à mon frere : c'étoit une veuve de vingt ans , elle avoit un fils qui n'en avoit que deux ; & retirée dans une terre où personne ne la voyoit que son frere , elle ne s'occupoit qu'à faire élever cet enfant qu'elle aimoit avec ardeur. Une si triste vie , de laquelle on avoit voulu la détourner plusieurs fois , sans qu'elle y pût consentir , touchoit Philinte sensiblement ; & désirant faire une dernière tentative , il proposa à Dorante d'aller voir cette chère sœur , esperant , disoit-il , que ma compagnie l'attireroit près de lui ; mon frere y con-

sentit avec plaisir, & ma complaisance pour lui ne m'y fit trouver nulle difficulté.

Jusques-là je ne m'étois point apperçue que Philinte eût pour moi d'autres sentimens que ceux de l'amitié : celle qui le lioit avec mon frere autorisant les devoirs qu'il me rendoit ; & comme rien au monde n'étoit plus aimable que Philinte , j'avois pour lui l'estime la plus tendre, sans croire que mon cœur pût faire plus de chemin.

Dans cette situation d'esprit nous partîmes pour aller voir Arselne ; c'étoit le nom de la sœur de Philinte.

Pendant le voyage , mon frere le pria de nous en faire le portrait ; mais nous ne pûmes tirer de lui que ces seuls mots : Vous la verrez , & vous en jugerez.

Le silence qu'il affecta là - des-

fus , & la retraite volontaire que cette veuve s'étoit imposée , nous firent croire qu'elle étoit de ces personnes disgraciées de la nature , qu'un bon esprit conduit ; & que se connoissant , elle se cachoit par une justice tacite qu'elle se rendoit.

Prévenus de cette idée , nous cessâmes de presser Philinte , & nous arrivâmes chez sa sœur. Comme il l'avoit fait avertir qu'il venoit avec du monde , tout étoit préparé pour nous recevoir.

Quoique ce lieu soit bien digne de description , je ne vous la ferai point : Je vous dirai seulement que c'est un séjour enchanté , & que nos yeux furent frappés de tant de beautés , que nous soupirions en secret Dorante & moi , de ce que , selon les apparences , il n'étoit pas ha-

bité par une personne aimable : Mais quelle fut notre surprise , lorsque nous vîmes Arselne au milieu de ses Femmes , qui nous attendoit sur un superbe perron qu'il falloit passer pour se rendre à son appartement ! Jamais rien de plus beau ne s'offrit à la vûë. La régularité de ses traits , la fraîcheur d'une brillante jeunesse , une taille avantageuse & fine , l'embonpoint nécessaire à l'éclat de la peau , tout cela soutenu de mille graces , qu'on ne peut décrire ; c'est le portrait d'Arselne.

Soit que l'idée que nous nous en étions faite Dorante & moi , contribuât à notre admiration , ou que ce fût véritablement l'effet des charmes de cette belle Veuve , nous fûmes saisis d'étonnement. Le cœur de Dorante , jusqu'alors sans engagement , se

trouva lié par les plus fortes chaînes.

Philinte qui ne perdoit rien de tous nos mouvemens, les vit avec une joye qui parut sur son visage : Il me donnoit la main ; & m'ayant présentée à sa sœur, cette charmante femme nous fit un accueil , qui nous marqua qu'elle avoit autant d'esprit que de beauté. Dorante étoit si charmé, & si pénétré de tout ce qu'il voyoit, qu'il ne trouvoit point d'expressions assez fortes pour se faire entendre.

Je ne vous dirai rien de la magnificence dont nous fûmes traités : Il suffit de vous apprendre qu'une violente passion s'alluma dans l'ame de mon frere ; & que ne pouvant la contenir dans un silence, qui troubloit son repos, il m'en parla le sixième jour de notre arrivée dans cet

aimable lieu , en me priant de sçavoir là-dessus les sentimens de Philinte ; son amour lui ayant inspiré une timidité , qu'il lui étoit impossible de vaincre. Dorante m'étoit trop cher , & Arfesne me paroissoit trop charmante , pour refuser cette commission. Je me chargeai de parler à Philinte ; ce que je fis le même jour.

Il reçut la proposition de ce mariage avec une joye , dont je fus surprise , connoissant le desintereusement de son ame : Il m'assura qu'il y feroit consentir Arfesne , que le parti lui étoit trop avantageux , pour qu'elle osât le refuser ; mais qu'il pourroit y avoir un obstacle , que Dorante seul pouvoit lever : Qu'il me prioit de trouver bon qu'il ne le déclarât qu'à lui ; & que s'il y trouvoit du remede , rien

ne retarderoit son bonheur.

Je le pressai fort de me dire quel étoit cet obstacle ; mais ses réponses me parurent si embarrassées , que me troublant moi-même , je lui laissai la liberté qu'il souhaitoit. Il fut trouver Dorante , avec lequel il resta long-tems. Il ne l'eut pas plutôt quitté , que mon frere vint dans mon Appartement : Je vous dois tout , me dit-il en entrant , ma chere Belise ; mais achevez votre ouvrage , & me rendez le plus heureux des hommes , en donnant votre main à Philinte , qui vous adore.

Je vous avouë , ma chere Uranie , que ces mots me desillèrent les yeux , & m'apprirent les sentimens de mon cœur. Je démêlai en un instant la cause des soins de Philinte , & celle de mon estime pour lui ; mais ca-

chant à Dorante l'état secret de mon ame , je me fis honneur près de lui du consentement que je lui donnai de suivre ses volontés sans répugnance.

Comme j'achevois de parler , Philinte parut avec Arsesne , qu'il me présenta comme une sœur soumise à ce qu'il avoit résolu. Je dégage , me dit-elle en m'embrassant , la parole que je viens de donner , si vous vous opposez au bonheur de mon frere. Celui de Dorante m'est trop précieux , lui répondis-je , pour le retarder : Ainsi , charmante Arsesne , j'assure Philinte en votre présence que j'accepte avec plaisir le cœur qu'il veut bien m'offrir. Philinte me répondit de façon à me faire croire que le silence qu'il s'étoit imposé jusqu'alors , n'avoit fait que rendre son amour plus violent. Dorante

rendit mille graces à sa chere Arsesne de l'aveu qu'elle lui fit de son estime pour lui. Enfin cette double union conclüe , nos freres ne songerent plus qu'à la terminer , & jugerent à propos de venir dans la Capitale , Dorante voulant la rendre solemnelle.

Arsesne donna ses ordres pour la sûreté de son fils , qu'elle aimoit d'une tendresse infinie ; & peut-être ne se fût-elle jamais résoluë à prendre un second engagement , sans les avantages considerables que Dorante faisoit à cet enfant.

Toutes nos mesures prises , il fallut partir ; mais nous fûmes vivement touchés de l'extrême douleur d'Arsesne en se séparant du jeune Orsane : cent fois on le lui arracha des bras , & cent fois elle le reprit. Un torrent de

larmes accompagnoit toutes les choses tendres qu'elle lui disoit ; & cela fut porté à un tel excès , que Dorante la pria qu'il vint avec nous ; mais la raison dominans sur la tendresse , elle ne voulut point y consentir ; jugeant que le changement de l'air pourroit lui être contraire , ayant pris naissance en ce lieu , & n'en étant jamais sorti : les femmes même qui avoient soin de lui , s'y opposerent aussi fortement. Ainsi Arsesne prenant une forte résolution , se jetta en Carosse avec précipitation , & fit signe qu'on ôtât Orsane de sa présence.

Nous la suivîmes promptement , & nous partîmes assés tristement , pour des personnes qui avoient lieu d'être contentes. Arsesne cependant parut reprendre sa tranquillité en ap-

prochant de la Ville : Elle dit mille choses obligeantes à Dorante , & à moi , qu'elle accompagnoit d'une grace charmante ; & je puis vous assurer que je me trouvois aussi heureuse de m'unir à elle , que mon frere se le trouvoit de devenir son Epoux. Nous arrivâmes chez Dorante , & dès le lendemain il ordonna les préparatifs de cette double union.

Enfin la veille de ce grand jour parut ; mais il ne vint que pour nous accabler de la plus vive douleur. Arsesne fut attaquée d'une violente fièvre , qui la contraignit de se mettre au lit. Allarmés , comme vous pouvez juger , on fit venir du secours ; mais quelques soins que nous prissions , Arsesne tourna à la mort en moins de trois heures : Elle s'en apperçut la première ,

voyant que tous les remèdes qu'on lui faisoit , augmentoient son mal plutôt que de la soulager.

Elle fit approcher Dorante & Philinté : J'étois assise sur son lit , la tenant entre mes bras. Je vois bien , dit elle à Dorante , que le Ciel ne veut pas que je jouisse du bonheur que vous me prépariez : Je vous assure , ajouta-t-elle , en lui prenant la main , que je me faisois une douce loi de contribuer au vôtre ; mais puisque cela ne se peut , transportez à mon fils la tendresse que vous avez pour moi , & que j'aye la consolation de croire , qu'en perdant sa mere , il retrouvera un pere en vous : Je vous prie aussi que ma mort ne retarde point l'union de Belise & de Philinte. A ces mots elle m'embrassa , & faisant approcher
Philinte

Philinte encore plus près d'elle , elle nous prit les mains ; & les mettant l'une dans l'autre : Souvenez-vous tous deux , nous dit-elle , d'une sœur qui meurt en vous aimant tendrement. Philinte & moi fondions en larmes.

Mais Dorante étoit dans un état affreux : Je crûs plusieurs fois qu'il alloit expirer. Il étoit à genoux au-devant du lit d'Arfègne , & lui tenoit les mains sans pouvoir dire une seule parole. Cette aimable femme se sentant prête à perdre la vie , l'embrassa : Adieu , lui dit-elle , cher Epoux : éloignez-vous d'ici, vous m'attendrifiez trop ; vivez pour l'amour de moi , & pour mon fils.

A ces mots elle fit signe qu'elle vouloit qu'on se retirât : on emporta Dorante évanoui. Philinte le suivit pour calmer les transports de sa douleur.

66 LES JOURNÉES

Pour moi , je ne puis dire ce que je devins : Tout ce que je fçai , c'est que je me trouvai dans mon Appartement & sur mon lit , auprès duquel étoit Philinte dans une tristesse affreuse ; & ce fut avec une peine extrême qu'il m'avoua qu'Arfesne venoit d'expirer , & que tout son corps s'étoit couvert d'un venin , que la force des remedes n'avoit pû faire sortir.

Je songeai d'abord à mon frere. Philinte m'assura qu'il étoit entouré d'amis & de domestiques , qui mettoient leurs soins à le consoler.. Je me rendis près de lui , je le trouvai dans un état pitoyable : Nous fûmes près d'un mois , sans pouvoir parvenir à calmer sa douleur , & dans un accablement qui ne nous permit pas de songer à rien , qu'à regretter Arfesne , laquelle par son testament

avoit rendu Dorante tuteur de son fils , & possesseur de son bien jusques à sa majorité. Mon frere envoya à sa Terre , pour faire sçavoir sa mort & ses dernieres volontés , & assurer les gens qu'il prendroit soin d'eux , comme si elle eût vécu.

Philinte eût bien voulu que mon frere terminât notre mariage ; mais il n'étoit pas de la bienveillance de le presser là-dessus. Le tems qui s'écoula , me donna celui de connoître Philinte plus parfaitement. Etant beaucoup plus libres de nous voir & de nous parler , notre tendresse devint à ce degré de perfection , qui rend les passions éternelles , lorsqu'elles ont un caractère de vertu.

Philinte cependant croyant avoir assez donné à la douleur de mon frere , lui parla de notre hymen , & le pria de le conclure.

68 LES JOURNÉES

Il y consentit ; & il fut arrêté pour huit jours après.

Nous attendions ce moment avec impatience ; mais comme nous étions destinés Dorante & moi à n'être jamais heureux , Philinte reçut un ordre suprême de se rendre à l'Armée Navale , toute prête à mettre à la voile pour une expédition secrète. Il n'y eut pas moyen de demander du retardement ; il fallut partir & s'embarquer. Jugez du désespoir de Philinte ; il fut inconcevable.

Pour moi , je ne prétends pas ici me peindre en esprit fort : Je fus extrêmement touchée de ce contre-tems ; & le péril que Philinte alloit courir , me rendoit encore son départ plus sensible. Il n'employa le tems qui lui restoit , qu'à me rendre maîtresse absolue de tout son bien , ne lais-

sant à son neveu , fils d'Arsefne , que ce qu'il ne pouvoit lui ôter ; & nous nous séparâmes avec une douleur si outrée , qu'elle sembloit nous prédire que nous ne nous reverrions jamais.

Quelques jours après son départ , je priai mon frere de permettre que je fusse à la Terre d'Arsefne , passer le tems de l'absence de Philinte. Il approuva mon dessein , & me recommanda le jeune Orsime. Je me rendis dans ce beau lieu , qui me parut dénué de tous ses charmes , Arsefne n'y étant plus ; mais il me devint affreux par le trouble & la douleur où je trouvai cette Maison par la fuite ou la perte de la Gouvernante d'Orsime , qui avoit disparu avec lui depuis deux jours. L'espoir de les voir revenir , & la crainte du couroux de Dorante , avoient empêché ces

gens de lui mander une si triste nouvelle, se contentant de faire une exacte recherche dans le païs.

Cet accident renouvela toutes mes douleurs. Je dépêchai un Courier à mon frere, qui crut voir mourir Arsesne une seconde fois. Il ne perdit point de tems, & se servant de sa faveur, & du rang qu'il tenoit, il fit donner des ordres severes dans toutes les Provinces, contre ceux qui ne découvroient pas où ils sçavoient que pouvoient être Orsime & Argine sa Gouvernante, & promit des récompenses excessives à quiconque en donneroit des nouvelles; mais quelques perquisitions qu'on pût faire, nous n'en apprîmes rien.

Six mois après cet accident, mon frere se maria par raison, plutôt que par amour, à une fille de haute naissance, nommée Phi-

limene. Elle étoit jeune & belle , & d'un esprit fort au-dessus de son sexe : Elle prit beaucoup d'inclination pour moi , & j'en eus infiniment pour elle. Son mérite lui attira bien-tôt l'amour de son Epoux ; & la complaisance qu'elle avoit de lui parler d'Arfesne , & de souhaiter qu'on pût retrouver son fils pour lui servir de mere , l'attacha si fort à elle , qu'on peut dire qu'elle lui fit oublier l'un & l'autre.

Philimene devint grosse , & souhaitoit souvent de mettre une fille au monde , pour en faire la compagnie d'Orsane, s'il pouvoit revenir. Elle étoit prête d'accoucher , lorsque pour dernier coup de foudre , nous reçûmes la nouvelle de la mort de Philinte , qui fut tué dès premiers à l'expédition pour laquelle il étoit parti.

Je tombai malade à l'extrémité : Philimene ne me quittoit ni jour ni nuit , malgré l'état où elle étoit ; & ses soins , sa tendresse & les charmes de son esprit me rappellerent à la vie ; mais je n'y revins qu'avec une ferme résolution de ne prendre jamais nul engagement.

Dorante prit toutes les précautions nécessaires pour m'assurer la possession des biens dont le malheureux Philinte m'avoit renduë maîtresse.

Philimene accoucha peu de tems après , & mit au monde une fille dont vous connoissez le mérite , puisque c'est Julie ; & quoique je sois sa tante , je ne puis m'empêcher d'avouer que personne au monde n'est plus aimable , & plus digne d'être aimée qu'elle. Sa naissance rallentit un peu la douleur dans laquelle

quelle j'étois plongée.

Trois années expirerent ainsi , à la fin desquelles la mort nous enleva encore mon frere , qui en mourant nous recommanda de poursuivre avec chaleur la découverte du sort d'Orfame. Il me fit jurer de n'y rien épargner , & de m'employer à l'unir avec Julie , si on pouvoit le revoir. Cette perte ne rompit point les nœuds de l'amitié entre Philimene & moi.

Julie avoit trois ans lorsque mon frere mourut ; elle fit toute notre occupation jusqu'à l'âge de neuf , que Philimene voulut s'en priver pour rendre son éducation parfaite , en la mettant chez les Vierges voilées. Elle y fut trois ans , pendant lesquels elle augmenta si considérablement en beauté & en esprit , que cela fit résoudre Philimene

à la retirer près d'elle. Plusieurs partis considérables s'offrirent pour elle ; mais toujours prévenues que nous retrouverions Orsane , qui pour lors devoit avoir quinze ans , nous ne voulumes entendre à aucun. Julie même vous témoignoit tant de répugnance à s'engager si jeune, que cela nous rendit encore plus fermes à les refuser.

Les perquisitions sur Orsane continuoient toujours , sans pouvoir parvenir à sçavoir sa destinée , ni celle de sa Gouvernante , que nous ne doutions point avoir été la source de sa perte , puisque cet enfant n'ayant que deux ans , n'avoit pû se laisser conduire que par elle. Nous avions fait arrêter ses parens , qui , malgré une longue prison & plusieurs examens , ne purent nous éclaircir de rien ; ce qui obligea de les élargir.

Nous étions encore dans tous ces mouvemens , lorsqu'une sœur du pere d'Orfame , que je ne connoissois point (Arselne n'ayant pas une grande liaison avec elle) m'intenta un procès pour me faire rendre les biens d'Orfame & de sa mere , dont mon frere m'avoit laissé la régie par son Testament. Cette femme qui s'appelloit Armire , prétendoit que la mort d'Orfame étoit assez prouvée par la longueur du tems qu'il y avoit de sa perte , & que son bien devoit revenir à un fils unique qu'elle avoit.

La discussion fut longue & vive. Je produisis le Testament d'Arselne , qui rendoit mon frere Tuteur d'Orfame , & celui de Dorante , qui me faisoit dépositaire de son bien , avec défenses expresses de m'en désaisir que lorsque sa mort m'auroit été pro-

76 LES JOURNÉES

noncée dans les formes ; mais comme je n'en pouvois donner de sa vie , ni Armire de sa mort , les Juges ordonnerent qu'ils resteroient encore dix ans entre mes mains ; & que si dans le cours de ce tems Orsane ne paroïssoit point , je les remettrois à Arimon fils d'Armire.

Ce changement ne lui plut pas , & sa fureur fut si violente , qu'elle en tomba malade à la mort. Son fils qui se promene avec Julie , mit tous ses soins pour la rappeler à la vie ; mais il fallut partir. Pressée de ses remords , elle pria son fils , qu'elle connoissoit honnête homme , de lui pardonner un crime qu'elle n'avoit commis que par tendresse pour lui. Qu'elle lui avouoit que c'étoit elle qui avoit fait enlever Orsane de concert avec sa Gouvernante , à laquelle elle avoit don-

né une somme considérable pour trafiquer aux Indes , où elle les avoit fait passer ; & que depuis elle n'en avoit eu nulles nouvelles.

Ce discours fit frémir Arimon ; mais la voyant dans un état qui ne lui permettoit pas les reproches , il se contenta de lui dire qu'il falloit qu'elle déclarât en ma présence toutes les circonstances de cette trahison ; & pour ne point perdre de tems , il me dépêcha un Courier , qui me rendit une lettre de sa part avec ces mots : *Partez , Madame , venez , chez Armire , elle se meurt , le tems presse ; & vous devez être instruite de sa bouche d'un secret , duquel dépend votre repos , & l'honneur de celui qui met toute sa gloire à mériter votre estime.*

ARIMON.

Je reçus cette lettre , continua Belise , la veille que vous deviez arriver chez moi , ma chere Uranie ; & elle fut cause que je ne pus profiter du plaisir de vous y recevoir. Je trouvai la mere d'Arimon , en assez bon sens pour m'expliquer sans nuls détours , le crime qu'elle avoit commis , pour faire tomber sur Arimon le bien d'Orsime. Je fis dresser un acte de tout ce qu'elle me déclara , & son cœur se trouvant soulagé d'un fardeau si pesant , elle mourut plus tranquille qu'elle n'avoit vécu , & dans les sentimens d'une grande piete.

Le procédé d'Arimon me parut si généreux , que je voulus qu'il me suivit chez moi après les derniers devoirs qu'il devoit à sa mere , désirant le présenter à Philimene qui s'étoit retirée depuis quelque tems chez les Vierges

voilées qui avoient élevé Julie, qu'elle avoit confiée à mes soins, & à ma tendresse. Elle le reçut avec l'applaudissement que méritoit l'action qu'il venoit de faire; & nous prîmes pour lui une estime, à laquelle il ne donne pas occasion de repentir.

Munie de l'acte de la déclaration de sa mere, je me trouvai paisible dépositaire des biens d'Orsime. Nous fîmes écrire aux Indes: Il n'y eut ni Gouverneur ni Commandant de Place, qui ne fût instruit du nom de la Gouvernante & de celui d'Orsime, qui devoit avoir alors près de seize ans; mais nous n'en pûmes rien découvrir.

Nous en avons passé six depuis dans la même incertitude, lorsque le hazard, ou plutôt le Ciel nous l'a rendu contre toute apparence & contre notre espoir.

Mais, continua Belise, la nuit

80 LES JOURNÉES

me paroît avancée , la suite de mon récit pourroit nous mener encore loin ; & comme mon dessein est de vous instruire sans vous ennuyer , je crois qu'il vaut mieux la remettre à demain.

Uranie voyant qu'elle se levoit en achevant ces mots , en fit de même , ainsi que toute la Compagnie.

Vous nous laissez , dit alors Thelamon , dans un endroit qui excite terriblement notre curiosité ; & je lis dans les yeux des Dames qu'elles préféreroient volontiers le plaisir de vous entendre au souper qui nous attend ; d'autant plus que , ne doutant point , que nous n'ayons ici cet Orsime , qui vous est si cher , l'inclination qu'il nous a inspirée nous donne une extrême envie de sçavoir ses aventures.

Ce n'est pas le moindre effet du bonheur de mon étoile , répondit-il ; & il paroît qu'elle me conduit par degrés à une félicité parfaite.

Pour moi , dit Uranie , je prends trop d'intérêt à ce qui touche Belise & Julie , pour n'en prendre pas infiniment à votre sort ; & j'avoue que je vois avec chagrin l'interruption d'un discours où je prévois qu'on doit beaucoup parler de vous.

Il est vrai , dit Camille , & mon humeur enjouée s'en trouve altérée.

En vérité , dit Orophane , nous ne devons pas permettre que Belise remette à demain la suite de son Histoire ; & je trouve que c'est beaucoup faire que de souper sur notre curiosité , sans nous obliger à passer une nuit pleine d'inquiétude.

82 LES JOURNÉES

Je suis de votre avis, dit Florinde, Belise a mis mon cœur dans une situation si agitée, qu'elle est obligée de l'en tirer.

Je me ferai toujours un plaisir extrême, dit Belise, de contribuer au vôtre; ainsi vous serez les Maîtres.

Comme cette conversation se faisoit en marchant, ils arriverent bientôt dans le salon où ils trouverent Julie & Arimon prêts à les envoyer avertir qu'on avoit servi.

On se mit à table, & quoique le repas fût assez grand pour la tenir long-tems, l'impatience d'apprendre les aventures d'Orsanie, la fit quitter assez promptement.

Julie étant encore convalescente d'une maladie qui lui laissoit quelque langueur, voyant que Belise alloit continuer son récit, demanda à se retirer. Orsanie la conduisit à l'appartement

destiné pour Belise ; & comme elle ne souhaitoit pas se coucher, & que les femmes d'Uranie restoient auprès d'elle, il y resta aussi, sa présence n'étant plus nécessaire, pour le faire connoître à la compagnie. Cependant cette aimable Société ayant prié Belise de continuer, elle reprit ainsi la parole.



*SUITE DE L'HISTOIRE
d'Orsane.*

JÉ vous ai dit que nous avons passé six ans depuis la mort d'Armire , sans pouvoir être informés du sort d'Orsane ; Philimene toujours retirée , & Julie avec moi , sans vouloir prendre d'engagement , la destinée d'Orsane l'intéressant autant que nous ; l'idée qu'elle s'en étoit formée par le portrait d'Arlesne , que j'avois , lui donnant une sensibilité pour lui , dont la seule raison reprimoit la violence.

Il y a quinze jours que Philimene sortit de sa retraite , pour venir passer quelque tems à ma Terre : Elle y est encore ; & sans une légère indisposition , elle se seroit fait un plaisir de

nous accompagner ici : il y en a près de huit que Julie, se promenant avec nos femmes dans un Bois qui est à quelque distance de ma Maison, se trouvant fatiguée de la chaleur du jour, s'assit au pied d'un arbre, & s'y endormit. Ses femmes se tinrent un peu loin d'elle, à portée de voir & d'entendre ce qui pourroit lui arriver.

Il n'y avoit pas long-tems que Julie étoit endormie, lorsqu'il passa dans le même Bois un homme à cheval, dont le chemin s'adreffoit du côté où elle reposoit; il ne put se dispenser de la voir. Il la vit en effet, & la trouvant telle qu'elle est, il s'arrêta, descendit de cheval, & faisoit quelques pas pour s'en approcher, lorsque ses femmes s'avancerent à lui, & le prièrent de ne pas troubler le repos de

86 LES JOURNÉES
leur maîtresse. Le Cavalier leur répondit que ce n'étoit pas son intention , mais qu'il avoit voulu contempler de plus près ce qu'il n'avoit admiré que de loin. Comme il étoit fait d'un air à n'inspirer lui-même que de l'admiration , & qu'il prononça ces paroles avec une grace charmante , mes femmes sourirent , & lui donnerent le temps de regarder Julie : mais comme il vit que sa contemplation pouvoit le mener loin par le plaisir qu'il paroïssoit y prendre , il s'arracha de ce lieu en soupirant ; & après avoir demandé qui elle étoit , les avoir saluées & remerciées , il remonta à cheval , & s'éloigna assez lentement.

Mes femmes cependant réveillèrent Julie , & la prièrent de reprendre le chemin du Château , dans la crainte que cette

avanture qui les avoit diverties un moment, n'eût d'autres suites. Elles l'instruisirent de ce qui s'étoit passé, & lui firent remarquer le Cavalier qui se retournoit de tems en tems pour la regarder. Elle gronda fort les femmes de ne l'avoir pas éveillée, & les trouva aussi imprudentes, que l'Inconnu lui parut retenu. Cependant elle s'avançoit toujours ; mais ayant senti qu'elle marchoit sur quelque chose, & l'ayant fait ramasser, on lui remit une boîte à portrait, enrichie de diamans.

La curiosité l'ayant porté à l'ouvrir, elle y vit les traits d'un homme parfaitement beau. Mes femmes qui vouloient voir si ce n'étoit point celui qui venoit de les quitter étoient aussi attentives que Julie à le regarder ; lorsqu'elle, qui n'étoit pas moins

occupée à l'examiner, commençant d'y prendre intérêt, se sentit frappée par derrière d'un coup de poignard au-dessus de l'épaule, & en même tems arracher le portrait.

Le cri qu'elle jetta en fit jeter mille à mes femmes, qui la soutinrent pour l'empêcher de tomber. Leur frayeur ne les empêcha pas de remarquer que celle qui avoit fait ce coup étoit une Negre qui fuyoit d'une vitesse incroyable : mais, comme Julie perdoit tout son sang, & qu'elle s'étoit évanouie, les unes s'empressèrent à la faire revenir, & les autres coururent au Château pour demander du secours.

Tous ces mouvemens se donnerent avec des cris si perçans, qu'ils firent revenir le Cavalier sur ses pas, qui voyant Julie mourante, & la Negre qui fuyoit, n'hésita

n'hésita point à la poursuivre. Il l'atteignit , l'arrêta , & lui trouvant encore le poignard sanglant , & le portait entre les mains , il ne douta plus de son crime : Alors la saisissant d'un bras vigoureux , & la traînant au galop de son cheval , il la ramena près de Julie , où nous étions tous accourus. Elle étoit revenue de sa foiblesse , & sa playe accommodée du mieux qu'on avoit pû.

Le Cavalier mit pied à terre sans lâcher sa prise ; & s'approchant de Julie : Voilà , Madame , lui dit-il , la barbare qui vient de commettre ce crime affreux : elle est à moi , & je vous la livre non seulement pour lui faire souffrir les plus cruels supplices , mais pour vous découvrir ce qui l'a portée à le commettre. La malheureuse cherchoit à s'écha-

per ; mais nos gens l'ayant entourée , la lièrent sur le cheval de l'Inconnu , qui s'étant mis à genoux devant Julie la supplioit tendrement de ne pas faire retomber sur lui le crime de son esclave.

Julie le regardoit attentivement sans lui rien dire ; & nous étions si troublées Philimene & moi , qu'à peine jettions-nous les yeux sur lui. Cependant , sa douleur , & l'air suppliant dont il parloit , m'ayant forcée à l'examiner , je fus frappée de la ressemblance que je lui trouvois avec Arsesne. Sa beauté , sa jeunesse , & les graces qui paroissent dans toute sa personne me touchèrent , & ne pouvant le lui cacher : Hé ! par quel malheur , lui dis-je , Seigneur , un homme fait comme vous , a-t-il près de lui un monstre comme celui-là ?

Madame, me dit-il, vous voyez l'homme du monde le plus infortuné; mais le lieu n'est pas assez favorable à ce que j'ai à vous apprendre: Permettez-moi de vous suivre chez vous; & de ne songer présentement qu'au secours que l'on peut donner à l'adorable Julie.

A ces mots, il la prit d'un côté sous le bras, & Philimene de l'autre, que sa douleur & son étonnement rendoient presque immobile.

Nous arrivâmes au Château dans l'état du monde le plus triste: On mit Julie au lit, & les Chirurgiens ne jugerent sa blessure dangereuse que par le sang qu'elle avoit perdu; ils y mirent le premier appareil, & ordonnerent qu'on la laissât en repos. Nous fîmes mettre la Negre dans un appartement sûr & bien gardé,

92 LES JOURNÉES

ne voulant pas la livrer entre les mains de la justice , que nous n'eussions appris ce que l'Inconnu avoit à nous dire.

Toutes ces choses faites , Philimene & moi le fîmes passer dans mon appartement , & nous le priâmes de nous découvrir la cause d'un malheur si peu attendu ; ce qu'il fit en ces termes , avec une grace capable d'attendrir les cœurs les moins sensibles.

Je voudrois , Madame , dit-il , en s'adressant à Philimene , que vous pussiez voir mon cœur à découvert , vous le trouveriez pénétré d'une si vive douleur , qu'elle adouciroit la vôtre ; & je crois que vous n'en douterez plus , lorsque vous serez instruite de mon sort.

J'ai été élevé dès l'âge le plus

tendre au Mexique ; ma Mere se nommoit Rosemonde , & l'on m'appelle Mosare. Rosemonde ne m'a jamais dit par quelle raison elle fut s'établir si loin , étant de ce pays-ci Quoiqu'il en soit , elle étoit si bien & si opulente , que sa maison paroissoit une seconde Cour , après celle du Viceroi. Elle faisoit la sienne régulièrement à la Vicereine , qui ayant beaucoup d'amitié pour moi , engagea le Viceroi son époux à me prendre près de lui ; ce qu'il fit avec une générosité sans exemple , me donnant une éducation digne d'une naissance plus relevée.

Je mis tous mes soins à répondre aux bontés qu'il me témoignoit : Mon cœur & mes sentimens étoient si bien d'accord avec l'élévation dans laquelle je me voyois que j'en perdis

une partie de la tendresse qu'un Fils doit à sa Mere, quoique la mienne me montrât un grand attachement : mais au milieu de cet amour nous remarquions en nous un fonds de froideur, qui sembloit démentir la nature.

A peine eus-je atteint l'âge de dix-huit ans que le Viceroy me fit donner un emploi considérable dans l'armée du Roi son maître; son amitié pour moi, lui ayant fermé les yeux sur ma jeunesse & mon peu d'expérience. Mon bonheur voulut que je me distinguasse assez dans quatre campagnes que je fis, pour mériter son estime

Je revins au Mexique après quatre ans d'absence, pour voir Rosemonde, qui étoit dans un âge avancé & d'une santé très-foible. Je trouvai près d'elle, & fort dans sa confiance cette cri-

minelle Negre ; nommée Fatime. Rien n'étoit bien fait dans sa maison , si Fatime ne l'avoit ordonné.

Pour moi qui ne bougeois du Palais du Viceroy , & qu'un orgueil dont j'ignorois la cause ; mettoit au - dessus de certaines attentions , je ne m'embarassai point d'une liaison si extraordinaire. Je remarquois cependant que toutes les fois que j'allois voir Rosemonde, Fatime me faisoit des amitiés qui passoient les bornes de la civilité. Cet attachement me divertit, & j'y répondois aussi galamment qu'un pareil objet le pouvoit mériter.

Deux ans s'écoulerent de cette sorte : Ma mere accablée d'âge & de maladie mourut en me recommandant Fatime qu'elle m'assura être très - nécessaire au reste de ma vie. Je n'eus pas de

peine à suivre cet ordre ; Fatime me témoignant un zèle qui malgré moi , m'attachoit à elle.

Quelque tems après la mort de Rosemonde , on me proposa un mariage avantageux ; l'ambition étoit alors ma seule passion , & je regardois un engagement comme un obstacle à ma fortune ; ainsi je le refusai.

Mais un jour que j'en parlois à Fatime , je fus assez surpris de ce qu'elle me dit en répandant quelques larmes. Ah ! Seigneur , votre sort n'est pas assez bien décidé pour que vous preniez les soins & d'Epoux & de Pere , & s'il est quelque Femme qui puisse mériter cet honneur , qui peut mieux y prétendre que la tendre Fatime ? elle est maîtresse de votre destinée : ainsi il seroit juste qu'elle la fût de votre cœur.

Un

Un pareil discours me saisit d'étonnement : Je vis clairement , que l'amour avoit eu beaucoup de part aux soins de Fatime. Je connois , dis-je , votre zèle pour moi , j'en ai une vive reconnoissance ; mais , Fatime , vous devez vous dire à vous-même , que nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre , & que l'attachement que vous me témoignez , ne vous donne nul droit d'être maîtresse de ma destinée.

Je la suis pourtant , me répondit-elle avec vivacité : Vous n'êtes point ce que vous croyez être ; Rosemonde n'étoit point votre mere , & tous ses secrets sont en mon pouvoir : Seigneur , puisqu'il faut vous parler sans feinte , je vous aime ; je puis vous rendre un service important ; mais ce ne sera qu'à condition .

que vous partagerez votre sort avec moi ; je vous donne huit jours pour y penser : songez pendant ce tems , que je puis vous rendre une naissance illustre , des biens immenses , & un sort des plus heureux , & que si vous me refusez , je mourrai avec votre secret.

Elle me quitta en achevant ces mots , & me laissa dans un embarras difficile à comprendre : j'y trouvois une ombre de vérité , qui me fraploit par le peu de tendresse que j'avois toujours eu pour Rosemonde ; mais les conditions que Fatime m'imposoit , me paroissoient encore plus rudes que l'obscurité qu'elle répandoit sur ma naissance. Cependant le caractère de ces sortes de gens , que la violence rend capable de tout , me fit résoudre à l'adoucir.

Je fus huit jours & huit nuits à me déterminer sur la réponse que j'avois à lui faire, & jamais incertitude ne fut plus terrible que la mienne : Enfin je pris ma résolution, & je revins trouver Fatime, à laquelle je dis que j'étois prêt à faire ce qu'elle souhaitoit, que j'allois lui donner un écrit signé de ma main, pourvû qu'elle ne m'en imposât point, & qu'elle me fît connoître ma véritable famille ; mais que jusqu'à cette parfaite connoissance elle n'avoit rien à espérer de moi.

J'y consens, me dit-elle ; & pour commencer de vous éclaircir, du moins sur un article, sçachez que le nom de Mosare que vous portez, renferme celui d'Orsane, qui est le vôtre véritable : que Rosemonde appelloit Argine, & que votre

100 LES JOURNÉES
mere se nommoit Arsesne.

A peine l'Inconnu eut-il prononcé les noms d'Arsesne & d'Orsane, que Philimene & moi fîmes un cri de joye, qui le surprit autant qu'il l'avoit paru du discours de Fatime; mais faisant un effort sur nous-mêmes : Achevez, Seigneur, lui dit Philimene, vous êtes devant des personnes toutes disposées à vous rendre service, & ceux que vous nommez dans votre récit nous ont été si chers, que vous nous le devenez infiniment. Je ne me trouve plus à plaindre, Madame, répondit-il, après une telle assurance.

Fatime, continua-t-il, me dit encore qu'elle étoit dépositaire de certaines preuves, qui ne seroient peut-être pas considérables pour moi, mais qu'elles le

AMUSANTES. IOT
feroient pour ceux à qui j'appartenois : mais que pour être parfaitement éclairci , il falloit quitter le Mexique , se rendre en ce pais-ci : Et pour vous convaincre , ajouta-t-elle , de la verité de mes paroles , voici dit-elle , en m'apportant une cassette qu'elle serroit toujours avec soin, ce qui vous instruira d'une partie de ce que je vous dis. A ces mots elle l'ouvrit , & me fit voir la robe & le bonnet avec lesquels elle prétendoit qu'on m'avoit enlevé.

Vous jugez bien , me dit elle , qu'il n'y a que ceux qui vous ont perdu , qui puissent reconnoître ceci. Appuyée de ce que m'a révélé Argine avant que de mourir , mes paroles ne souffriront point de difficulté , puisque je suis d'un pais trop éloigné du vôtre , pour être instruite de votre

fort , sans que quelqu'un désintéressé ne l'ait déclaré. Votre nom , celui de votre mere , & les intérêts de votre famille , que je sçai parfaitement , seront autant de preuves convaincantes. Enfin , Seigneur , il faut partir , & m'assurer votre main.

La curiosité me fit passer par dessus les loix de la raison : Je donnai un écrit à Fatime , par lequel je lui promettois de l'épouser , si par ses soins , & la déclaration de ce qu'elle sçavoit , elle me faisoit connoître mes parens : Je joignis à cette promesse mon portrait , qu'elle m'avoit déjà témoigné avoir envie d'avoir ; & enfin , je fis en ce moment , tout ce qu'un homme aveuglé d'une grande passion auroit pû faire. Je n'en avois pourtant point , & je me sentoís une horreur pour cette union

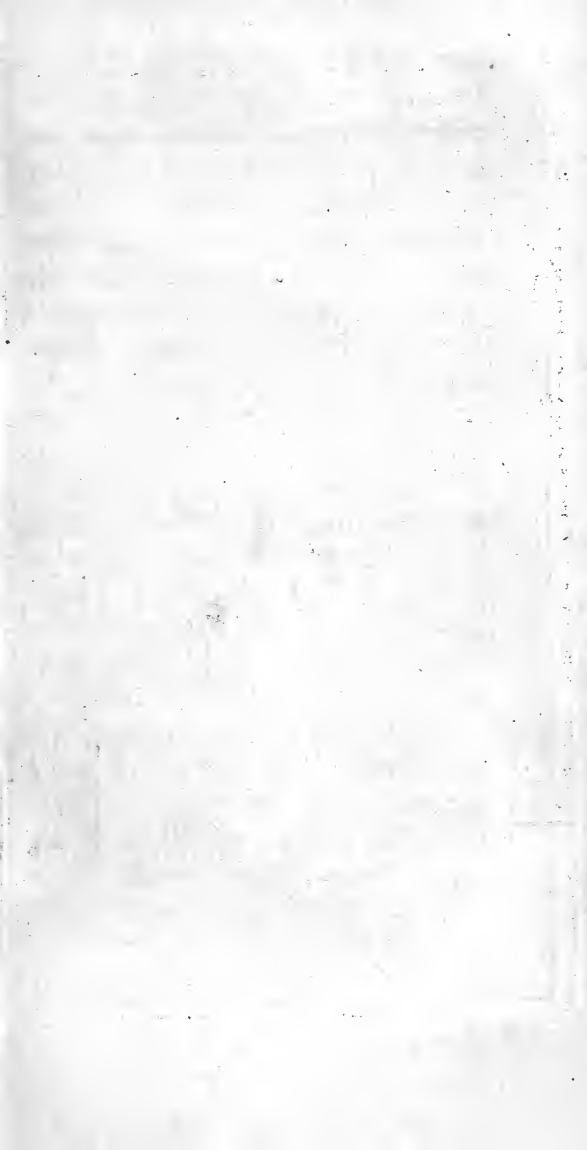
que j'avois bien de la peine à cacher , mais j'en avois trop fait pour reculer ; & voulant , à quelque prix que ce fût , être éclairci de la vérité , je fus trouver le Viceroi , qui n'étoit pas le même qui m'avoit élevé & employé , mais qui n'avoit pas moins d'estime pour moi (car vous sçavez , Madame , que les Rois d'Espagne ne donnent ces fortes de Dignités que pour trois ans) mon Protecteur l'avoit été six par grace spéciale ; & en quittant ce glorieux poste , il m'avoit si bien recommandé à son Successeur , que je l'ai toujours trouvé prêt à me rendre service.

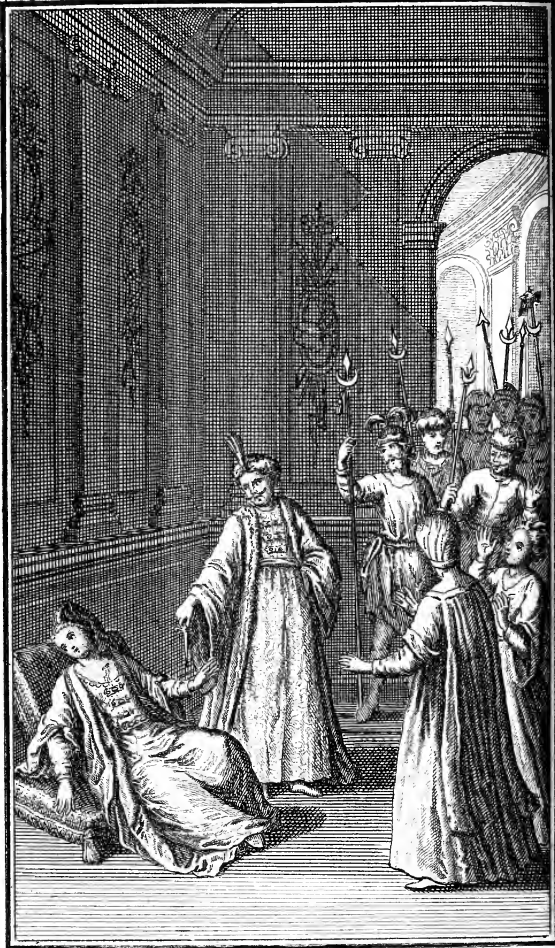
Je lui contai une partie de ce que m'avoit dit Fatime , & le dessein que j'avois fait de venir avec elle en ce país : Il m'approuva , & me permit de pro-

fitier des Vaisseaux qui partoient pour l'Europe. Je mis tout en état pour mon départ , laissant des gens de confiance dans ma maison ; & m'étant muni d'une assez grande quantité d'argent & de pierreries , je m'embarquai avec Fatime & sa mystérieuse cassette.

A mesure que nous avancions , sa joye augmentoit , & le chagrin me dévorait : Je me repentis cent fois des promesses que je lui avois faites ; & bien loin de répondre à la tendresse qu'elle me témoignoit , je ne m'occupois qu'à chercher les moyens de me dégager.

Enfin nous débarquâmes en Bretagne , où Fatime me dit qu'il falloit commencer nos recherches , m'assurant que je devois y avoir une Tante nommée Armire ; mais qu'étant mon ennemie ,





il ne falloit pas me découvrir à elle. Je fis ce qu'elle voulut : Après bien des perquisitions , nous apprîmes que cette Dame étoit morte , & qu'un fils unique qu'elle avoit , faisoit son séjour dans votre Ville Capitale. Fatime me dit qu'il étoit de la dernière importance de nous y transporter , pour des raisons qu'elle me diroit.

Je me laissai encore conduire : Nous partîmes ; mais le trouble de mon esprit , joint aux fatigues d'un long voyage , n'ayant causé quelques accès de fièvre , j'ai été obligé de séjourner depuis huit jours à un Bourg qui est à une lieue d'ici , & voulant me rétablir entièrement avant que de pousser plus loin , j'ai pris malgré Fatime , une maison assez voisine de ce Château , pour jouir de la fraîcheur du Bois

qui nous sépare. Fatime m'a paru mécontente de mon retardement ; mais sans m'en embarrasser , j'ai suivi mon dessein ; & me trouvant aujourd'hui dans une affiette plus tranquille qu'à l'ordinaire , j'ai voulu m'aller promener , & visiter les belles maisons dont cette campagne est remplie.

Je passois dans le Bois , lorsque mes yeux ayant été frappés de la beauté d'une Dame , qui dormoit au pied d'un arbre , j'ai pris la résolution de m'en approcher. Mes regards étant fatigués de l'aspect de Fatime , je fus charmé de trouver l'occasion de m'en arracher l'idée par la vûe de ce charmant objet. J'ai sçu par ses femmes que cette divine personne s'appelloit Julie , & qu'elle habitoit ce Château avec sa mere & sa tante : J'ai

soupiré de douleur d'être obligé de m'en éloigner ; j'ai remonté à cheval , & me retirois assez lentement , pour pouvoir la regarder encore quelque tems , me retournant à tous momens. Je l'ai vû lever , & prendre ce chemin. Nous nous éloignons toujours , lorsque j'ai entendu des cris , qui m'ont fait retourner sur mes pas , j'ai vû fuir Fatime un poignard à la main ; & le portrait qu'elle tenoit encore , m'a fait juger que la jalousie l'a portée à cette horrible action , puisqu'on m'a conté qu'elle a donné ce coup , en arrachant cette peinture des belles mains de Julie , qui l'avoit trouvé sous ses pieds.

Rien ne peut excuser une action si barbare ; elle est en vos mains , & je m'y livre moi-même , heureux si ma mort peut

satisfaire votre juste vengeance. L'aveu téméraire que je vous fais de mon amour pour Julie , qui est aussi violent que prompt , vous doit faire juger du désespoir d'un homme , qui voit assassiner ce qu'il aime , par une femme qui tient le secret de sa vie entre ses mains , & vous persuadera facilement le peu de regret qu'il aura de mourir après une si funeste aventure.

Le Ciel , lui dit Philimene ; voyant qu'il avoit cessé de parler , conduit les mortels à leur félicité par des détours secrets , & vous devez tout attendre de l'invisible main qui vous a amené , contre votre attente , dans le seul endroit où vous puissiez être éclairci de votre sort.

Oui sans doute , lui dis-je , & je ne doute point que vous ne

soyez cet Orfame , qui nous a tant coûté de pleurs : si nous en desirons de plus grandes preuves , c'est bien moins par défiance , que pour assurer votre repos & votre bonheur. Fatime nous est trop nécessaire pour la perdre ; & si Julie n'est point en danger , les voyes de la douceur seront celles que nous prendrons pour nous éclaircir. En attendant , regardez cette maison , comme la vôtre : Si vous êtes Orfame (comme il y a toute apparence) vous y trouverez vos parens , vos amis , & les personnes qui vous doivent être les plus cheres.

Ce discours jetta Mofare dans un grand étonnement ; mais il ne l'empêcha pas de répondre avec les termes les plus forts , en nous assurant qu'il s'abandonnoit entierement à nous.

Il nous fit même appercevoir ; que nous devions envoyer chercher chez lui la cassette de Fatime.

Nous le priâmes d'y aller lui-même , n'hésitant point à lui donner cette marque de confiance , n'étant point en doute qu'il fût Orsime. Il monta à cheval à l'instant , & pendant son absence , nous entrâmes dans la Chambre de Julie , qui avoit une fièvre violente ; ce qui nous inquiéta terriblement.

J'y laissai Philimene , & me rendis près de Fatime : elle étoit assise lorsque j'entrai , & dans une si profonde rêverie , qu'elle ne me vit que long-tems après que je me fus mise dans un fauteuil vis-à-vis d'elle ; mais enfin m'ayant apperçue , elle se leva , & m'ayant regardée avec une assurance extrême : Mon

AMUSANTES. III

parti est pris , Madame , me dit-elle , & si vous venez m'annoncer la mort , foyez assurée que je ne la crains point. Si vous ne craignez pas la mort , lui dis-je , tremblez pour celle de votre Amant ; car enfin , si votre sexe & votre aveugle passion nous inspire de la pitié , la tête de Mofare nous vengera ; & si votre résolution est prise , la nôtre l'est aussi.

Ah ! s'écria-t-elle , voilà le seul endroit par où je suis sensible , voilà ce qui me va coûter la vie : Je sauverai la sienne , Madame , & je sçaurai si bien vous intéresser à son sort , que vous tremblerez pour lui autant que moi ; mais avant toute chose , permettez que je le voye , & que je lui parle sans témoins ; & je vous jure qu'après cette entrevue vous serez instruite

d'un secret qu'il vous est important de sçavoir. Je le veux bien , lui dis-je ; mais promettez-moi que vous n'attenterez point à votre vie , de quelque façon que ce soit. Elle me le jura , & je fus rendre compte à Philimene de cette conversation , qui fut très-contente du tour que j'avois pris pour l'intimider.

Mofare revint avec la cassette ; mais Fatime en ayant la clef , nous ne voulûmes pas l'ouvrir de force , dans la crainte de l'irriter , & de nous priver par là de tout notre espoir : Nous jugeâmes à propos d'attendre au lendemain pour conduire Mofare auprès d'elle : Cependant il avoit à nos yeux des charmes si puissans , que nous ne pouvions nous lasser de l'admirer. Nous lui fîmes remarquer le portrait d'Arfene ,

d'Arfesne, & il nous assura qu'il ressentoit par cette peinture, des mouvemens de tendresse, que Rosemonde ne lui avoit jamais inspiré.

Nous passâmes le reste du jour à lui conter la vie & la mort de cette aimable femme, mais sans lui rien dire des particularités que nous espérions que Fatime sauroit. Il parut extrêmement sensible à ce récit, & la force du sang sembloit se manifester en lui, toutes les fois que nous prononcions le nom d'Arfesne.

Après nous être quelque tems entretenus de cette sorte, nous repassâmes chez Julie, que nous trouvâmes un peu mieux, mais dans un accablement très-grand. Mosare vouloit la veiller avec nos femmes, ne la croyant vivante que lorsqu'il la regardoit : Nous ne voulûmes

pas le souffrir ; mais pour le satisfaire en partie , nous lui donnâmes une Chambre assez près de la sienne , pour en avoir des nouvelles à tous momens. La nuit étant déjà avancée , nous le fîmes retirer : nous ne nous couchâmes que tard Philimene & moi , mais avec la satisfaction de laisser Julie sans fièvre ; ce qui nous fit goûter quelques heures de repos.

Le jour parut , & lorsque Mofare crut qu'on pouvoit nous voir , il nous en fit demander la permission. Il vint dans l'Appartement de Philimene : Madame , lui dit-il , je viens vous supplier de permettre mon entrevûe avec Fatime : je ne puis vivre dans l'incertitude où je suis : les bontés que vous me témoignez sont trop précieuses pour vous les laisser prodiguer.

Je crains de n'être point Orsime, & par conséquent de ne les pas mériter. Je vous assure, Seigneur, lui dit Philimene, que quand vous ne le seriez point, je ne cesserois point de vous estimer ; mais je suis persuadée que vous l'êtes ; & voilà Belise, dit-elle, en me voyant rentrer, qui en est encore plus sûre que moi.

Ma sœur, ajouta-t-elle, satisfaites l'impatience de Mosare, menez-le à Fatime, & conduisez les choses à leur perfection, pour notre commun bonheur. J'avois trop d'intérêt à cette décision, pour m'y opposer. Je pris Mosare par la main, & le conduisis à la Chambre de Fatime, elle étoit encore au lit. Les femmes, que je lui avois laissées, nous dirent qu'elle n'avoit pas fermé l'œil de la nuit, & qu'elle l'avoit passée dans une agitation

continuelle. Je lui fis annoncer Mosare ; elle nous pria d'approcher.

Je vous demande pardon, Madame, me dit-elle, de vous recevoir ainsi ; mais les résolutions que j'ai prises, & que vous sçavez, lorsque j'aurai parlé à Mosare, me serviront d'excuses. Je répondis avec la douceur que méritoit un semblable discours ; & lui ayant dit qu'elle étoit libre de l'entretenir, je sortis en ordonnant à mes femmes de se tenir éloignées.

Je ne fus pas plutôt partie, qu'ayant fait asseoir Mosare vis-à-vis d'elle : Hé bien, Seigneur, lui dit-elle, ce n'étoit pas assez pour la malheureuse Fatime, de ne pouvoir vous donner de l'amour, il falloit qu'elle vous inspirât de la haine : cependant c'est

la force de ma tendresse , qui m'a rendue coupable , & le motif vous en devroit faire pardonner l'effet.

Il n'est plus ici question d'amour , lui répondit-il , vous avez commis un grand crime ; vous avez mis le trouble , & peut-être la mort dans une famille ; ma vie même est en danger : Mais , Fatime, le pardon de tant de maux est en vos mains , en découvrant ici ce que vous sçavez de ma naissance. Je ne parle point de renoncer à l'union que je vous ai promise ; vous venez d'y mettre un obstacle invincible.

Je n'attendois pas moins de votre courroux , lui dit-elle , & de votre amour naissant pour Julie : mais , Seigneur , si je n'étois pas résolue à sauver votre vie aux dépens de la mienne ,

118 LES JOURNÉES

rien sur la terre ne seroit capable de m'arracher mon secret. Je vais le déclarer, je ne balance point : la seule grace que je vous demande, est de vous souvenir, que si mon amour vous a causé quelque chagrin, ce même amour va pour jamais établir votre félicité. Après cela, Seigneur, faites rentrer Belise & Philimene, ce n'est plus que devant elles, que je veux m'expliquer, & qu'on apporte la cassette qui m'a été confiée.

Orsane appella promptement mes femmes, & les pria de nous faire venir. La vivacité avec laquelle il obéit à Fatime la fit soupirer de douleur ; mais son parti étant pris, elle n'en témoigna rien.

Nous arrivâmes, & nous étant assises, Fatime m'adressant la parole : C'est à vous, Madame,

AMUSANTES. 119

me dit-elle , que je dois compte du sort de Mofare : Ainsi c'est à vous que je déclare qu'il est fils d'Arfesne , & qu'il se nomme Orfame. Argine sa Gouvernante , sous le nom de Rosemonde a passé pour sa mere : elle ne lui a jamais manqué de tendresse , qu'en l'arrachant de vos bras. Je m'étois acquise une si grande confiance dans son cœur , que j'appris d'elle tout ce qu'Armire , belle-sœur d'Arfesne , avoit fait pour l'engager à cet enlèvement , pour faire passer ses biens à son fils Arimon : Elle m'apprit aussi que Dorante , votre frere , étoit Tuteur d'Orfame , & que vous deviez épouser Philinte , frere d'Arfesne , lorsqu'il fut tué sur le Vaisseau qu'il commandoit. Elle me remit une cassette où sont renfermés la robe & le bonnet , que portoit Orfame , lorsqu'elle

l'enleva , avec les noms de toute sa famille , & de la vôtre : J'en ai si souvent fait la lecture , que je n'ai pas eu de peine à les retenir.

L'amour que je pris pour Orsane , la première fois que je le vis , m'engagea à ne lui rien découvrir de ce que je sçavois , esperant que ne se croyant que le fils de Rosemonde , il en auroit moins de peine à m'épouser , mais la mort de cette femme me donna d'autres idées : Je me fis un plaisir secret d'être la cause du bonheur d'Orsane , & je crus qu'il me seroit assez redoublable pour ne me pas refuser. Je lui déclarai une partie de ce que je viens de vous dire , & le pressai de partir pour en sçavoir davantage. Il s'est laissé conduire à mes soins : Nous débarquâmes en Bretagne , & comme
Argine

Argine m'avoit appris qu'Armire étoit de cette Province, je m'informai secrettement de ce qu'elle étoit devenue.

On m'instruisit du procès qu'elle avoit eu avec vous, Madame: sa mort, la déclaration qu'elle vous avoit faite en mourant. On me dit aussi celle de Dorante, qui s'étoit marié, & qui avoit eu une fille depuis la perte d'Orsime; ce que Rosemonde ne pouvoit sçavoir. Enfin, ne pouvant être instruite que par vous, je priai Orsime de venir dans votre Ville Capitale, ayant dessein de vous y chercher; mais étant tombé malade à une lieue d'ici, il fut obligé d'y séjourner long tems. J'y fis quelques habitudes; & comme le Bourg relève de votre Château, j'appris bien tôt que vous y étiez avec une jeune personne votre nièce, nommée Julie, que son

pere avoit destinée à devenir l'épouse d'Orfame , en cas qu'on le trouvât , & que vous viviez toutes deux dans une grande retraite.

Ce discours me fit une impression terrible ; la crainte de perdre Orfame par l'endroit , où j'avois cru le pouvoir acquérir , me fit résoudre à le presser de retourner au Mexique , aimant mieux passer dans son esprit pour visionnaire , que de le livrer moi-même à ma rivale : Cependant , le voyant déterminé à prendre l'air de la campagne , je voulus du moins l'obliger à s'éloigner d'ici ; mais malgré tout ce que je pus lui dire , il prit une Maison assez proche de ce Château.

Je venois souvent rêver dans le bois qui en est proche. Je vous y vis un jour avec cette fatale

Julie , que je trouvai trop belle pour mon repos , ne doutant nullement qu'Orsime ne m'abandonnât, s'il la voyoit ! Je rentrai dans la Maison pénétrée de douleur , de rage & de jalousie, quoique je n'en eusse pas encore de justes sujets. Je persécutois Orsime pour quitter ces lieux : mais son étoile plus forte que mes raisons , lui en fit trouver pour rester. Je me résolus à ne le point quitter , m'attachant à suivre incessamment ses pas.

Il y a quelques jours que je perdis son portrait dans le bois ; je ne lui en voulus rien dire ; mais hier l'ayant vû monter à cheval , je lui déclarai cette perte, & pris ce prétexte pour le suivre, & sortir avec lui : Je le vis prendre le chemin du bois , je me jetai dans le plus épais , d'où mes yeux le suivirent exactement. Je

Je vis s'arrêter , & descendre de cheval : Je m'approchai doucement , & j'apperçûs Julie & ses femmes ; je connus tous les mouvemens de l'ame d'Orfame.

A cette vûe , je vis mon malheur écrit sur son visage , & j'eus mille peines à m'empêcher de paroître pour troubler le plaisir qu'il prenoit à cette contemplation ; mais l'ayant vû monter à cheval , & reprendre son chemin , je me retins , & j'allois suivre le mien , lorsque je vis le portrait d'Orfame entre les mains de Julie : Je crus qu'elle le tenoit de lui , & que ce n'étoit pas la première fois qu'il l'avoit vûe , & que cette promenade cachoit un mystere funeste à mon amour. Alors n'étant plus maîtresse de mon désespoir , je tirai un poignard dont je m'étois munie dans nos voyages , & que je portois

toujours , j'en perçai Julie en lui arrachant le portrait.

Vous sçavez le reste , Madame : il ne me reste plus qu'à vous montrer la robe & le bonnet que vous reconnoîtrez facilement ; Argine m'ayant dit plusieurs fois que vous lui en aviez fait présent , lorsque sa mere alloit épouser Dorante.

A ces mots , lui ayant fait présenter la cassette , pendant qu'elle l'ouvrit , je lui dis de quelle façon devoit être la robe & le bonnet que j'avois brodé moi-même , & enrichi de perles. Cela se trouva conforme à ce que j'avois dit , & je reconnu cet équipage enfantin pour être celui d'Orsane. Elle en tira un papier écrit de la main d'Argine , dont je connoissois le caractère , dans lequel étoient les noms des principaux

126 LES JOURNÉES
de la famille d'Orfame , & de la
mienne , avec leurs Charges &
leurs Emplois.

Tout cela bien examiné, voilà, Madame , continua Fatime, un ample éclaircissement du sort d'Orfame. Heureuse ! si ce que je fais aujourd'hui pour lui , peut vous faire oublier une action qui commence à me faire horreur.

Elle ne put achever ces mots sans répandre des larmes : nous en versâmes aussi , Philimene & moi , trouvant une espèce de grandeur d'ame à ce qu'elle faisoit. Cette femme nous ayant pénétrées de joye par la reconnoissance d'Orfame , nous l'embrassâmes tendrement. Philimene le pria de la regarder comme sa mère , & l'assura qu'elle voyoit avec plaisir que son inclination

s'accordoit avec les dernières volontés de Dorante.

Orsême fit voir une joye si excessive , que Fatime en fut saisie & s'évanouit : Nous la fîmes revenir ; mais elle étoit dans un état si cruel , que la fièvre lui en prit. Orsême lui assura qu'il oublioit tout , & qu'il lui feroit un sort digne d'envie. Elle le remercia tendrement ; mais nous ayant prié de la laisser un moment à elle , nous passâmes dans l'appartement de Julie , que nous trouvâmes absolument hors de danger : nous lui contâmes toute cette Histoire ; Philimene lui présenta Orsême comme un homme qu'elle devoit avoir pour Epoux , & elle nous témoigna qu'elle obéissoit avec plaisir.

Je dépêchai un homme à Arimon pour le prier de venir promptement , & de se faire ac-

compagner des personnes nécessaires à la reconnoissance d'Orfame. Il prit la poste, & nous le vîmes bien-tôt suivi de ceux qui devoient être témoins de ce qu'avoit déclaré Fatime. Son mal empiroit, & les combats qu'elle s'étoit livrés elle-même, la mirent hors d'état d'en revenir.

Elle commença devant les Commissaires appelés, tout ce qu'elle nous avoit dit ; & comme elle avoit été élevée dans le Christianisme & baptisée, elle mourut dans cette Foi, sans qu'elle voulût revoir Orfame, auquel elle fit rendre son portrait, & sa promesse.

Nous fûmes très-touchés de cette mort ; mais ce qu'elle nous procuroit, nous donnoit une satisfaction si grande, qu'elle ne nous permit pas d'être long-tems dans la tristesse.

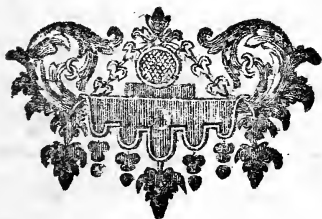
Arimon charmé d'Orsane , a fait tous les pas nécessaires pour lui prouver qu'il préféreroit le plaisir de retrouver un parent tel que lui , au bien que sa mort lui eût procuré.

Nous avons passé huit jours à l'établissement de cette reconnaissance , pendant lesquels Julie s'est entièrement rétablie , à une petite langueur près ; & comme nous avons souvent entretenu Orsane des personnes que nous cherissons le plus , il a souhaité m'accompagner avec Arimon , pour vous prier , ma chere Uranie , de venir partager notre joye. Je voulois laisser Julie auprès de Philimene ; mais elle n'a pas voulu la priver du plaisir de vous voir , ni la séparer d'Orsane , qui ne peut vivre un moment éloigné d'elle. Ils doivent être mariés dans huit jours ;

& je viens vous prier d'honorer cette cérémonie de votre présence, & de celle de vos amis, qui se fera à ma Terre, pour éviter le fracas, & le nombre des visites.

Belise ayant cessé de parler, Uranie & Thelamon la remercièrent, & toute la Compagnie fut charmée de la conclusion de cette Histoire, & de la manière dont Belise l'avoit contée. Comme il étoit tard, ils la conduisirent à son appartement, où ils trouverent Julie & Orsime. Thelamon l'embrassa encore, & le felicita sur le bonheur dont il alloit jouir ; & toute cette aimable Société prit part à leur destinée, & leur en fit compliment ; après quoi chacun se retira pour jouir des douceurs du sommeil ; en souhaitant que les journées

qu'ils devoient passer en ce lieu ,
fussent aussi agréablement rem-
plies , que cette premiere l'avoit
été.





SECONDE JOURNE'E.

LEs aventures d'Orsane toutes finies qu'elles étoient, ne laisserent pas encore d'occuper pendant la nuit les habitans de la Maison d'Uranie. Thelamon soupira plus d'une fois, de voir que le Ciel conduisoit Orsane à son bonheur par des routes si extraordinaires, au moment que par un effet des caprices du sort, il ne pouvoit esperer de long-tems la même félicité. Il ne fut pas le seul à faire des réflexions fâcheuses ; Uranie les partagea, & s'entretint avec Felicie de ces enchaînemens d'incidens de la vie d'Orsane, qui le rendoient enfin heureux, tandis qu'une

conduite unie , sage & modérée comme la sienne , trouvoit des obstacles presque invincibles , à la seule chose qui pouvoit la rendre heureuse. Arimon , de son côté , n'étoit pas fans chagrin ; une passion violente & malheureuse déchiroit son ame , & le sommeil lui présentoit en vain les douceurs du repos , il n'étoit plus en état d'en jouir. Orsème & Julie , tout satisfaits qu'ils étoient , craignoient encore que quelque nouvel accident ne retardât leur félicité. Orophane & Felicie s'aimoient , & n'étoient point unis ; c'en étoit assez pour n'être point contents. Belise qui ne devoit sa tranquillité qu'à son âge & à sa Philosophie , la voyoit souvent troublée par des souvenirs fâcheux ; & l'on peut dire que Camille & Florinde furent les seules qui goûterent parfaitement les

134 LES JOURNÉES
douceurs d'un sommeil tranquille.

La nuit disparut ; le jour prit sa place , l'heure du lever des Dames ayant averti Uranie qu'elle pouvoit voir Belise , elle passa dans son appartement avec Felicie ; elles se renouvelèrent les tendres assurances d'une amitié sincère. Uranie instruisit Belise de la conduite qu'elle & ses amis s'étoient imposée dans cet aimable lieu. Belise trouva cette idée si fort de son goût , qu'elle lui promit qu'aussi-tôt après le mariage de Julie , elle viendrait se conformer à des Loix si agréables & utiles.

Cependant Thelamon , Orsime , Orophane , & Arimon ayant fait demander si on pouvoit les voir , se rendirent près d'elles avec Camille & Florinde , qui sortoient dans le même dessein.

Comme il faisoit de ces jours se-
reins qui laissent la liberté de la
promenade , Uranie proposa de
faire un tour jusqu'au dîner : On
y consentit , & l'on se rendit sur
la terrasse qui donnoit sur l'eau.
Après avoir admiré la vûe , l'heu-
reuse situation de la Maison , &
loué Uranie de la maniere aisée
& galante avec laquelle elle y re-
cevoit son monde , chacun s'assit.
Je vous assure , dit alors Uranie ,
que vous me donnez un mérite
que je tire de vous seuls : Comme
je vous aime , & vous estime tous
infiniment , cela anime mes ac-
tions , ce qui part du cœur , don-
nant toujours un air d'assurance
qu'on ne peut détruire ; puisque ,
de l'humeur dont je suis , si la
Compagnie me plaisoit moins ,
peut être ne seroit-elle pas si
contente de moi ; & quoique je
ne voulusse manquer en rien à

l'exacte politesse, il y auroit une espece de contrainte qui troubleroit la réception.

Il est vrai, dit Felicie, que j'ai vû Uranie en pareille occasion, & que ce n'est pas la même personne ; elle devient aussi sérieuse, & même quelque chose de plus, avec les personnes qu'elle n'aime pas, qu'elle est enjouée, badine & pleine d'heureuses saillies avec ceux qu'elle aime ; & tout ce qui passe dans son cœur se voit sur son visage.

Il faut pourtant un peu de politique, dit Orophane, & quoique tout le monde ne nous plaise pas, il faut faire en sorte de plaire à tous.

Ce que vous nommez politique, dit alors Camille, n'est autre chose que dissimulation, & c'est un défaut que je ne puis pardonner : on l'appelle politique pour

pour les Princes ; mais chez les Particuliers cela ressemble bien à la fourberie.

Vous décidez un peu vite , aimable Camille , répondit Thelamon ; il est des occasions où la politique est nécessaire , sans elle les Rois ne pourroient soutenir le poids de leur Couronne , défendre ou agrandir leurs Etats , & démêler les differens intérêts de leurs Alliés , ou de leurs Ennemis.

Louis XI. étoit le plus grand politique , & le Prince le plus spirituel de son tems ; & par des traits portés sans risque , il a souvent fait plus de mal à ses Ennemis , que s'il avoit conduit ses Armées dans leurs pays. La politique est d'un si grand prix pour les Potentats , que Charles-Quint portoit la vie de Louis XI. sur lui dans tous ses voyages ; & l'on

remarque qu'au milieu de la plus brillante Cour qu'on ait vû depuis les Empereurs Romains , il lisoit la vie de ce Monarque deux heures par jour. Henry VIII. Roi d'Angleterre en faisoit de même ; mais par malheur ce Prince n'en retint que la cruauté.

Voilà justement où je vous attendois , répondit Camille , & vous conviendrez avec moi , que la cruauté est souvent un enfant de la politique.

Il est vrai , dit Orophane , que la politique porte quelquefois les Princes à de cruelles actions , mais on ne peut les blâmer , lorsque c'est pour le bien d'un Etat , ou pour la sûreté du Souverain. La dissimulation est une politique nécessaire , pour parvenir à d'heureuses fins , quand on l'emploie à des choses glorieuses ; c'est même une vertu , que de

ſçavoir diſſimuler , & je loue cette ſcience en certaines occaſions , autant que je la trouve blâmable , lorsqu'on ſ'en fert pour commettre des crimes.

Embraſſer ſon frere , & cacher ſa haine , pour mieux trouver le tems de ſ'en défaire , ainſi que fit Néron avec Britannicus , eſt une diſſimulation criminelle.

L'action d'Artaxerces envers Artaban , qui feignit que ſa cuiraffe le bleſſoit , & pria ce Guerrier de lui donner la ſienne , ce qu'il fit ; mais il n'en fut pas plutôt dépouillé , qu'Artaxerces lui plongea un poignard dans le ſein. Ce ſont des traits de diſſimulation indignes de la Majeſté Royale , & que les Princes doivent éviter , comme l'écueil de leur gloire & de leur réputation.

Louis XI. fit une action qui

T40 LES JOURNÉES

n'étoit ni de politique, ni de dissimulation nécessaire, mais qui vous fera voir que lorsque le Prince est cruel, il regarde ses sujets comme un bien, dont il peut disposer selon les tems, les lieux, & son caprice.

Du Regne de ce Monarque, on étoit encore dans le goût du voyage d'Outre-mer. Le Prieur de Saint Cosme, près le Plessis-lez-Tours, homme d'une piété exemplaire, par un excès de dévotion se détermina à le faire: il en demanda la permission à la Cour; l'obtint, partit, & fit son voyage heureusement jusqu'à Jérusalem; mais à son retour il fut pris par les Bulgares, & fait esclave. Il resta douze ans dans cette triste situation.

Cet espace de tems persuada un Aumônier de la Chapelle du

Roi que le Prieur étoit mort , & le Prieuré vacant. Sur cette idée il le demanda à Louis XI. qui lui donna , & s'en mit en possession. Cependant quelques années après, le vieux Prieur ayant recouvré sa liberté , revint en France accablé d'années & de misere. Son premier soin fut de se rendre à son Prieuré ; mais le trouvant occupé , il vint à la Cour , qui étoit alors au Pleffis-lez-Tours. Son air venerable , qu'une longue barbe rendoit encore plus respectable , le récit de ses infortunes , & le malheureux état où il étoit , inspira de la compassion à tout le monde. Louis XI. auquel il se présenta , lui promit de lui rendre son Benefice , ou quelqu'autre qui l'en dédommageât ; mais ce Prince ne se pressant pas d'effectuer ses promesses , le malheureux Prieur ne le laissoit point

en repos. Le Roi s'en trouvant importuné , & n'étant pas d'humeur de faire cesser les importunités par des bienfaits , fit un soir appeller Tristan l'Hermite son Grand Prevôt , & lui ordonna de le défaire du Prieur de Saint Cosme.

Tristan accoutumé à de pareilles exécutions , ne songea qu'à montrer son obéissance , & se faisant accompagner d'un Confesseur , il se rendit au Prieuré , où il trouva le Prieur à table avec ses amis , qui inviterent le Grand-Prevôt à manger avec eux ; mais lui, que l'ordre pressoit, l'exposa patétiquement au Prieur. Ses amis & lui crurent d'abord que Tristan vouloit se réjouir ; mais leur ayant parlé sérieusement , & d'un ton à ne pouvoir douter de la vérité, le Prieur fut obligé de mettre ordre à sa con-

science ; après quoi Tristan le fit mettre dans un sac , avec une pierre de cent livres , & le fit jeter dans la Loire. Le lendemain Tristan s'étant rendu au lever, le Roi lui demanda s'il avoit exécuté ses ordres , le Grand-Prevôt l'en assura.

Quelques heures après , le Roi se promenant dans les Jardins du Plessis, vit venir à lui le vénérable Prieur de Saint Cosme. Alors se tournant vers Tristan : Malheureux ! lui dit-il , vous m'avez imposé , mais votre vie me répondra de votre impudence. Tristan fort allarmé , se jeta à ses pieds , en lui jurant qu'il avoit suivi ses ordres ponctuellement. Mais le voilà devant moi , lui dit le Roi , en lui montrant le vieux Prieur. Sire , lui dit alors le Grand-Prevôt , c'est la faute de Votre Majesté ; elle m'a com-

mandée de la défaire du Prieur de Saint Cosme : J'ai été au Prieuré, j'ai pris celui qui l'occupoit , & je l'ai noyé : mais , Sire , il est aisé de réparer ce que j'ai fait , en vous défaisant encore de celui-ci. Non ; dit le Roi , c'est assez , & se tournant vers le Prieur : Bon homme , lui dit-il , allez prendre possession de votre Prieuré , il est vacant.

Voyez, continua Orophane , de quelle utilité la mort du Prieur de Saint Cosme étoit à l'Etat , & convenez par ce trait , que Louis X I. étoit pour le moins aussi cruel , que grand politique.

Il faut avouer , dit Belise , que l'aventure du Prieur est des plus extraordinaires. Puisque nous tombons sur les actions des Princes , & que notre conversation peut rouler sur différens sujets ,
il

il faut que je vous rapporte un Jugement de Charles-Quint, qui me paroît admirable, quoique ce soit une bagatelle.

Cet Empereur étant à Bruxelles, y tenant une Cour superbe & magnifique, les plus grands Princes de l'Europe en faisant l'ornement, en avoit banni le cérémonial, afin de la rendre aussi libre que pompeuse.

Deux Dames d'un rang distingué s'aviserent de troubler cette liberté, par la querelle qu'elles prirent sur la prééminence du pas : la chose fut poussée loin, & Charles voyant que les plaisirs de sa Cour étoient troublés par ces différends de ces deux Dames, en voulut être le Juge, & donnant jour pour cette affaire, on ni dressa un Trône superbe : il y monta, & environné de tous les Grands, il écouta les Avocats des

Parties intéressées , qui étoient présentes. La chose fut plaidée avec vivacité de part & d'autre ; mais l'Empereur trouvant les raisons presque égales , & voulant terminer ce différend sans désobliger personne , prononça : que la moins sage des deux passeroit la première , & rompit l'Assemblée en recevant un applaudissement général d'une pareille décision.

Ce trait , dit Uranie , est tout-à-fait joli ; mais insensiblement il nous ramène à la politique. Charles-Quint fit voir la sienne dans ce Jugement , puisque souvent les différends des Dames donnent occasion aux hommes de prendre parti ; & une chose qui paroît dans le fonds de peu de conséquence , devient quelquefois une affaire d'Etat : & par la prudence de Charles , il prévint tout

les accidens qui en pouvoient arriver.

Sans doute , ajouta Belise ; & comme chacune de ces Dames avoit intérêt à paroître la plus sage , elles se virent contraintes à se céder le pas conjointement , ou à suivre l'aimable liberté que l'Empereur avoit établie à sa Cour , & les hommes de leur parti furent obligés de badiner de cette affaire , que l'indiscrete fierté de notre sexe pouvoit rendre très-sérieuse.

Thelamon , dit Arimon , doit être bien satisfait du degré de nécessité, où la Compagnie fait monter la politique. Pour moi , ajouta Orsime , je crois qu'elle est absolument utile aux Princes ; qui veulent bien gouverner , & que sans l'étude & la science politique, un Roi peut faire de grandes fautes. Sans doute , dit Orophane ,

un Prince né pour tenir les rênes d'un Empire , doit sans cesse s'appliquer à l'étude , l'Histoire lui fournissant des exemples de sagesse , de prudence , d'équité , de justice & de politique , sur lesquels il doit se modérer pour se faire aimer & craindre.

Mais , dit Arimon , les hommes ne peuvent ils pas se conduire par leurs propres expériences & par leurs seules lumières , sans avoir besoin du secours de l'étude ? Faut-il toujours se régler sur les autres , & ne peut-on pas agir de soi-même ?

Il est quelques gens de ce sentiment , dit alors Thelamon ; mais je ne puis souffrir qu'un homme d'esprit , comme vous , soit dans la même erreur ; & je vous assure que je n'épargnerai rien pour la détruire. Les hommes peuvent avoir , continua-t-il , des semences

de vertus , mais sans l'étude , & la connoissance des choses passées , ils ne peuvent les perfectionner & les faire éclater.

Les Rois , plus que les autres hommes , ont besoin de l'exemple des Potentats , qui les ont devancés ; c'est un flambeau qui éclaire leurs actions tout le tems de leur vie. S'il est vrai qu'il y ait une science en toutes choses , jusqu'à la conduite d'un Chariot , d'un Vaisseau , ou d'une Maison , comment n'y en auroit-il pas dans l'administration d'un Etat Monarchique , ou d'une République ? Vaisseau dont le gouvernail entre les mains d'un seul , de plusieurs , & de tous en général , est exposé à tant d'orages , & sur un Ocean si plein de tempêtes , que le plus souvent il fait naufrage.

Celui qui veut élever un Fau-

con , doit en apprendre la façon , & à plus forte raison celui qui veut commander à l'Homme , qui est l'animal le plus fantastique de tous , & qui veut être mené avec le plus de dextérité : l'animal qui commande le plus facilement aux autres animaux , & qui ne se laisse commander que difficilement par son semblable : les autres deviennent souples , doux & obéissans , mais l'homme ne souffre qu'avec peine la supériorité.

C'est donc bien autre chose encore que de commander à tout un peuple , qui est un animal si puissant , si farouche , & si dédaigneux , enclin au courroux , bouillant dans ses passions , effeminé dans ses plaisirs , abattu dans ses peines , furieux à la moindre lueur de prospérité , & le plus perfide dans son indignation.

Sipour dompter un Peuple, il n'y avoit qu'à l'entreprendre, & se laisser conduire par ses propres lumieres, ou pour parler comme les nouveaux Sectateurs en politique, laisser aller toutes choses au destin de l'Etat, ou au hazard; ce seroit bien en vain que tant de fameux Historiens, de grands Poëtes, de sublimes Orateurs, & de profonds Philosophes auroient employé leurs soins & leurs veilles pour l'instruction des Princes, des Magistrats, & de ceux qui ont le maniement des affaires, & je ne crois pas qu'il puisse se trouver une seule personne, qui ne reconnoisse qu'ils ont rendu des services infinis à la posterité, & qui ne regarde leurs divins écrits comme des trésors, qui contiennent les conseils & les maximes nécessaires pour bien gouverner; puisque

c'est chez eux que les plus grands Ministres ont puisé le fonds de leur science. C'est par leurs soins que nous rappelons tous les jours les exemples des Egyptiens , des Perses , des Athéniens , & des Romains.

Si les principes de ceux qui pensent , comme Arimon , étoient fondés , qu'aurions-nous à faire de sçavoir les actions des Princes & des Magistrats qui ont gouverné tant de Royaumes , & de Républiques ? Pourquoi employer tant d'années à étudier leur politique , & les motifs de la guerre & de la paix qu'ils ont faites ? Il seroit même inutile à nos neveux de sçavoir ce qui se passe dans notre âge , si ce n'étoit qu'on est persuadé qu'il y a une science pour bien gouverner , qui ne peut s'acquérir que par les considérations des choses passées ; &

que l'Histoire ne les représente que pour servir de Miroirs , & de niveau dans la direction des affaires présentes & à venir.

Hé ! quelle plus belle science peut on désirer que celle qui maintient la paix , & qui fait le bonheur des peuples ? Cette science est si belle , que le tems, bien loin de la détruire , l'enrichit , l'augmente , l'éclaircit , & la perfectionne. Tout fleurit dans un Etat , tant qu'elle y est cultivée , & si-tôt qu'on la néglige , tout tombe dans le désordre , la perdition , & une décadence totale.

Je sçai bien que , malgré l'étude de la sagesse & de la politique , il est difficile aux Princes , aux Ministres , & aux Magistrats chargés des affaires de l'Etat , de contenter tout le monde : Les événemens imprévus

qui arrivent journellement, l'envie des courtisans, les calomnies qui se répandent dans le public, & les soins des mal-intentionnés, qui prennent celui d'empoisonner les actions les plus innocentes, en sont le plus souvent la cause; car, il est aussi difficile, disoit plaisamment Simonides, de satisfaire généralement tout le monde, que de faire une robe juste à la Lune qu'on ne trouve jamais au même point.

Mais aussi quelle gloire pour un Prince, ou un Ministre, qui, méprisant ces vils animaux, va toujours au bien de l'Etat qu'on voit prospérer, & respecté de ses voisins & de ses sujets!

Il est certain, dit Orophane, que la science politique ne peut s'acquérir que par l'étude & l'expérience; & que plusieurs

hommes peuvent dire avec l'Empereur Comode , qu'ils sont Princes & Rois de naissance ; mais que personne ne peut se vanter d'avoir apporté en naissant , la science politique , ou doctrine nécessaire pour bien gouverner : en sorte que celui qui veut se rendre habile dans l'art de régner , ne peut y parvenir que par une étude exacte , & une longue expérience.

Les nouveaux Docteurs en politique , reprit Arimon , soutiennent cependant , que les Monarchies ont leur commencement , leur milieu , & leur fin ; & qu'ainsi toute science politique est inutile ; & disent après Licinius que les Lettres sont la perte & la ruine des Républiques , qu'ils regardent comme pernicieuses , rejetant toutes sortes de Livres , comme peu

156 LES JOURNÉES
nécessaires au bon gouverne-
ment.

Grossièreté condamnable , in-
terrompt Thelamon , & qui
précipiteroit les Monarques &
les Etats dans des gouffres de
malheurs & de maux dont ils ne
pourroient se relever.

Alexandre Conquerant , &
Philosophe , étoit d'un sentiment
bien opposé : Il appelloit l'Illi-
ade d'Homere la véritable in-
struction des affaires militaires ,
& l'avoit toujours sous son che-
vet avec son épée.

Jules Cesar , dans ses expé-
ditions faisoit suivre une Biblio-
theque qu'il étudioit sans cesse ,
& communiquoit ses remarques à
ses Generaux , aux Magistrats , &
à ceux qui commandoient dans
les Provinces. Ces Princes au-
roient sans doute bien blâmé le
sentiment de ceux qui croient

que l'expérience tient lieu de tout.

Quel malheur pour un Monarque & pour son peuple, lorsqu'il néglige la science solide qui s'acquiert par l'étude ! Et quel crime à ceux qui en ont gouverné un nombre infini , que l'Histoire nous marque , de n'avoir pas pratiqué ce que nous voyons faire , sous nos yeux , à notre auguste & jeune Monarque , par les illustres Personnes qui prennent soin de son éducation !

Vous voyez d'un côté un Héros attaché à ne lui rien conseiller que de juste , de glorieux & de magnanime , & qui l'instruisant par les exemples de ses Ayeux , lui en rend les vertus si familières , que toutes ses actions tendront à les imiter. De l'autre , un Aristote Chrétien nourrit son esprit & son ame des fruits qu'on retire d'une étude nécessaire pour

pratiquer l'équité, la clemence, & la veritable pieté; & tous deux conjointement en former un Monarque accompli. Quel espoir ne donne par un Prince élevé de la sorte! & quelles obligations n'a-t-on pas aux grands Hommes qui prennent soin de lui enseigner une science si nécessaire à sa gloire, & au bonheur de son peuple!

Alexandre disoit qu'il devoit beaucoup plus à son Précepteur Aristote, qu'à Philippes de Macédoine son pere. Ce grand Prince qui avoit le cœur si porté aux armes & à la gloire, se plaignoit modestement dans une Lettre qu'il écrivit à Aristote, qu'il étoit fâché qu'il eût mis en lumiere ce qu'il lui avoit enseigné, parce qu'il aimoit bien mieux surpasser les autres en doctrine, qu'en grandeur & en richesses. Deme-

trius Phaleréem conseilloit au Roi Ptolomée d'étudier nuit & jour, & conseilloit la même chose à tous les autres Princes. Platon disoit que les Républiques seroient heureuses, où les Philosophes regneroient.

L'étude ouvre l'entendement ; & conduit les hommes à la connoissance de soi-même ; ce qui les rend plus considérés , plus humains , & les excite à la vertu. Les trophées de Miltiade éveillèrent Themistocle : Ainsi plusieurs Héros ont été émûs par l'exemple de ceux qui les ont précédés , comme les Scipions , les Catons , les Emiliens , & les Césars.

Les Lettres acquierent de l'autorité , de la créance , & de la considération parmi les hommes , & c'est toujours le fruit de la sagesse d'être l'amour de tout

le monde. Le moyen qu'un Prince , que son rang éloigne si fort du vulgaire , puisse apprendre & prévenir , sans le secours de l'étude , les calamités dans lesquelles son peuple peut tomber ? Comment peut-il arrêter les menées secrètes , qu'on met en usage pour le surprendre , & se garentir du mensonge , de la calomnie , & de la flatterie ?

Les Livres ont un plus grand privilege que les hommes ; ils pénètrent dans le Cabinet des Rois , ils s'expliquent hardiment & sans intérêt ; on communique avec eux sans crainte , & l'on entend leurs avis & leurs reproches sans honte ; ils servent d'antidote contre le poison des flatteurs ; on les porte à la main , & l'on peut en tout tems & en tous lieux les consulter sur toutes sortes d'affaires.

Veut-

Veut-on voir ce que fait dans l'ame le désir de la liberté , ce que coûte une lâcheté , l'horreur d'une cruauté , de quel prix est la clemence , & comme la condition de l'homme est sujette au changement ? L'Histoire vous le fait voir sans déguisement ; c'est le grand théâtre du monde : c'est-là que l'homme trouve ses besoins ; là se voyent les naufrages sans effroi , les batailles & les sièges sans danger , les Coutumes & les Gouvernemens sans dépense : & c'est-là que s'examinent les causes du commencement , du progrès , de la fin , de l'agrandissement , ou de la ruine des Empires.

Je me rends , dit Arimon , & je trouve vos raisons si justes , & si bien fondées , que je blâme à présent ceux qui veulent que la

seule expérience suffit autant que je le soutenois ; mais je ne puis me repentir d'avoir donné occasion au discours que vous venez de faire , par les beautés que j'y ai découvert.

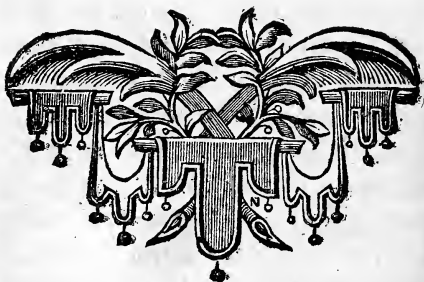
Il faut avouer , dit Belise , que Thelamon m'a charmé , & qu'il a soutenu son opinion avec une éloquence & une érudition digne d'admiration. Thelamon répondit avec modestie à des louanges si bien acquises ; mais cherchant à les interrompre , il fit appercevoir à la Compagnie que l'heure du dîner approchoit : elle se leva , & reprenant le chemin de la Maison , on trouva effectivement que tout étoit prêt pour se mettre à table. La joye , la confiance , & une noble liberté animant cette aimable Société , on peut dire que leurs plaisirs étoient parfaits.

Après le repas, Belise voulut qu'on suivît avec elle le plan qu'on s'étoit fait, & pria tout le monde de se rendre à la Bibliothèque : On y consentit, & chacun, comme la veille, ayant pris sa place & un Livre, on n'entendit plus que le bruit des feuillets retournés.

Cette occupation ayant fait garder le silence assez long-tems; Belise le rompit la première. Je suis tombée, dit elle, sur les instructions que Bussi donne à son fils, & cela me fait souvenir de celles que Philimene a écrites pour Julie; c'est un morceau digne de votre attention, & qui vous fera connoître l'esprit de cette aimable femme.

A ces mots, la Compagnie la pria de ne pas retarder le plaisir qu'elle se préparoit d'avoir à cette lecture. Comme je désire, dit

Julie , ne me jamais écarter de la route que Philimene veut me faire suivre , je porte toujours cet ouvrage sur moi : Ainsi il est aisé de satisfaire votre curiosité , ajouta-t-elle , en présentant un Livre manuscrit à Uranie. Ses amis étant disposés à l'écouter , elle commença de cette sorte.





I N S T R U C T I O N S
*d'une Mère à sa Fille,
 pour la conduite générale
 de sa vie.*

DAns le plan que je me suis fait de votre éducation, ma chere Julie, j'ai bien moins regardé la gloire qui peut m'en revenir, que celle que vous pouvez acquérir ; & j'ai là-dessus un raffinement de vanité, qui me porte à chercher les moyens de vous rendre parfaite, sans avoir égard au plaisir de me voir mere d'une fille, que j'aurai formée doublement, par le sang & par les préceptes. La docilité que vous avez à les écouter, me donne un grand espoir de vous les voir

suivre ; & c'est le fruit le plus doux que je puisse attendre de mes soins.

Je vous écris mes instructions , afin qu'elles vous soient présentes dans quelque état & quelque lieu que vous soyez : & que lorsque la mort m'aura séparée de vous , elle n'en puisse séparer ce qui vous sera toujours plus utile que moi.

Un usage sagement établi , m'ayant fait confier votre enfance aux soins de ces Filles , que la clôture met à l'abri des embarras du monde : Je crains , & veux prévenir en vous , deux choses également fâcheuses ; le trop de penchant pour la vie Religieuse , ou la tiédeur pour des devoirs , qui sont sacrés. Soyez en garde sur l'un & sur l'autre , ma chère Julie ; la jeunesse toujours amatrice de nouveauté , s'y

livre souvent sans consulter la raison ; la tranquillité de la Vie Monastique , les discours attrayans de celles qui n'ont pour but que de vous engager à faire des vœux , dont elles sont elles-mêmes les victimes , me font apprehender que vous n'augmentiez le nombre de tant de Filles , qu'une grille inaccessible a rendues tant de fois plus à plaindre , que celles dont le monde a corrompu les mœurs.

Lorsque les remords viennent assaillir dans le Cloître , il faut des graces toutes particulieres pour y apporter du remede , puisque les seules qui pourroient être efficaces , sont les mêmes qui causent notre douleur. La retraite , la priere , une vie unie & pénitente faisant notre chagrin ; elles ne peuvent plus servir à notre consolation : On se

peint le monde avec des couleurs si vives & si belles , que l'on brûle du désir d'y paroître , & que l'on gémit de l'impossibilité de suivre ses desirs. Dans quel abîme alors l'ame n'est-elle pas plongée ? Dans quel désordre affreux le cœur ne tombe-t-il pas ? L'imagination se forme des objets pleins de charmes , des choses qui ne sont réellement que des sujets de douleur & d'amertume : Le vice prend la forme de la vertu , & sans pécher selon le monde , on pèche doublement selon Dieu.

Lorsqu'on a vécu dans le monde , qu'on a eu le malheur de s'y livrer , les remords d'une conduite irrégulière , & le dégoût d'une vie mêlée d'intrigues ramènent insensiblement à son devoir , & les objets paroissant
tels

cel qu'ils font : on envisage la Retraite & la Priere comme le souverain bonheur. Il faut donc bien s'éprouver soi-même avant que de prendre le parti de la Retraite, & ne s'y jamais engager sans une veritable vocation.

Mais, me direz-vous, il faut donc se plonger dans le vice pour revenir à la vertu ; & sans se livrer à l'un, on ne peut connoître l'autre parfaitement ? Ce n'est pas là ce que j'entends. L'ame ne seroit pas digne de la main qui l'a créée, si elle ne pouvoit posséder la sagesse, sans être tombée dans le déreglement ; j'entends que, sans faillir vous-même, vous soyiez témoin des fautes des autres ; que leur exemple vous serve de préservatif, & que la corruption des mœurs d'autrui fasse épurer les vôtres ;

qu'étant dans le monde sans vous y livrer , vous fassiez le parallèle de son trouble , de ses intrigues , de la mauvaise foi , & du peu de Religion qui y regne, avec la douceur de la vie sainte , la consolation de la priere & la tranquillité de la retraite, afin d'éprouver votre cœur sur ces deux genres de vie , & de suivre alors votre penchant.

On peut vivre dans le monde aussi régulièrement que dans les Cloîtres , & peut-être encore mieux ; lorsque le cœur est porté au bien , la facilité de faire ce que l'on veut , empêche souvent de mal faire. Dans le monde on a des retours à Dieu , & dans les Cloîtres les retours sont pour le monde.

Toutes les passions sont en nous : lorsqu'elles peuvent s'évaporer , elles se ralentissent ; mais

quand on est condamné à les renfermer pour jamais , elles prennent sur nous un empire qu'on ne peut presque surmonter.

Si vous ne vous sentez pas portée à la retraite , n'en ayez pas moins de ferveur à servir Dieu. Prenez dans la Maison les préservatifs qui vous sont nécessaires pour vous bien conduire dans le monde : Ne faites rien pour lui par devoir , faites tout par amour : il pardonne les fautes , quand il sçait qu'il a le cœur ; mais il ne reçoit jamais les dons qu'on lui fait avec tiédeur.

Les charmes dont le Ciel vous a pourvûe , en satisfaisant mes vœux , me font trembler pour l'avenir. La beauté fut toujours l'écueil de la vertu , lorsqu'on ne prend pas le soin d'enrichir son ame des trésors qui peuvent la

soutenir dans les divers changemens de la vie.

Une fortune brillante , une aisance certaine , une pleine abondance amènent le luxe , & la coqueterie le suit de près. Le monde , les louanges , un encens perpétuel accoutument à la flatterie , qui , conduisant à la vanité , porte souvent à se faire une gloire du nombre de ses adorateurs. L'ame s'amollit , le cœur s'égare , & l'on abandonne à la foule une réputation qui doit être plus chère que la vie.

L'indigence , les malheurs , d'éternels chagrins , une vie mêlée d'amertume n'est pas moins fatale à la vertu : On se sert de la beauté pour vaincre ses ennemis , pour se faire des partisans dans son infortune : on profite de ses charmes séducteurs , on trouve des consolateurs ; & la réputa-

tion cede bien-tôt à la reconnaissance.

Pour prévenir ces funestes accidens , il faut connoître de bonne heure ce que l'on est, & ce que l'on doit être.

Plus vous sçavez que le Ciel vous a donné tout ce qu'il faut pour plaire , & moins vous devez en tirer de vanité. Rendez-lui grace des dons qu'il vous a faits ; & par-là , remontant à leur cause , vous connoîtrez qu'il faut que celui qui vous les a répandus avec tant de prodigalité, en soit lui-même une source inépuisable ; ce qui vous faisant voir fort au-dessous de lui , vous rendra la plus humble de ses créatures.

Soyez modeste , sage , & prudente : Que votre modestie soit spirituelle ; soyez prudente sans être prude , & soyez sage sans

affectation ; la véritable sagesse demandant moins d'éclat dans l'extérieur , que de sévérité dans l'intérieur : Combattez l'amour propre , & pour vous rendre aimable aux autres , ne vous la paroissez pas à vous-même.

Pour embellir votre ame , ornez votre esprit des sciences qui peuvent lui donner de l'élevation. Ne tirez point d'orgueil de ce que vous sçavez , mais seulement la connoissance de ce que vous ne sçavez pas ; l'ignorance étant , selon moi , capable de causer des désordres , qu'on répare d'autant moins , que l'esprit n'a pas le pouvoir d'y faire trouver des remèdes.

Que votre Philosophie soit Chrétienne , & sçachez accorder la sensibilité humaine avec la soumission dûe aux décrets de la Providence. Si cette Pro-

vidence vous met dans un état brillant, usez bien de la douceur de votre sort. Soyez bienfaisante & affable ; compatissez aux malheurs, quoique vous ne les sentiez pas ; soulagez les malheureux, sans hauteur avec vos égaux ; soyez sans mépris pour ceux qui sont au-dessous de vous ; ne faites rien qui ne soit louable, sans avoir envie d'en être louée. La vanité qu'on tire d'une bonne action, ternit souvent la gloire qu'elle auroit fait acquérir.

Si votre heureux destin vous fait jouir d'un Hymen fortuné, que l'amour, la confiance, & la vertu vous y maintiennent, Si au contraire, le Ciel vous fait tomber dans un état fâcheux, troublé par la misère & les chagrins domestiques, cherchez des amis moins touchés de votre

beauté, que sensibles à votre vertu : N'adoucissez la rigueur de votre fort, que par les secours que cette vertu vous peut donner ; & si cette conduite trouve des cœurs endurcis, n'en demandez qu'à celui, qui seul peut tirer les Mortels des abîmes les plus profonds.

Si vous aimez votre Epoux ; & qu'il réponde mal à votre tendresse, que la douceur, la complaisance, & la pureté de vos mœurs soient les seules armes dont vous vous serviez pour le ramener à vous. Si vos soins ne peuvent rien sur lui, ne cherchez à vous en consoler. Si c'est un nœud mal assorti, & que vous sentiez la même indifférence l'un pour l'autre, faites en sorte qu'elle n'attire point chez vous le dérèglement, & fuyez les occasions de trouver dans un autre les

charmes qui manquent à votre Epoux : Que la force du devoir vous tienne lieu de la tendresse que vous ne sentez pas : C'est dans ces fortes de situations que la vertu est difficile à pratiquer ; mais c'est aussi le tems où elle est la plus nécessaire , & qu'elle se fait voir avec le plus d'éclat.

Une femme parfaitement heureuse , qui ne manque en rien à ses devoirs , est estimée sans être louée , parce qu'elle est obligée à cette conduite dès sa naissance ; mais une femme malheureuse & sage est estimée & louée avec bien plus de force : On croit qu'elle en fait plus qu'elle ne peut , lorsqu'on la voit opposer avec fermeté sa vertu à ses malheurs.

L'état de Fille ou de Veuve mérite encore quelque atten-

tion , & je le trouve exposé à des accidens qui ne me paroissent pas moins dangereux. Une fille qui reste sans pere & sans mere , libre de ses actions , ne sçauroit trop s'observer : Tout lui fait tort , elle ne fait aucun pas qui ne porte coup à sa réputation : Si elle voit grand monde , elle passe pour coquette ; si elle n'a qu'un certain nombre d'amis , on lui donne une intrigue secrète , & enfin on juge d'elle avec d'autant moins de charité , qu'on sçait que personne ne peut répondre de sa conduite. C'est alors que je conseillerois la retraite ; mais sans faire de vœux , ou du moins je voudrois qu'elle choisît , dans les femmes les plus sages , celle qui lui paroîtroit la plus capable de conserver sa réputation , & qui la regardant comme sa mere , la mît à l'abri

d'une médisance qui ne trouve toujours que trop à se manifester.

Songez-y donc , ma chere Julie , si le Ciel vous portoit à vouloir rester libre , ne profitez de cette liberté , que pour rendre votre sagesse plus parfaite & plus pure.

Si vous prenez un époux , & que le Maître de nos vies vous l'enleve ; gardez-vous d'imiter ces femmes , qui n'ayant plus à répondre d'elles à personne , mènent une conduite irréguliere , & qui , sous l'épaisseur d'un crêpe , croient pouvoir cacher l'iniquité de leurs cœurs : Une veuve a bien plus de compte à rendre de ses actions , qu'une femme , ou qu'une fille. L'état par lequel elle a passé , lui doit faire garder un *decorum* bien plus grand , puisqu'elle doit repren-

dre la modestie d'une fille , en possédant la science d'une femme : La sagesse & la prudence doivent incessamment la suivre & la guider , & lorsqu'elle peut se voir dégagée des soins d'une famille , ou des embarras qui la retiennent dans le monde , le meilleur est pour elle de s'en priver pour jamais : elle en connoît tous les défauts , elle en sçait toutes les injustices & les chagrins , les douceurs qu'elle peut y avoir goûtées , ne pouvant en égaler les malheurs , le Cloître est pour elle un azyle sûr & tranquille. Ah ! qu'une Religieuse de cette nature est une offrande agréable à Dieu. Qu'elle sent bien toute la force de la grace , & qu'elle est pénétrée du plaisir de se livrer ! Revenue & détachée des choses du monde , le bandeau , le voile , & la gril-

le lui deviennent des sujets de joye & de consolation.

Si j'étois maîtresse d'instruire les femmes, comme je la suis de vous donner des leçons, on ne verroit dans les Cloîtres que les filles qu'un âge mur a portées à faire des vœux avec réflexion, & des veuves, à qui l'expérience donnant encore plus de lumieres, ne choisissent la retraite que par leur seule volonté: On ne verroit plus de ces Vocations forcées, de ces victimes de famille & d'intérêt, dont l'enfance soumise & timide, n'a pas la force de s'opposer à des ordres absolus.

Je ne prétends pas cependant faire entendre qu'une jeune personne ne puisse avoir une véritable vocation; la grace opere sur tous les cœurs, & les plus purs sont les plus dignes d'être offerts à Dieu; mais il est bien rare,

aujourd'hui , de trouver de semblables holocaustes : & dans le grand nombre de nos Vierges voilées , celles qui sont contentes en forment la plus petite partie.

Faites donc attention , ma chere Julie , à tout ce que je viens de vous dire , & ne vous engagez jamais dans l'un ou dans l'autre genre de vie , sans de solides réflexions : Consultez toujours la raison , elle vous fera connoître vos forces ; & lorsque vous voudrez prendre un parti , dépouillez-vous de passion , vous choisirez juste.

Je vous ai conduite dans les differens états de la vie , je crois n'avoir rien oublié de ce qui peut vous servir à les connoître ; il est des choses que j'aurois pû étendre davantage ; mais j'ai voulu vous instruire , sans vous en-

nuyer ; les instructions ayant toujours quelque chose de dur & de sérieux qui dégoûte la jeunesse : Je me suis attachée à vous rendre mes préceptes doux & humains , ne voulant pas vous donner une vertu farouche & difficile à suivre ; Je vous l'ai fait voir telle qu'elle se doit pratiquer , sans chercher à satisfaire l'esprit.

J'ai voulu toucher votre cœur par les endroits qui pourront un jour lui devenir sensibles. Comme c'est le cœur qui cause souvent la plus grande partie de nos malheurs , c'est à lui que j'ai parlé : En vous écrivant , j'aurois peut-être dû vous citer des exemples ; mais , persuadée que ce que nous n'avons pas vû , ne nous touche que foiblement , je n'ai employé que des traits généraux pour vous convaincre ; bien

assurée que vous connoîtrez la vérité de mes paroles , lorsque le monde vous sera connu.

Voilà, ma chere Julie , ce que j'ai crû devoir faire pour votre repos & pour le mien. Quand vous lirez cet écrit , imaginez-vous , pour le goûter , qu'il part bien moins d'une Mere que l'âge rend sévère , que d'une amie dont la tendresse a cherché les moyens de vous perfectionner ; n'allez point développer si celle qui vous donne des leçons les a suivies pour elle-même , & songez seulement que quiconque les peut donner , a pû les suivre ; les défauts d'autrui ne devant point nous servir de modèle , mais simplement d'exemple pour les éviter. Vous m'avez fait voir tant d'empressement à suivre mes volontés , que j'espère que cet abrégé de votre conduite pourra servir

servir à tous les instans de votre vie , sur laquelle je prie le souverain Etre de répandre ses dons sacrés & précieux.

Lorsqu'Uranie eut achevé de lire : Il faut convenir , dit Thelamon , que voilà une aimable façon d'instruire. Il regne dans cet Ouvrage un caractère de tendresse & de douceur qui en augmente le prix J'en suis charmée , dit Felicie , & je trouve Julie si capable de suivre ces conseils , que l'Auteur & l'objet m'en font mille fois plus recommandables.

Pour moi , dit Orsime , je mettrai tous mes soins à rendre l'adorable Julie si heureuse sous les loix de l'Hymen , que j'espere qu'elle n'aura point à se servir des leçons de Philimene pour soutenir le poids d'un nœud mal

afforti. Vous êtes tout propre à cela , dit Orophane , & je ne doute nullement que vous ne jouissiez l'un & l'autre d'un bonheur parfait.

Avouez , ajouta Florinde , que cette maniere d'instruire la jeunesse , est bien meilleure qu'une fâcheuse sévérité : & que le cœur se porte aisément à la vertu , lorsqu'on la lui fait connoître avec délicatesse.

J'en conviens , dit Camille , & je ne puis souffrir la méthode des peres qui veulent , à coup de marteaux , conduire leurs enfans aux belles choses , & qui à force de sévérité , leur inspirent plus de crainte que de respect & de tendresse. C'est ce qui fait , dit Arimon , que nous voyons quantité d'hommes & de femmes , qui , dégagés du joug paternel , se livrent aveuglément

à leurs passions : Les préceptes d'honneur & de sagesse ne leur ayant été donnés qu'avec rudesse , ils ne jouissent pas plutôt de la liberté, qu'ils en méfussent ; & de tant de remontrances , il ne leur reste que le souvenir de la mauvaise humeur de ceux qui les leur faisoient.

Cela me fait souvenir , dit Thelamon , d'un trait que Montaigne rapporte au sujet de l'éducation des enfans : Il blâme , comme nous , la trop grande sévérité des Peres , & l'attachement qu'ils ont à se faire craindre bien plus qu'à se faire aimer , en retranchant même les tendres noms que leur impose la nature , le fils appelant son pere , Seigneur , & sa mere , Madame. Il conte , à propos de cela , qu'un homme de distinction de ses amis , ayant perdu à

l'armée son fils unique , qui étoit d'une grande espérance , s'entretenoit avec lui de la douleur que lui caufoit cette perte , lui disoit : Mon plus grand chagrin , c'est d'avoir élevé ce fils avec une si grande sévérité , qu'elle lui a toujours voilé , pour ainsi dire , la tendresse que j'avois pour lui ; & je me reproche sans cesse de ne lui avoir jamais montré à découvert la force de l'amour paternel ; mon désespoir étant d'autant mieux fondé , que je suis sûr qu'il est mort dans l'idée que je ne l'aimois que foiblement.

Voilà un regret bien touchant , ajouta Thelamon , & une belle leçon pour des peres. Montaigne fait là-dessus les réflexions que nous faisons aussi ; mais je voudrois qu'elles ne se bornassent pas à raisonner , &

qu'à nous fussions en profiter.

Ce ne sont pas les Pères seuls, dit Orophane, qui doivent s'appliquer cet exemple, il est pour tous les hommes en général, qui ne connoissent jamais le prix des choses que lorsqu'ils ne les possèdent plus : Il semble que l'excellence de ce qu'on a possédé, ne se puisse bien connoître que lorsqu'on le perd : Un père, un fils, un ami, un grand Roi, un Héros ne sont jamais respectés, aimés, & considérés aussi fortement pendant leur vie, qu'ils le sont après leur mort. Le regret de leur perte ayant cela d'extraordinaire, qu'il rappelle à la mémoire les actions que leur existence avoit fait négliger.

Cela est si vrai, dit Belise, que les Romains ne sçurent jamais mieux ce que valoit Coriolan, que lorsqu'ils l'eurent ban-

ni, & que les Volsques qu'il avoit si souvent battus, l'eurent fait leur Général, & que sous sa conduite ils eurent gagné plusieurs batailles, & rangé la victoire de leur côté.

De cette manière, dit Orsime, la règle la plus assurée pour connoître le prix d'un grand Homme, ce seroit d'en être privé. Sans doute, ajouta Thelammon, Metellus surnommé le Macédonien, comprend en peu de paroles ce qu'on peut dire là-dessus, lorsqu'il s'écria à la mort de Scipion l'Africain : Accourez ! accourez ! habitans de Rome, les murailles de notre Ville sont bouleversées ; signifiant par là de quel prix étoit pour la République la vie de ce Héros.

Nous avons cent exemples anciens & modernes, dit Uranie,

que la perte d'un Chef, d'un Général, ou de quelque grand Magistrat, cause souvent celle d'un Etat, d'une Ville, ou d'une armée. Le fameux Lifca, Général des Huffites, qui avoit déjà perdu un œil en Hongrie, après avoir gagné trois batailles contre les Impériaux, perdit l'autre œil à la dernière. Les Huffites au désespoir le prièrent de leur nommer un autre Général. Il le fit, mais ce changement funeste leur attira malheur sur malheur. Ayant perdu deux batailles considérables, ils prirent une délibération unanime d'aller trouver Lifca, pour le prier de se remettre à leur tête, & de reprendre le Généralat. Il eut beau s'en excuser, il fallut qu'il reprît le bâton de commandement, & le fit si heureusement, que tout aveugle qu'il

étoit, il remporta plusieurs grandes victoires sur les Impériaux, & rétablit les affaires de ses compatriotes.

Le Chef des Ceninois étant mort, la Ville fut prise deux jours après. Les Romains n'eurent pas plutôt appris la mort d'Hosticus Hostilius, qui fut tué au commencement du combat, que l'armée se débanda, & prit la fuite. Ils firent la même chose, dit Orophane, à la mort du Consul Flaminius, & à celle de Marcus Valerius Publicola.

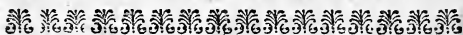
Et quel changement funeste, ajouta Thelamon, n'apporta pas aux affaires des Romains la mort de Quintus Fabius ? Celle de Marcellus n'empêcha-t elle pas la Ville de Locres d'être prise par l'Armée Romaine ? Cneus Scipion n'eut pas plutôt perdu la vie, que les Carthaginois se
crurent

crurent triomphans , & les Romains vaincus.

Il en seroit arrivé de même ; dit Orsime , sans la prudence de Publius Volumnius , qui ayant vû tomber mort le Consul Valerius , le couvrit lui-même , & tint cette perte si cachée , que l'Armée n'en sçut rien qu'après le gain de la bataille. Camille effrayoit les ennemis par sa seule présence , & fut toujours suivi de la victoire. La réputation d'Alexandre étoit si répandue , qu'il étoit connu dans les climats les plus éloignés ; & que tous les hommes se faisoient honneur de lui obéir , & méprisoient les autres Chefs.

Cette conversation ayant mené la Compagnie jusqu'à l'heure de la promenade , elle se rendit au bord de l'eau. On s'entretint assez long-tems de choses ordi-

naires ; mais le discours s'étant tourné sur la Poësie , Felicie dit qu'elle vouloit regaler Belise d'un morceau , qui n'avoit jamais vû le jour , & qu'elle croyoit qu'il lui feroit plaisir. On la pria fort de le dire , ce qu'elle fit ainsi.



*REFLEXIONS D'OLYMPE
sur l'inconstance des Hommes.*

DAns un bois solitaire au bord d'une Onde pure ,

L'autre jour en rêvant je conduisois mes pas ,

De ces lieux cultivés par la seule Nature ,

J'admirois en rêvant les rustiques appas.

Voilà , dis-je en secret , comme tout devroit être.

La beauté paroîtroit sans secours & sans fard ,

Et le cœur ne tenant que de son premier Etre ,

S'expliqueroit toujours sans détour , & sans art.

L'amant seroit fidèle , & l'Amante sincère ;

Dans des Jeux innocens le tems s'écouleroit.

On se plairoit toujours , sans trop chercher à
plaire.

Et l'estime sur tout jamais ne finiroit :

Mais , hélas ! Où trouver un ami véritable ;

De la rendre amitié les Temples sont déserts ,

De son frere cruel , le culte condamnable

Lui ravit la moitié des cœurs de l'Univers.

Je trouve ces Vers tout-à-fait
de mon goût , dit Belise , & la sim-
plicité, dont cette Olympe fait tant
de cas, est très-noblement décrite.

Je conviens de cela , dit Orophane ; mais il semble que cette belle
Philosophe ait de grands sujets de
se plaindre de nous , puisqu'elle
croit qu'on ne peut trouver un
véritable ami , ce qui suppose
qu'il n'est point d'honnête hom-
me. Elle a peut-être été assez
malheureuse , dit Thelamon ,
pour n'en avoir pas trouvé ; mais
cela ne prouve nullement qu'il
n'y en ait point. Je voudrois bien

connoître Olympe , dit Julie , & ces Vers me donnent une forte estime pour elle. Elle est très-digne aussi d'être estimée , répondit Felicie , & ses aventures mériteroient fort votre attention : mais je suis obligée au secret pour quelque tems ; & comme elle est fort loin d'ici , & que je n'ai point de ses nouvelles , je ne pourrois vous rien dire de positif , ce qui me console de la discretion à laquelle je me suis engagée.

En parlant ainsi , Felicie tourna les yeux par hazard sur Arimon , & elle le trouva si changé , qu'elle lui demanda tout haut s'il se trouvoit mal. Cela fit faire attention à la Compagnie , qui s'empressa fort auprès de lui. Ce n'est rien , leur dit-il , avec une tristesse extrême : le nom d'Olympe a frappé mon esprit d'un souvenir douloureux ; mais je vous

supplie de permettre que j'inite la discrétion de Felicie , & de ne m'en pas demander davantage.

Ce discours fit rêver Felicie quelques momens ; & pénétrant une partie d'un mystere qu'on ne lui avoit dévoilé qu'imparfaitement , elle se repentit d'avoir nommé Olympe ; mais pour rompre une conversation qui commençoit à devenir sérieuse : Il ne faut point contraindre ses amis , dit-elle , & sans presser Arimon sur un sujet qui lui fait de la peine , il pardonnera notre attention à l'estime que nous avons pour lui ; & pour changer un discours qui le gêne , je voudrois bien que Camille & Florinde nous contaissent leur Histoire , & le commencement de la belle amitié qui les unit. Je le veux bien , répondit Camille en riant , écoutez-moi , je vais commencer.

198 LES JOURNÉES

Nous sommes deux filles de deux sœurs, par conséquent cousines germaines. Nous avons été élevées ensemble ; nous sommes restées nos maîtresses fort jeunes. La simplicité de concert avec la nature, a lié nos cœurs ; nos biens sont communs, nous vivons ensemble sans envie, sans ambition, & sur tout sans amour. Vous voyez que cela ne fournit pas de grands événemens.

La Compagnie rit fort de la manière enjouée de Camille. En vérité, dit Orophane, si tout le monde vivoit ainsi, Arimon, Orfame, & Julie ne nous auroient pas donné tant d'attention. Je ne suis point la dupe de Camille, dit Uranie, & quoiqu'elle dise, j'ai quelquefois vu sa joye altérée par la rêverie ; & le sérieux de Florinde m'a paru dans des tems mêlé d'une joye douce & tran-

quille , qui denotoit la situation de son cœur.

Ne vous y trompez pas , belle Uranie , dit Camille avec vivacité ; c'est pour la commodité de nos amis que nous en usons ainsi ; & pour ne pas tomber dans un parallele ennuyeux , lorsque Florinde badine , je rêve , & quand je suis le feu de mon temperament , Florinde est sérieuse , & par cette alternative nous trouvons le secret de ne point ennuyer nos amis.

A ces mots , on donna mille louanges à l'humeur charmante de Camille ; & comme elle avoit remis la joye dans la conversation , on la pria de subir les loix de la Société , en lui faisant part d'une Lettre qu'elle avoit écrite en Province à une de ses amies le premier jour de l'An. La voici , dit-elle , je ne me fais pas prier ,

R. iiij

200 LES JOURNÉES
& ma présomption ne va pas jus-
qu'à cacher mes Ouvrages.

LETTRE EN VERS.

VErs vous, ma Muse ayant pris son élan ;
Par son calcul, ô Fille incomparable !
Compte que cette Lettre au second jour de l'an ;
Sera mise en vos mains, ou bien sur votre table.
L'un ou l'autre il n'importe, elle aura le bonheur
De trouver un instant à pouvoir vous instruire
Des souhaits que , pour vous , ose former mon
cœur ,
Et que je voudrois bien de vive voix vous dire :
Si le Ciel que j'implore est sensible à mes vœux,
En santé , dans la joye , & parmi l'abondance ,
Vous coulerez des jours incessamment heureux,
Et les Parques sur vous n'auront point de puis-
sance :
Le funeste fléau qui cause tant de pleurs ,
Loin de vous à jamais portera son empire ,
Et bientôt vous viendrez , évitant ses fureurs ,
Partager l'air qu'en ces lieux je respire.

Fait à Paris ce dernier an ,
Pour qu'au premier sans négligence ,
Dans l'aimable pays qu'habite l'Hortolan ,
Elle vous soit rendue en toute diligence.

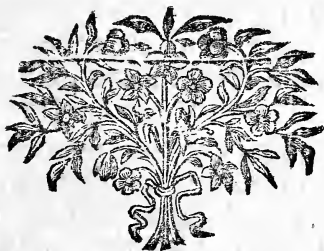
Cette Lettre ne dément point le caractère de Camille , dit Belise , & son amie a dû être très-contente d'une aussi galante marque d'amitié. Elle le doit en effet , répondit Florinde ; car il faut que Camille aime beaucoup , pour donner l'effort à sa Muse. Elle a souvent voulu travailler sur des sujets indifferens , sans pouvoir y réussir ; mais lorsque son cœur se met de la partie , elle est sûre de produire de fort jolies choses.

Il faut avouer , dit Orophane ; que l'esprit est un ornement bien nécessaire pour la Société & pour soi-même ; on ne peut s'ennuyer ; & l'on n'ennuye jamais les autres.

Il est tant de sortes d'esprits , dit Florinde , qu'on ne peut guères répondre de ne se pas ennuyer avec eux. Il est vrai , dit Julie , qu'il faut beaucoup d'esprit pour sçavoir plaire ; cependant , répondit Belise , il est des gens qui en ont infiniment , & qui ne plaisent pas. Je sçai des personnes d'une grande science , & d'une érudition achevée , avec lesquelles je ne puis m'amuser ; & j'ai quelques amis d'un esprit moins sublime , dont la conversation a des charmes pour moi : peut-être que leur esprit est plus à la portée du mien , & que je n'en ai pas assez pour les autres. Cela est bien modeste , dit Uranie ; mais lorsqu'on n'ignore de rien , comme vous , on est à portée de tout.

J'ai un Ouvrage sur ce sujet , qui pourra décider cette question : Il est d'une de mes amies,

qui l'adresse à un des siens. Le
voici , ajouta-t-elle , en tirant de
grandes tablettes ; aussi bien cela
nous donnera occasion de suivre
nos amusemens sans interrup-
tion.





Dissertation sur l'Esprit.

M'Étant souvenue d'une conversation que nous eumes un jour ensemble sur l'esprit, il me prit envie de mettre sur le papier ce que je vous en dis, pour combattre l'excès de modestie où vous me parûtes sur vous-même : Vous me soutintes en termes choisis, avec des expressions toutes spirituelles, que vous n'aviez point d'esprit. Il me parut plaisant de vous voir employer mille traits d'érudition, accompagnés des graces de l'éloquence, les plus beaux soutiens de l'esprit, pour me prouver que vous n'en aviez point. Cela me

donne sujet aujourd'hui de vous parler, comme si j'en avois, & de chercher à vous le définir, tant votre modestie me donne de hardiesse.

Il est, selon moi, trois sortes de gens d'esprit; le Sçavant, le Pedant, & le naturel cultivé. Le Sçavant donne les Belles-Lettres, & n'est souvent pas aussi agréable qu'utile; un génie renfermé dans son Cabinet, n'en sort qu'avec peine, & retient toujours de ces ombres favorables, qui lui font écrire de si belles choses, & qui ne lui permettent pas d'en dire dans la conversation familière: étant trop plein de ce qu'il vient de faire, ou trop occupé de ce qu'il veut composer, il ne sort que rarement de son enthousiasme, & trouvant tout au-dessous de ce qu'il pense, on ne le voit jamais qu'abstrait & sérieux. J'aime donc

beaucoup mieux lire son Livre ; que l'entendre parler.

Le Pedant est celui , qui gonflé d'avoir passé par tous les degrés du College , ne peut parler qu'aux Grecs & aux Latins ; & qui se faisant une loi d'avoir toujours quelque opinion erronée à soutenir avec emportement , vous rend sa science ennuyeuse & fatigante , & l'on fuit ces sortes de gens avec plus de soin qu'on ne fuit les bêtes.

Le veritable esprit , selon moi ; est le naturel cultivé , qui , sans rien tenir de la rudesse du Sçavant , & du dogmatisme du Pedant , mérite seul le nom d'esprit. Un homme dont l'éducation aura été poussée assez loin , pour lui donner une teinture des Sciences , auquel une grande lecture a donné des lumieres , que le Ciel a doué d'une mémoire

heureuse, & qui joint à cela ce qu'on appelle du monde, a plus d'esprit que le Sçavant, & plus de science que le Pedant. Il unit ensemble le brillant de la conversation à la solidité du jugement.

Qu'on lui parle de l'Histoire, de la Fable, ou des Philosophes, sa mémoire lui fournira ce que la lecture lui a fait apprendre. Son jugement lui fait citer à propos, son brillant le fait conter agréablement, & son naturel heureux lui donne de la délicatesse & du goût : Il connoît tous les Arts sans les pratiquer, il en parle avec sagesse ; mais il en parle bien : les Auteurs lui étant connus, il juge sainement, & sa critique est juste : sans faire de Vers, il se connoît en Poësie, & sans faire de Livres, il sçait distinguer les bons. Une forte

preuve de ce que j'avance, c'est que nous voyons tous les jours l'Historien, ou le Poëte, remettre à la décision de l'homme d'esprit, la bonté de son Poëme, ou de son Livre, le monde étant rempli de plus de gens d'esprit, que de gens véritablement sçavans.

Le Sçavant connoît l'homme d'esprit, & l'homme d'esprit trouve les fautes du Sçavant.

Est-il nécessaire d'avoir une grande voix pour sçavoir la Musique ? & ne peut-on avoir de l'esprit, sans être sçavant ? Ce seroit un grand malheur pour la nature, s'il falloit toujours y joindre les agrémens de l'Art pour la rendre passable. On cultive la terre pour la faire produire plus aisément ; mais on ne l'accable point des choses propres à la rendre féconde, & l'on n'estime

n'estime pas moins celles qui ne rapportent qu'une fois l'année , pour en sçavoir d'autres qui doublent le revenu.

Le Sçavant sans monde & sans expérience , ressemble à cette terre , qui ne conçoit qu'à force d'être remuée & fumée , & qui malgré les soins du Laboureur , fait bien tôt rencontrer le tuf. Tels sont les esprits pleins des argumens de Logique ; ils se consomment en grands raisonnemens , dans lesquels on trouve très peu de raison , & la seule superficie de l'esprit.

L'Homme sçavant croyant que la science suffit , pour avoir de l'esprit , néglige ce qui peut lui en donner : l'Homme d'esprit au contraire , s'imaginant n'en point avoir , parce qu'il manque de science , cherche à réparer ce prétendu défaut par tout ce

qui peut enrichir les dons qu'il a reçus de la nature ; & cette application le met souvent au-dessus du Sçavant , & l'y égale toujours.

Pourroit-on dire avec justice , que les femmes ont de l'esprit , s'il falloit absolument le secours de la science pour en avoir ? Les femmes en général ne sont point sçavantes ; cependant elles possèdent la délicatesse des expressions , & la facilité de bien écrire. Ces présens de la nature les élèvent au point , que les hommes de Lettres les plus éclairés estiment quelquefois assez leur décision , pour s'y rapporter.

Il n'est donc pas nécessaire d'être Grec , Latin , Physicien , Métaphysicien , Rhétoricien , enfin Philosophe achevé , pour avoir de l'esprit. J'ose même avancer ici que les personnes qui ont

porté leur sçavoir au dernier période , n'ont point été faites pour la Société. Leur esprit absorbé par une étude trop continuelle , sur les choses les plus abstraites , leur ôte ce qu'il faut pour plaire & pour amuser.

La science n'a qu'un point ; qui est de sçavoir ; mais l'esprit a mille ressources qui suppléent à la science : on passe avec plaisir des jours entiers dans la compagnie d'un homme d'un esprit naturel cultivé ; & l'on ne peut être que très peu de tems avec celui , dont la science est infuse. L'imagination ne sçauroit être incessamment tendue à des objets si relevés , il faut qu'elle s'abaisse pour se délasser , il faut qu'elle retombe dans la simplicité , dans laquelle la nature l'a formée. C'est le centre de son repos ; elle y goûte des douceurs

212 LES JOURNÉES

qui sont souvent au-dessus de la gloire des Sçavans.

Il faut tant de choses après tout pour soutenir ce titre , que, dans certains momens de chagrin , je lui préférerois presque l'ignorance. Et je soutiens enfin que celui qui ne possèdera que l'esprit naturel & cultivé, comme je viens de le peindre , passera , & doit toujours passer pour en avoir infiniment.

Lorsqu'Uranie eut achevé de lire , la Compagnie la remercia de lui avoir fait part de ce petit Ouvrage , qu'elle trouva bien écrit. Orophane qui joignit à un extérieur assez froid une humeur extrêmement aimable , voyant que la conversation ne cessoit point d'être sérieuse , voulut la réveiller. Je crains fort , dit-il , que Felicie ne me trouve

plus d'esprit ; l'ouvrage que je viens d'entendre me fait trembler, & s'il faut pour plaire avoir celui qu'on a dépeint, je suis un homme perdu.

Il est tant de différentes façons de plaire, lui dit Uranie, que vous pouvez aisément trouver la vôtre pour l'esprit : il ne vous manque rien, & je ne vois pas que vous ayez un grand sujet d'appréhension.

Vous me flattez agréablement, Madame, répondit-il ; mais je voudrois bien sçavoir, pour ma satisfaction, si la charmante Felicie trouve un peu dans mon esprit, de celui qu'il faut pour plaire. Je n'ai garde, lui dit-elle en riant, de m'expliquer là-dessus ; car si je vous dis que votre esprit ne me plaît pas, cela vous chagrinerait ; & si je vous assurois qu'il me plaît,

vous en tireriez un avantage que je ne suis pas d'avis de vous donner. C'est-à-dire, répondit Orophane, que vous traitez mon esprit comme mon cœur, & que vous voulez toujours laisser leur sort indécis.

Mon cher Thelamon, continua-t-il, en se tournant de son côté, prenez je vous prie Felicie à part, & sçachez de grace ce qu'elle pense de mon esprit. Thelamon sourit de la priere de son ami. Voilà, lui dit-il, une plaisante curiosité : Pouvez-vous douter de ce que pense Felicie sur cet article, elle a trop d'esprit elle-même, pour ne pas connoître tout le mérite du vôtre. Mais ce n'est pas assez, répondit-il, je voudrois qu'elle me le dît, & je jugerois par-là, que ma personne pourroit demander près d'elle la pro-

tection de mon esprit , si j'étois sûr qu'il eût le bonheur de lui plaire.

L'expression d'Orophane divertit beaucoup la Compagnie , & Felicie ne put disconvenir qu'il n'eût l'esprit qu'il falloit pour être très-aimable.

Je vous avoue , dit alors Florinde , que je voudrois fort être sçavante , & que je ne trouve rien de si beau , que de sçavoir plus que les autres. C'est une ambition bien louable , dit Thelamon , les Sciences ont toujours été respectables , & ont fait de tout tems de fortes impressions sur le cœur des plus grands hommes , témoin ce que Pline raporte , qu'un homme vint exprès de Cadix à Rome pour voir Tite-Live ; ce qu'il n'eût pas fait pour voir César-Auguste , qui commandoit à tout le monde , ni même pour

voir Rome , qui étoit pour lors l'archive , & le magasin de tout l'univers.

Caton après avoir conduit les Armées Romaines , se mit à écrire de l'Art Militaire , disant que la valeur d'un homme n'avoit qu'un tems ; mais que les conseils qu'il laissoit par écrit , étoient à jamais utiles à la République. C'est ce qui faisoit dire à Cicéron , ajouta Orsane , qu'il n'estimoit pas moins Solon que Temistocle , la victoire de l'un n'ayant été qu'une fois utile , mais que les bons conseils qu'avoit laissé Solon servoient éternellement.

Il est vrai , dit Orophane , qu'on ne peut trop priser un bon conseil , & que c'est la chose du monde la plus nécessaire aux hommes , soit Princes ou Particuliers. Conon l'Athenien commandant

mandant en Chef l'Armée du Roi de Perse, se trouva traversé dans tous ses desseins par les brigues & les intrigues des Grands, qui jaloux de sa gloire, le faisoient manquer non seulement d'argent, mais encore des choses les plus utiles à l'exécution de ses projets; il s'en plaignit plusieurs fois, mais ses ennemis empêchant que ses plaintes n'allassent au Roi, il fut obligé d'envoyer un homme de confiance, qui ayant eu le bonheur de pénétrer jusqu'au Trône, peignit si bien les besoins de l'Armée, & le désespoir du Général, que le Roi, à l'insçu de ses Ministres, lui écrivit de sa main qu'il n'avoit qu'à lui conseiller ce qu'il y avoit à faire pour réparer ce malheur. Conon lui répondit qu'il falloit donner l'administration de ses Finances

à un seul , & à lui , le laisser maître du trésor de l'armée. Le Roi donna les ordres à l'instant pour que cela fût exécuté. Alors Conon maître de l'Armée & de l'argent , entra dans le pays ennemi , le ravagea , prit leurs Villes , fit nombre d'esclaves , & revint à la Cour comblé des honneurs dûs à ses victoires , avec le titre glorieux que le Roi lui donna , de grand Capitaine , & de sage Conseiller.

Cela me fait souvenir , dit Uranie , de la réponse que fit un Général Persan , auquel on demandoit par quelle raison ses entreprises étoient si malheureuses , quoique ses discours fussent si sages , & ses mesures si bien prises ; à quoi il répondit qu'il étoit seul maître de ce qu'il disoit & de ce qu'il pensoit : mais que la Fortune , le Roi , & l'Armée l'é-

toient de l'exécution.

Cette réponse est très-juste , dit Orophane , d'autant plus que la jalousie & l'intérêt particulier l'emportent souvent sur l'intérêt public. De-là vient la fausse maxime de la plûpart de ceux qui ont la vogue , de ne jamais avancer ceux en qui ils reconnoissent les talens , & les vertus nécessaires pour les égaler , & même les surpasser , quoique l'Etat en ait besoin : Cependant l'incertitude des événemens de la guerre est si grande , ils dépendent de tant de ressorts , & sont si variables , qu'un Chef ne peut être certain d'être toujours vainqueur & fortuné , n'étant pas assuré d'avoir les mêmes gens pour lui , ou contre lui ; le tems , les lieux , & les occasions décidans souvent de sa gloire & de son bonheur.

Alexandre étoit , sans contre-dit , un grand Homme ; mais sa réputation a dû une partie de son éclat à la stérilité des grands Capitaines de son tems. Il est bien différent d'avoir pour ennemis des hommes, ou des femmes ; reproche qui fut fait à ce même Prince , que sa gloire eût été moins grande , s'il avoit eu à combattre un Valerius, un Corvinus , un Manlius , un Torquatus , un Decius , un Papyrius , ou quelqu'autre de ces Héros de l'ancienne Rome , dont le moindre méritoit tous ces triomphes.

En effet , dit Belise , il n'étoit pas mal-aisé de vaincre un Prince effeminé comme Darius , que la mollesse & l'oisiiveté empêchoient de connoître la véritable gloire & la vertu , & qui traînoit toujours après lui un monde de femmes & de courtisannes.

Il est certain , ajouta Orfame , qu'il est des momens favorables pour l'Héroïsme & pour le Héros. Venir dans un tems peu fertile en grands Hommes , & sous un Prince expert & belliqueux , c'est alors qu'il est aisé de faire valoir tous les talens , qu'on peut mettre tout à profit , & que les plus petites actions prennent le titre de grandes & d'illustres , il ne me paroît pas surprenant que les Romains aient été si heureux dans les Guerres qu'ils ont entreprises & soutenues , quoique dans les affaires militaires , la fortune & le hazard aient la plus grande part ; puisqu'ils joignoient à leur valeur naturelle une prudence qui forçoit ce hazard & cette fortune à leur être favorables , en prévenant les coups de l'un & de l'autre , par l'application qu'ils avoient d'étudier

jusqu'à un temperament de ceux dont ils faisoient le choix pour commander leurs Armées. Cela est si vrai , que lorsqu'ils voulurent envoyer contre Asdrubal , ayant choisi Claudius Neron , brave Soldat & grand Capitaine , mais si vif & si entreprenant , qu'il croyoit que rien ne lui pouvoit résister , ils lui donnerent pour collegue & avec une égale autorité Livius Salinator brave , mais sage , prudent , & qui ne cherchoit à vaincre qu'avec les précautions nécessaires à un Général qui craint les caprices du sort. Claudius Neron au contraire vouloit remporter des victoires éclatantes aux dépens de tout ce qui pourroit arriver. Asdrubal leur tendit plusieurs pièges , dans lesquels l'impétuosité de Neron les auroit précipités sans la sagesse

de Salinator , qui ſçut les éviter.

Cette conduite lui fut ſi heureuſe , qu'un jour de ſon commandement , il tendit un piège à ſon tour à Afdrubal , que le ſin Carthaginois ne put éviter. Salinator l'attaqua , le vainquit , & remporta une victoire ſi complète , que les Romains décernerent pour lui ſeul les honneurs du triomphe , quoiqu'il ſollicitât le Senat pour le partager avec Néron ; mais il ne put rien obtenir ; il fallut qu'il triomphât ſeul , malgré ſes intentions qui lui firent autant d'honneur que ſa victoire. Les Romains'en uſerent de même avec Fabius Maximus , & Marcellus.

En vérité , interrompit Camille , je crois que vous avez fait aſſez briller votre eſprit , &

T iiij

vosre mémoire ; & que malgré le plaisir qu'on prend à vous entendre , nous devons songer que l'heure du souper s'approche sans que nous ayions bougé d'une place.

C'est nous dire fort obligeamment , répondit Orophane , que vous êtes aussi fatiguée de nos discours que d'être assise.

N'importe , dit Felicie en se levant , Camille a raison , & puisque Belise est obligée de partir demain de bonne heure , il est juste d'avancer celle de son repos.

A ces mots toute la Compagnie se leva pour faire un tour de promenade : Elle avoit déjà parcouru quelques allées , lorsqu'Uranie s'apperçut qu'Arimon n'étoit pas des leurs. En verité , dit-elle à Belise , Arimon me fait une peine extrême ; il a un

si grand fonds de mélancolie , qu'on voit qu'il se contraint infiniment pour ne donner attention à autre chose qu'à sa douleur. Nous avons fait tous nos efforts , répondit Belise , pour en découvrir la cause , sans pouvoir y réussir ; & Orfame pour lequel il a pris une forte estime , n'a pû l'engager à lui en déclarer le sujet : Nous croyons cependant que l'amour en est le principe.

Je le crois comme vous , dit Felicie , & le nom d'Olympe lui a causé tant de trouble tantôt , que je me persuaderois aisément que cette belle fille est celle qu'il aime. Si je pouvois concevoir comment il l'a connue ; car il faut que vous sçachiez qu'Olympe par des malheurs extraordinaires , est obligée de fuir de Province en Province , va de Cloître en Cloître

tre , & ne se laisse voir à personne du dehors : Je ne l'ai vûe & entretenue que par un effet de hazard.

Une nièce que j'ai , ayant pris le parti de la Retraite , voulant que je fusse à la cérémonie qui l'arrachoit au monde pour jamais , me pria d'aller passer quinze jours avec elle : J'y fus , & en parlant des Filles de cette Maison que je trouvois d'une beauté parfaite , elle m'assura qu'il y en avoit une bien au-dessus des autres , mais qui se cachoit avec un soin extrême.

Ce discours excita ma curiosité , & je priai ma nièce de faire en sorte que je pusse voir cette personne ; elle me dit que ce ne seroit pas sans difficulté , mais qu'elle y feroit son possible. Effectivement le lendemain je vis entrer dans ma chambre ma niée-

ce & la belle inconnue ; à laquelle elle dit , en me la présentant : Ne craignez rien , charmante Olympe , Felicie est discrete. Je la trouvai toute des plus belles ; je la priai fort d'excuser ma curiosité , & elle m'en fit beaucoup d'avoir hésité à la satisfaire ; mais , Madame , ajouta-t-elle , j'ai des raisons essentielles pour n'être point connue : On commence même à s'inquiéter de ce que je suis , & sans les prières de Cécilie , dit-elle , en parlant de ma nièce , je serois déjà sortie ; mais la tendre amitié que j'ai pour elle ne m'a pas permis de lui refuser de rester encore quelques jours , aussi-bien que d'avoir l'honneur de paroître devant vous.

Je la remerciai de sa complaisance , & lui trouvai autant d'esprit que de beauté : Nous ne

fîmes que connoissance ce jour-là ; mais dans la suite elle prit tant de confiance en moi, qu'elle me conta une partie des choses qui l'obligeoient à se cacher, en me priant de n'en rien dire qu'elle ne m'en eût donné la liberté de bouche ou par écrit.

Elle me fit présent de plusieurs de ses Ouvrages, son esprit étant orné d'autant de charmes, que son visage. Je lui ai gardé un secret inviolable, & son nom n'étant de nulle conséquence, j'ai crû le pouvoir dire, puisque plusieurs personnes peuvent le porter ; mais Arimon n'a fait voir que la moindre chose est nécessaire dans un secret. Il y a deux ans de cette aventure, & je n'ai point entendu parler d'elle depuis. Ma nièce me manda quelque tems après mon départ, qu'Olympe étoit partie peu de jours après

moi , & que l'on ignoroit le lieu où elle alloit.

Voilà des circonstances bien extraordinaires , dit alors Uranie , & nous ne laissons pas d'être à plaindre de ce que Felicie joint la discrétion à ses autres qualités : car de l'humeur dont je la connois , nous n'en sçaurons pas davantage.

Je vous assure , répondit-elle , que si le secret étoit à moi , qu'il y auroit long-tems que je vous l'aurois confié , ne voulant jamais avoir rien de caché pour mes vrais amis ; mais cette affaire n'est pas une chose ordinaire , cela pourroit intéresser quelqu'un , & me rendroit coupable envers une fille dont l'estime m'est précieuse ; elle avoit tant de crainte d'être connue , qu'en me donnant une marque de confiance , elle m'en donna une de son

appréhension , ne m'ayant jamais voulu dire aucun des noms de sa famille , ni des personnes intéressées dans son histoire ; mais les faits en sont si extraordinaires , que je ne doute point qu'on ne les découvrit pour peu qu'on voulût approfondir , & c'est ce qui m'engage encore à plus de circonspection.

Mais , dit Orophane , je ne comprends pas , s'il est vrai qu'Arimon soit amoureux , quelle raison il a d'être triste ; s'il est aimé , cela le doit consoler de tout , & s'il est haï , sa mélancolie ne le rendra pas plus aimable.

Vous jugez des autres par vous-même , dit Felicie , & parce que votre humeur vous porte à prendre les choses de sang froid , vous croyez que tout le monde en peut faire de même.

Pour moi , dit Florinde , je

conçois fort qu'une passion malheureuse peut nous rendre la vie à charge : Tout ce qui attaque le cœur est difficile à guérir , & les efforts qu'on fait pour rendre sa raison victorieuse , ne servent souvent qu'à donner plus de force au mal , qui nous possède ; & c'est , je crois , la situation où se trouve le triste Arimon.

Quoiqu'il en soit , dit Belise , c'est dommage pour ses amis & pour lui-même , de ce que sa mélancolie lui ôte la liberté de se faire connoître. Il est vrai , ajouta Julie , il a du mérite infiniment , son esprit est orné , ses sentimens sont généreux , & sa personne est aimable , en voilà assez pour être agréablement reçu par tout : mais , Madame , dit Orophane , en s'adressant à Belise , il y a long-tems que vous

connoissez Arimon, l'avez-vous toujours vu de cette tristesse ? Comme je n'ai eu de commerce, dit-elle, avec Armire sa mere que pour les intérêts d'Orsime, & qu'Arimon étoit l'objet de nos discussions, je ne l'ai connu parfaitement qu'à la mort d'Armire, & je l'ai toujours vu dans sa mélancolie, j'aurois peut-être cru qu'elle étoit produite par le chagrin de quitter un bien considérable, s'il ne s'étoit porté dans cette affaire avec une vivacité qui a détruit entièrement une idée si désavantageuse à sa générosité ; & depuis le retour d'Orsime, il lui a marqué une amitié si tendre, & une déférence si parfaite, quoiqu'il soit de trois ans plus vieux, que je ne puis douter de son désintéressement & de la noblesse de ses sentimens.

Ainsi

Ainsi donc , dit Camille en riant , il faut accuser l'amour de tout , & je prévois que le silence d'Armon , & la discrétion de Felicie pourront bien ne finir qu'au même tems.

Pendant que cette conversation conduisoit insensiblement la Compagnie du côté de la maison , Orfame & Thelamon qui marchaient lentement derriere , en avoient une qui n'étoit pas moins intéressante ; car Orfame dont le cœur simpatisoit avec le sien , après l'avoir entretenu de diverses choses , lui marqua la joye qu'il ressentoit de le connoître , & d'avoir vû Uranie , qu'il ne pouvoit se lasser d'admirer , & je vous trouve heureux , continua-t-il , mon cher Thelamon , d'être destiné à passer vos jours avec une personne d'un semblable mérite.

Hélas ! lui répondit-il, ce moment est encore bien éloigné ; & je rencontre tant d'obstacles à mon bonheur , que je crains bien de ne le voir jamais.

Mais , lui dit Orfame , qui peut donc empêcher une si belle union ? Je ne vois près de vous ni peres , ni meres à combattre , vous me paroissez tous deux libres de vous-mêmes , & je ne comprends pas ce qui vous oblige l'un & l'autre à retarder votre félicité. Pardonnez , ajouta-t-il , si je vous parle avec cette liberté ; l'estime & l'amitié que j'ai pour vous , l'autorise , & si ma curiosité vous faisoit la moindre peine , je la condamnerois pour jamais au silence.

Vous me faites plaisir , mon cher Orfame , répondit Thelamon , outre que l'on est toujours porté à soulager ses maux en les

racontant , j'ai une si forte inclination pour vous , qu'il me seroit impossible de vous rien cacher. Ainsi donc apprenez que j'ai à combattre quelqu'un de plus terrible que toute une famille ensemble.

Uranie ayant perdu les auteurs de sa naissance de très bonne heure , est restée sous la puissance d'un Tuteur , qui non content de posséder son bien , veut s'emparer aussi de sa personne ; & comme par le Testament de son pere , il est dit qu'elle ne pourra prendre un époux que de la main , & du consentement de ce Tuteur ; & que cet homme est devenu éperduement amoureux d'elle , elle ne peut agir qu'avec contrainte : il a voulu l'obliger à l'épouser , mais Uranie ayant regardé cet hymen avec une aversion incroyable , a tout em-

ployé pour se soustraire du pouvoir de cet homme.

Je vins à la connoître dans le fort de ses chagrins avec lui. La voir & l'aimer furent pour moi la même chose ; mais n'osant me déclarer , je pris le parti de la consoler, & de la servir secrètement dans ses affaires de tout mon pouvoir , & de celui de mes amis. Mes soins & mon silence eurent le bonheur de réussir , ayant obtenu qu'elle seroit séparée de son Tuteur , qui lui restitua une partie de son bien , à condition qu'elle ne se marieroit point de son vivant. Cet homme esperant toujours qu'elle changera de sentimens , & que l'intérêt la forcera à cette union , ne voulant en nulle façon se démettre du pouvoir que le Testament lui donne sur elle.

Uranie cependant n'ignorant pas la vivacité avec laquelle je l'avois servie, sans que son Tuteur que je voyois tous les jours, s'en pût douter, en eut une reconnoissance qui lui dévoila mon amour : Elle me fit la grace de me dire qu'elle s'en étoit apperçue ; mais que n'étant pas maîtresse de sa destinée, elle me prioit de tenir mes sentimens extrêmement secrets ; & je n'ai point cessé de la voir depuis, & lui découvrant chaque jour quelques graces nouvelles, je voudrois être sûr d'avoir fait autant de progrès sur son cœur, qu'elle en a fait sur le mien.

Geronte, c'est le nom de son Tuteur, a quelque considération pour moi, parce qu'il ignore mon amour, n'étant pas assez aimé dans le monde pour que ceux qui le sçavent, ou qui s'en

doutent , prennent la peine de l'en instruire.

Uranie n'a pas plutôt paru sa maîtresse , que son mérite , sa vertu , & son esprit lui ont acquis un nombre infini d'amis respectables : Elle s'en est choisie quelques-uns , pour être incessamment avec elle , voulant que ses actions soient éclairées de façon qu'elle soit à l'abri de la médisance. Je me flatte qu'elle m'estime ; mais je ne suis point heureux , puisque je ne la possède pas , & que je ne puis jouir de sa vue qu'en présence de mille témoins , qui tous amis qu'ils sont , ne laissent pas de m'ôter une liberté que j'acheterois du plus pur de mon sang.

Voilà , mon cher Orsime , un abrégé de l'état où nous sommes , jugez à présent si je dois

croire que mes peines seront bientôt terminées , puisque mon bonheur dépend de la mort de Geronte. J'avoue , lui dit Orsane , que vous êtes à plaindre ; mais il me paroît qu'il feroit aisé à Uranie de secouer un pareil joug , & qu'en prenant les voyes de la Justice elle mettroit Geronte à la raison.

Il n'est pas possible , dit Thelamon , de la faire consentir à cela , elle regarde avec effroi l'obligation de faire parler d'elle : elle s'imagine même une espece de honte à dire qu'elle ne veut point épouser Geronte , dans le dessein de donner sa main à un autre ; elle aime mieux souffrir , que de déclarer ses sentimens de cette façon , & sa sévérité va si loin , qu'elle éloigne de son esprit comme un crime , l'espoir de la mort de cet homme. Voilà un

caractere bien estimable , répondit Orsane , & je conçois fort qu'en vous rendant à plaindre , il vous en rend encore plus amoureux.

En achevant ces mots , ils se trouverent si près du reste de la Compagnie , qu'ils furent obligés de quitter cet entretien ; & de rendre la conversation generale.

En verité , dit Orophane , en les voyant approcher , je crois que l'arrivée de Belise va m'enlever tout ce que j'aime ; Thelamon enchanté d'Orsane ne songe plus qu'à lui , & la charmante Felicie est devenue par cas fortuit confidente des chagrins d'Arimon : Voyez ce que je vais devenir ? Je trouve , répondit Felicie , que ce reproche est assez obligé pour Thelamon , mais qu'il est offensant pour moi. Il est moins désavantageux

avantageux que vous ne pensez, dit Camille ; Orophane craint que la tristesse d'Arimon ne trouve de la consolation dans votre conversation ; & à vous dire la vérité, je ne sçai personne plus capable que vous , de faire oublier les plus grands malheurs.

Comme Thelamon & Orfame n'avoient pas été présens à ce qui s'étoit dit d'Olympe, ils demanderent l'explication de cette petite dispute. Belise la leur fit en badinant , sur ce qu'Orophane avoit dit : Je crois, continua-t-elle, qu'il n'y a que moi qui puisse être fâchée du discours d'Orophane ; car l'estimant, comme je fais, il me seroit désagréable qu'il crût que ma vûe lui eût apporté quelque préjudice.

Cela est impossible, répondit Thelamon sur le même ton, nous y avons tous gagné ; & l'acqui-

tion d'un ami tel qu'Orsime est un présent, dont nous ne pouvons trop vous remercier ; mais quoiqu'il me soit devenu extrêmement cher, cela n'ôte rien dans mon cœur, de la place qu'y tiennent mes anciens amis ; & si Felicie ne console pas plus Arimon, que je suis inconstant pour Orophane, il n'a pas sujet de se plaindre comme il le fait.

Il faut avouer, répondit-il, que l'amitié a de grandes prérogatives : Lorsque je me suis plains, j'ai crû avoir raison, & Thelamon n'a pas plutôt ouvert la bouche, que j'ai vû que j'avois tort. En disant cela, ils se trouverent dans le salon, où tout étant prêt, ils se mirent à table.

Après le repas, la Compagnie trouvant la soirée des plus belles, reprit la promenade ; & comme elle étoit composée de personnes

qui avoient le plus d'esprit , la conversation ne fut pas long tems sans tomber sur des matieres dignes d'elle. La liberté dont Camille & Florinde jouissoient , en fut d'abord le sujet , Belise les felicitant d'être maîtresses de pouvoir donner leur tems à leurs amies , sans que personne y pût trouver à redire.

Il est vrai , dit Felicie , que la liberté est le plus grand bonheur de la vie ; mais notre inconstance naturelle ne nous en laisse pas jouir long-tems , & nous n'en connoissons jamais le prix , que lorsque nous l'avons perdue ; & malgré la tranquillité de la vie de Camille & de Florinde , elles ne peuvent s'assurer de la mener toujours.

La réflexion de Felicie , dit Orophane , est juste & solide ; Dans quelque état que l'on soit né ,

& dans quelque situation qu'on se trouve, l'instabilité de nos sentimens est si grande, & le changement si naturel, que nous ne pouvons répondre de nous-mêmes.

L'inconstance des hommes a causé de tout tems les malheurs de plusieurs Nations : On a vû des gens, qui, conduits par la fortune, pouvoient se faire un sort heureux, mais dont l'esprit inquiet & remuant, les a detournés du chemin, où leur génie favorable les conduisoit.

Les Histoires sacrées & profanes, ajouta Uranie, sont remplies des malheurs, que l'inconstance des hommes a fait naître. L'exemple des Hebreux est assez authentique, puisque tout le monde sçait, ou doit sçavoir, que ce Peuple étant mal satisfait des enfans de Samuel, demanda un Roi.

pour les gouverner : Dieu à leur importunité, se détermina de les satisfaire ; mais il les avertit par la bouche du Prophete , que le Roi qui regneroit sur eux , seroit maître de leurs biens & de leurs vies , qu'il les rendroit esclaves de libres qu'ils étoient , qu'il les tyranniserait & les détruiroit. Malgré cela , ayant persisté dans leur demande , Dieu les punit en le leur accordant.

Ces mêmes Hebreux avoient été gouvernés par des Patriarches, des Prophetes , des Capitaines , par des Juges, par des Rois , & enfin par des Pontifes , sous lesquels la Nation fut détruite & dispersée.

Vit-on jamais pareille inconstance ? & doit on s'étonner de celle des autres , puisqu'on en trouve un exemple semblable dans un Peuple choisi , qui étoit l'heritage

de l'Eternel , & à qui tant de choses avoient été promises , pourvu qu'ils marchassent dans les voyes du Seigneur.

Et les Romains , dit Orsime , cette République si puissante , qui a produit de si grands hommes en tout genre , & sur tout dans l'art de gouverner , n'a-t-elle pas changé de face mille & mille fois ? Ce Peuple n'a-t-il pas eu des Rois , des Consuls , des Dictateurs , tantôt des Sénateurs , tantôt des Censeurs & des Tribuns ; & enfin ne sachant à quoi s'en tenir , ne sont ils pas tombés entre les mains de plusieurs Tyrans , dont la mauvaise conduite a causé tant de perte , & la destruction du plus grand Empire qui ait jamais été sur la terre ?

Mais , dit Camille , pourquoi croyez-vous que la seule inconstance des hommes ait causé tous

ces desordres ? Toute leur prudence auroit elle pû empêcher la chute de tant d'Empires, puisqu'elle devoit apparemment arriver ?

Ah ! belle Camille, s'écria Thelamon, ne vous formez point une semblable idée, elle est condamnable dans tout le monde ; mais elle l'est encore plus dans une personne de votre esprit & de votre vertu ; les choses n'arrivent jamais fortuitement, ni par hazard, ni par une nécessité invincible, ou destin inévitable : Si cela étoit, il n'y auroit aucune science politique ; & si tous les changemens, mouvemens, & differens succès des choses étoient attribués à la fortune, ou au hazard, il n'y auroit point de raison pour qu'une chose arrivât plutôt qu'une autre : Ce seroit une folie aux hommes, de chercher des

conseils & de la doctrine, pour conduire leurs desseins à une heureuse fin, ou pour éviter ce qu'ils croient leur être nuisible, puisque toutes leurs études & leurs veilles seroient inutiles, & n'empêcheroient pas que ce qu'ils souhaitent, ou que ce qu'ils craignent n'arrivât, parce que cela doit arriver.

Ceux qui ont cette opinion ne reconnoissent pas un premier moteur de toutes choses; erreur dont ils peuvent sortir par le témoignage de leurs yeux, en méditant sur l'essence divine: car bien que Dieu nous soit invisible, il se manifeste à l'homme par ses créatures; & pour parler comme le Prophete Roi, les Cieux racontent sa gloire, la terre, la mer: & tout ce qu'elles contiennent, annoncent les œuvres de ses mains.

Ce sentiment n'est non seulement pas celui des Chrétiens zélés , c'est aussi celui des Payens éclairés , comme Cicéron , Tacite , Juvénal , & sur tout du Poete Claudian , lorsque méditant sur les œuvres du Tout-Puissant , & réfléchissant sur l'opinion du hazard , il confesse ingénument , que considerant cette belle disposition & cette concordance qui se voit dans tout l'Univers , dans les choses mêmes qui paroissent à nos yeux diametralement opposées ; cette obéissance unanime , la revolution & la construction de ce grand œuvre , il s'écrioit qu'il y avoit un Dieu , qui avoit ainsi établi toutes choses , disposé les étoiles , donné la clarté au Soleil , avoit borné les Cieux , & planté la terre au centre de l'univers ; & que puisque Dieu en étoit l'auteur , c'étoit aussi

lui-même qui prénoit soin de son ouvrage , & que ne le pas croire , étoit manquer de reconnoissance pour sa Providence infinie , qui avoit autant d'intérêt de conserver les choses en Ette , que sa Toute-Puissance en avoit à nous les communiquer ; ainsi donc il n'y a nulle chose qui se puisse maintenir , ni operer par sa propre vertu ; autrement elle seroit absolue & indépendante , ce qui n'appartient qu'à Dieu , qui est ce qu'il est par lui-même , & qui ne dépend dans ses operations que de sa volonté , au lieu que tout le reste ne peut subsister & operer sans lui ; je dis immédiatement , parce que nonobstant la superintendance qu'il s'est réservée sur tout , & sa cooperation toujours nécessaire , il a donné aux causes inferieures une puissance subalterne , pour agir aussi , & pro-

duire des effets qui leur sont propres & naturels.

Après avoir cité les Auteurs Payens qui sont de ce sentiment, souffrez que je l'appuie encore de Saint Basile, qui a soutenu que ce que la plupart des hommes jugent fortuit & casuel, ne pouvoit être, puisque rien n'arrivoit de soi-même sans ordre ni au hazard, rien sans causes ni par cas fortuit, attendu que tout étoit sous la protection de Dieu.

Ainsi, charmante Camille; laissez-nous croire, & convenez que la chute de tant d'Empires, & la destruction de tant de Nations, ne feroient peut-être pas arrivées sans l'ambition, l'inconstance, & la mauvaise conduite des hommes.

Je vous assure, répondit-elle, avec modestie, que je ne puis être fâchée d'être tombée dans l'er-

reur , puisque j'en suis relevée d'une manière si spirituelle. Il est vrai , dit Belise , que Thelamon est universel ; mais pour excuser Camille en quelque sorte du sentiment dans lequel elle a paru , je vous dirai qu'il y a plusieurs personnes qui admettent une nécessité à laquelle il n'y a ni science , ni sagesse qui se puisse opposer , ne pouvant empêcher que ce qui doit arriver , n'arrive , & que ce qui ne doit pas arriver , n'arrive pas.

Quoique cette matiere paroisse fort au dessus de notre portée , Thelamon s'explique si bien , & choisit des termes si naturels pour s'accommoder à notre esprit , que je le prie de me dire encore son sentiment sur cette opinion.

Je vous proteste , Madame ; répondit Thelamon , que je n'ai nulle envie de paroître sçavant ,

& dans ce que je dis , je découvre ce que je pense , & ce que je crois que tout homme raisonnable doit penser ; & quoique je parle à des Dames , comme il n'y en a pas une ici qui n'ait une vertu exacte , & l'esprit éclairé , je m'explique avec elles comme je ferois devant les hommes à qui la science & l'érudition sont familières.

Ainsi pour répondre à ce que vous demandez , je vous dirai que l'opinion d'une nécessité absolue est une erreur des plus grandes , puisqu'elle anéantiroit le franc arbitre qui a été donné à l'homme par une prérogative sur les agens naturels qui agissent nécessairement , afin qu'ils puissent librement operer , & choisir divers moyens pour venir à différentes fins : Sans cette liberté & cette franchise , il ne seroit pas capable de mériter , ou de démeriter ;

car lorsqu'il y a de la nécessité & de la contrainte en quelque chose, il ne peut plus y avoir de peine à imposer, ni de prix à donner, l'homme n'ayant pas la liberté de vouloir & de faire. Comment pourroit-on justement le louer, ou le blâmer? il ne devroit point avoir de récompense pour le bien, ni de punition pour le crime.

Ceux qui tombent dans cette erreur soutiennent encore qu'il y a une fatalité à laquelle ils donnent un pouvoir si étendu, que s'il faut les en croire, rien n'arrive qui n'ait été premièrement destiné pour arriver infailliblement en tels tems, en telles conjonctures, pour durer autant, & faire une telle fin, qu'il n'y a nul moyen de s'en garentir; de l'avancer, ni changer; ils veulent que cette fatalité ou ce destin

tranche sur toutes choses , & principalement dans les affaires d'Etat , ayant pour maxime que tous les Etats , Empires , & Républiques du Monde y sont tellement sujets , qu'il n'y a bon ou mauvais Gouvernement qui puisse servir à les avancer , reculer , maintenir & conserver.

C'est ainsi que pensoient les Payens qui croyoient que la force du destin accabloit les conseils humains. Ce destin , ou cette fatalité conçûs de cette sorte , ne sont qu'une nécessité manifeste , laquelle est absolument opposée à la liberté , & à la franchise de l'homme.

Si par cette fatalité on entend la volonté de Dieu , de laquelle tout dépend , je l'admets en ce sens-là , vû que rien ne peut arriver sans sa permission , ni sans qu'il le sache. Mais comme il a

donné depuis le commencement à l'homme une volonté franche, il ne se peut qu'il veuille la lui ôter, ni la diminuer ; de maniere que tout ce que l'homme fait , il le fait de sa volonté, & par conséquent de celle de Dieu , puisqu'il a voulu que l'homme pût librement vouloir.

Il est certain que par la prévoyance Divine rien ne peut arriver qui n'ait été destiné , c'est-à-dire , prévu de Dieu ; & que de quelque maniere qu'il l'ait prévu , cela doit arriver sans faute , d'autant que sa prévoyance est infail-
libre ; mais les hommes ne laisseront pas d'être libres en leurs actions , quoique l'on présuppose qu'ayant été prévues , elles doivent arriver infailliblement ; parce que cette prévoyance n'est pas cause qu'elles arrivent , non plus que la mémoire des choses passées

fées ne fait pas qu'elles ayent été , ni que la science des choses présentes fassent qu'elles soient.

Combien de choses ont été prédites par les Prophetes , par les songes , les revelations , & par les feux du Ciel ! Cependant toutes ces prédictions & tous ces prestiges n'ont pas été cause que cela soit arrivé ; mais servoient seulement d'avertissement aux hommes pour éviter les maux qui leur étoient préparés.

Quant à cette fatalité , ou volonté Divine , je ne puis , ni ne veux nier que c'est d'elle que dépend le sort des Empires & des Couronnes , puisqu'il n'y a point de Puissance , qui ne vienne de Dieu , qui les donne , & les ôte à qui il lui plaît , comme maître absolu de tout , sans que personne ait droit de s'en plaindre. Pourquoi a-t-il plus aimé Jacob qu'E-

faït ? En sorte que sa volonté est le véritable destin auquel rien ne peut s'opposer , non plus que de lui demander par quelle raison le Soleil éclaire les bons comme les méchans.

Voilà , continua Thelamon , tout ce que je puis vous dire sur un sujet dont la vaste étendue nous conduiroit à des réflexions fort au-dessus de nos lumières. Je suis charmée , dit Belise , & je vous rends mille graces d'une complaisance qui nous a donné lieu d'admirer votre esprit & votre science.

Pour moi , dit Orfame , je voudrois passer mes jours avec Thelamon , je les croirois exemts de tristesse & d'ennui. Il est vrai , dit Uranie , qu'on trouve toujours à profiter avec lui. C'est pour cela , ajouta Orophane , que je le quitte le moins que je puis.

Faites trêve, je vous prie, reprit Thelamon, à des louanges que je ne mérite point, & soyez persuadé que si j'ai eu le bonheur de ne vous pas ennuyer, vous ne le devez attribuer qu'à la force de la vérité qui plaît toujours dans quelque bouche qu'elle puisse passer.

Nous nous conformerons à votre modestie, puisque vous le voulez, dit Felicie; & comme Belise a résolu de nous quitter demain, je suis d'avis que nous ne poussions pas plus loin une conversation qui pourroit anticiper sur l'heure de son repos. A ces mots la Compagnie reprit le chemin de la Maison, & conduisit Belise & Julie à leur appartement, & chacun se retira dans le sien avec la résolution de se trouver à leur lever pour leur dire adieu.

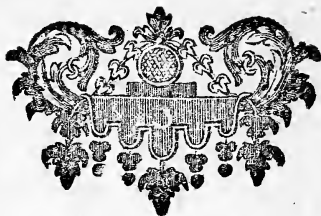
Orsime trouva Arimon dans une rêverie profonde, dont il ne le tira qu'en l'embrassant. Est-il possible, lui dit-il, que vous vous sépariez toujours ainsi de ceux qui vous estiment, & que vous troubliez mon bonheur par l'excès de votre tristesse ? Encore, si vous cherchiez du soulagement à vos maux, en les confiant à un ami qui vous est attaché de toutes les façons, vous seriez moins accablé, & vous me verriez partager votre chagrin avec un zèle qui vous prouveroit ma sensibilité pour tout ce qui vous regarde.

Je vous jure, lui répondit Arimon, en lui serrant la main, que si mon secret étoit d'une nature à pouvoir être révélé, que vous l'aurez déjà scû : mais tel est mon malheur, qu'il faut que je souffre sans oser découvrir la cause de

mon mal : Vous ne pourriez l'entendre sans fremir, vous m'ôte-riez peut-être votre estime , & vous me verriez mourir de honte & de désespoir : Cependant pour empêcher après un tel discours que votre imagination ne fasse un chemin qui me seroit encore plus désavantageux que l'aveu de mon secret , je vous avoue que l'amour fait tout le mal de ma vie ; mais c'est un amour si extraordinaire, & dont les circonstances me rendent si criminel ; qu'il me suffit d'être odieux à moi même , sans le devenir encore aux personnes dont l'estime m'est précieuse.

Un discours si touchant pénétra Orsime de douleur & d'étonnement ; mais ne voulant pas renouveler celle d'Arimon , il ne le pressa plus de s'expliquer , & se contenta de l'assurer que rien

n'étoit capable d'alterer l'amitié qu'il avoit pour lui. Après cela ils se couchèrent, & chacun passa cette nuit selon le contentement, ou le trouble de son cœur.





TROISIÈME JOURNÉE.

A Peine le Soleil avoit-il paru , qu'Uranie & Felicie ayant sçû que Belise étoit levée & prête à partir , se rendirent près d'elle ; Thelamon & Orphane en firent autant : Belise & Julie n'ayant pas permis qu'on éveillât Camille & Florinde , ces deux belles filles ne s'y trouverent point. Uranie & Felicie renouvelèrent à Julie & Belise les assurances de leur amitié , qui les prièrent fort de ne pas manquer à se rendre à la cérémonie du mariage d'Orfame. Comme ils étoient au Jeudi , leur départ fut marqué pour le Dimanche suivant. Thelamon & Orfame se

quitterent avec peine : Felicie , Uranie & Orophane firent mille amitiés au triste Arimon , & enfin cette charmante Compagnie se sépara en se promettant de se rejoindre dans peu. Uranie & ses amis les suivirent des yeux le plus loin qu'ils pûrent ; mais les ayant perdus de vûe , Uranie & Felicie rentrèrent dans leur appartement.

Quoiqu'il fût encore de bonne heure pour des Dames , elles ne voulurent point se remettre au lit. Uranie prenant ce tems pour écrire , entra dans son cabinet ; Thelamon l'y suivit , n'ayant que ce moment pour l'entretenir. Il est bien douloureux pour moi , lui dit-il , de voir les autres parvenir à leur bonheur sans nul obstacle , & d'être seul dans l'incertitude du mien. Si vous vouliez , sage Uranie , vous feriez finir mes peines , & la destinée d'Orsamen
ne

ne me feroit plus d'envie.

Je vous aime assez, lui répondit-elle, pour souhaiter autant que vous la fin de mes peines; mais, Thelamon, il faut laisser au tems ce grand-ouvrage: Je ne puis me résoudre à rien faire contre ma gloire; Geronte est dans un âge qui doit m'inspirer de la vénération: il m'a élevée, je lui ai l'obligation d'une éducation qui me distingue dans le monde; mon pere m'a soumise à son pouvoir, & ses dernières volontés me sont sacrées. Contentez-vous de ce que je ne puis, ni ne veux être qu'à vous, Je vous l'ai promis, & je vous le jure encore; laissez donc faire au tems, & ne me marquez pas une impatience, qui me peut faire croire que vous craignez de n'être pas toujours fidèle, ou que vous doutez de ma constance.

Je vous connois trop bien , lui répondit-il , pour avoir une semblable crainte , & ma passion est si bien fondée , que rien ne pourra jamais la détruire ; mais , Madame , il est naturel de souhaiter sa félicité.

J'en conviens , lui dit-elle ; aussi ne vous défendrai-je pas de la désirer , mais seulement de modérer votre impatience. Je vais écrire à Geronte , je suis surprise de n'avoir point eu de ses nouvelles , il n'a pas coutume de me laisser si long-tems en repos , peut-être est-il malade ; & si cela étoit , vous sçavez que ma présence seroit nécessaire chez lui ; je veux sçavoir la cause de son silence , & je vous assure , mon cher Thelamon , que s'il étoit fondé par le retour de sa raison , ou par le déclin de sa vie , que je ne tarderois pas à m'unir à vous pour jamais.

Thelamon parut content de cette tendre protestation ; & après l'en avoir remercié de la façon du monde la plus passionnée , il se retira , pour lui laisser la liberté d'écrire.

Il trouva Orophane & Felicie dans l'appartement de Camille & de Florinde , qui leur faisoient agréablement la guerre sur leur paresse.

Il est vrai , dit Camille , qu'elle l'a emporté sur la civilité , & que je me veux du mal de n'avoir pas dit adieu à Belise.

Pour moi , ajouta Florinde , j'espérois qu'Uranie nous feroit avertir ; sans cela je me serois levée.

Elle l'auroit fait sans doute , répondit Thelamon , si Belise ne l'en eût empêché ; ainsi vous n'avez rien à vous reprocher : Mais songez , reprit Orophane , à n'être.

tre pas si paresseuses Dimanche matin , que vous devez partir pour vous rendre chez Belise ; un mariage mérite bien qu'on se leve une heure plutôt qu'à l'ordinaire , & sur tout lorsqu'il a l'air d'être heureux.

Il faut avouer , dit Felicie , qu'il y en a peu , & que lorsqu'on fait réflexion sur cet engagement , on tremble de le prendre. C'est pourtant un lien , répondit Thelamon , qui devrait faire le bonheur de la vie ; & je ne comprends pas comment il est le seul qui semble porter avec lui le trouble & l'embarras.

C'est la faute des Dames , dit Orophane : quand elles ne sont qu'amantes , elles gardent un air d'autorité qui maintient les hommes dans leur devoir ; mais lorsqu'elles sont femmes , elles en prennent un de soumission , qui

leur fait perdre leur empire, & nous en donne trop sur elles.

Vous croyez badiner, dit Felicie; mais je vous assure que vous parlez juste malgré vous, & nous ne sommes souvent malheureuses que pour être trop bonnes. Cela n'arrive pas toujours, dit Florinde en riant, & je crois qu'il entre un peu de notre faute dans la désunion qui se voit quelquefois entre les époux.

Comme elle finissoit ces mots, Uranie entra. Il me semble, leur dit-elle, que vous profitez bien mal de la plus belle matinée du monde. Nous ne pouvons rien faire sans vous, répondit Camille, & à moins que vous ne conduisiez nos pas, nous ne les pouvons porter en nul endroit. Cela est trop galant, dit Uranie, & je voudrois avoir des plaisirs nouveaux à vous procurer pour reconnoître

un discours si obligeant. Ensuite elle leur demanda si elles n'avoient rien à mander à la Ville ; qu'elle y envoyoit un homme prêt à recevoir leurs ordres. Les deux belles cousines la remercièrent , & l'assurèrent qu'en la suivant , elles n'avoient rien laissé qui leur fut assez cher pour donner de leurs nouvelles , ou pour en recevoir.

Nos amis , continua Camille ; sçavent que nous sommes chez vous , & puisque vous leur avez permis de nous y venir trouver , c'est à eux à profiter de cette grâce , ou à se résoudre à n'entendre point parler de nous. Cela étant , dit Uranie , je prie The-lamon de donner ordre que mon courrier parte à l'instant , & je vous conseille de faire un tour dans le bois jusqu'à l'heure du dîner. A ces mots la Compagnie en prit le

chemin, & Thelamon l'étant venu joindre, la conversation reprit sa vivacité ordinaire.

Orophane dit à Uranie celle qu'ils avoient eu pendant qu'elle écrivoit, sur le peu d'union qui se rencontroit dans les mariages. Il est vrai, dit-elle, qu'il en est très-peu d'heureux : pour moi, dit Thelamon, je n'ai point de peine à comprendre qu'il y ait des mariages malheureux ; il en est tant de mal assortis, que cela seul en doit faire la désunion, l'interêt & la politique étant ce que l'on consulte dans ces sortes d'occasions, il n'est pas surprenant que les victimes de ces motifs ne s'accordent pas bien ensemble.

Il y a du vrai dans ce que dit Thelamon, répondit Felicie ; mais nous voyons aussi bien des amans devenus époux, & dont

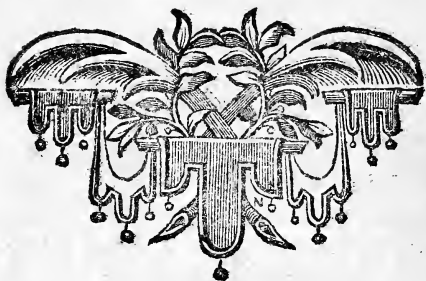
On n'a consulté que les cœurs , qui n'en sont pas plus heureux dans la suite : Si l'amour duroit toujours , ce lien seroit charmant ; mais les hommes sont inconstans , & les femmes coquettes : On se fatigue de ne plaire qu'à soi , on cherche des conquêtes nouvelles : l'indifférence arrive , le dégoût la suit , & l'on se repent d'avoir formé des nœuds , qui quelque tems auparavant faisoient tout le plaisir de la vie.

Voilà un triste portrait du mariage , dit Orophane , & si on en croyoit Felicie , on ne devroit jamais s'aimer , ni se marier , puisqu'à l'entendre parler , il n'est rien de durable. Je pourrois le soutenir en général , répondit-elle ; mais comme je sçai des personnes incapables de changement , je ne veux pas pousser mon opinion jusqu'à eux ; cependant

il est si rare d'en trouver de semblables , que je crois n'avoir rien avancé qui ne soit véritable.

Je suis du sentiment de Felicie , dit Florinde , & je puis vous rapporter l'exemple d'une union malheureuse , quoique formée par le mérite & le plus tendre amour. C'est l'Histoire de la Princesse de Ponthieu , je l'ai tirée d'un ancien manuscrit ; & comme le merveilleux m'en a plu ; & qu'elle est écrite pour très-véritable , je me suis fait un plaisir extrême de la mettre dans un langage plus aisé à lire ; c'est ce qui me donne la facilité de pouvoir vous la conter fidelement. La Compagnie qui sçavoit que Florinde avoit une éloquence naturelle & l'esprit des mieux cultivé , la pria de commencer son récit , puisqu'elle avoit le tems de l'écouter sans interruption jus-

274 LES JOURNÉES
qu'au dîner. Elle ne balançait
point à satisfaire ses amis ; &
chacun s'étant assis , elle prit ainsi
la parole.









HISTOIRE

DE LA PRINCESSE

DE PONTHEIU.

ENTRE tous les Seigneurs qui brilloient en France sous le Regne de Philippe I. les Comtes de Saint Paul & de Ponthieu, se faisoient le plus distinguer, sur tout le Comte de Ponthieu, qui étant possesseur d'une étendue de terre considérable, soutenoit le titre de Souverain par une magnificence inconcevable. Il étoit veuf, & n'avoit qu'une fille unique, dont l'esprit & la beauté, soutenus des grandes qualités de son pere, rendoient sa Cour galante & superbe, & y

276 LES JOURNÉES

attiroient ce qu'il y avoit de plus braves Chevaliers de ce tems-là.

Le Comte de Saint Paul n'avoit point d'enfans , mais il avoit un neveu fils de sa sœur & du Seigneur de Domar , qui étoit l'unique héritier de ses biens & de son nom. L'espoir de cet héritage faisoit alors toute sa fortune ; mais le Ciel l'ayant formé pour plaire, on peut dire qu'il étoit de ces hommes qui n'ont besoin que d'eux-mêmes pour assujettir les autres : La valeur , l'esprit & la bonne mine , accompagnés d'une haute naissance , adoucissant en lui ce qui lui manquoit du côté des grands biens ; ce jeune Chevalier s'étant fait remarquer du Comte de Ponthieu dans un Tournois , dont il eut tout l'honneur , il prit une si forte estime pour lui , qu'il voulut l'avoir à sa Cour : Les

avantages considérables qu'il lui fit pour l'y engager, mettoit le neveu du Comte de Saint Paul si fort au dessus de ce qu'il pouvoit prétendre alors, qu'il les accepta avec plaisir, & le Comte de Ponthieu se crut heureux d'avoir réussi dans son dessein.

THIBAUT (c'est ainsi que l'Histoire nomme ce jeune Chevalier) ne fut pas plutôt à la Cour du Comte, que la liberté de faire la sienne à la Princesse lui en laissa voir toutes les beautés avec une admiration qui fit bien-tôt place à l'amour ; & quoique la raison s'y voulut opposer, en lui représentant qu'il n'étoit pas en situation de lever les yeux jusqu'à cette Princesse, il fallut céder à sa passion ; mais pour se punir en quelque sorte de cette ardeur téméraire, il la condamna aux rigueurs d'un silence éternel.

La Princesse étoit véritablement la plus belle personne de son tems ; mais elle n'étoit pas insensible , & son esprit étoit trop éclairé , pour ne lui pas découvrir l'effet du pouvoir de ses charmes. Malgré les soins de Thibault , elle connut le trait qui l'avoit percé , & s'applaudit en secret d'une conquête après laquelle son cœur auroit soupiré : Cependant les mêmes raisons qui forçoient Thibault à se taire , la contraignirent à cacher ses sentimens , & leurs yeux seuls leur apprirent qu'ils se trouvoient plus aimables que le reste du monde , & seuls dignes de s'aimer.

Comme les Souverains en ce tems-là étoient en grand nombre , ils avoient souvent des guerres à soutenir les uns contre les autres. Le Comte de Ponthieu étant le plus grand Terrier , y

étoit aussi le plus exposé ; mais Thibault par sa valeur & sa prudence , le rendit si redoutable à ses voisins , qu'à mesure qu'il agrandissoit ses Etats , il l'en rendoit toujours paisible possesseur.

Ses importans services augmentoient l'amitié du Comte , & l'inclination secrète de la Princesse ; cependant une victoire éclatante que Thibault remporta , & qui étoit de la dernière conséquence au Comte de Ponthieu , porta l'estime & la reconnoissance de ce Prince à un tel degré , qu'au milieu de toute sa Cour , & au bruit des acclamations du peuple , il embrassa ce jeune Héros , & le pria de lui demander le prix de ses services , & que , fût le partage de ses Etats , il se tiendroit heureux de lui pouvoir marquer sa tendresse & sa gratitude.

Thibault qui n'avoit rien fait que pour se rendre digne de la passion qui le dévorait, enhardi par des offres si généreuses, se jeta aux pieds du Comte, en l'affurant que son ambition étoit satisfaite, puisqu'il avoit eu le bonheur de combattre & de vaincre pour lui; mais que son cœur étoit bien plus téméraire, & plus difficile à contenter, & que lui seul osoit lui demander une grâce, de laquelle dépendoit toute sa félicité.

Le Comte le pressa de s'expliquer, & lui jura foi de Chevalier, (serment sacré dans ce tems-là) qu'il n'y avoit rien qu'il ne fût capable de faire pour assurer son bonheur. Cette promesse ayant remis Thibault du trouble où le mettoit la hardiesse de ses desirs: J'ose donc, Seigneur, lui dit-il, vous supplier que je me déclare
Chevalier

Chevalier de la Princesse , & que je puisse la servir & l'adorer en cette qualité. Je n'ignore point , Seigneur , la témérité de mes vœux ; mais s'il faut une Couronne pour la mériter , laissez-moi la flatteuse espérance que cette épée assez heureuse pour avoir vaincu vos ennemis , animée & conduite par l'Amour , me fera quelque jour un sort digne de la gloire où j'aspire.

On ne peut bien décrire la joye du Comte de Ponthieu à cette demande ; il releva Thibault qui s'étoit toujours tenu à ses pieds , & l'embrassant tendrement ; je n'ai plus rien à souhaiter ; lui dit-il , mon fils , & je prie le Ciel qu'il rende ma fille aussi favorable à vos vœux , que j'aurai de plaisir à les satisfaire. A ces mots le prenant par la main , il le conduisit à l'appar-

tement de la Princesse. Ma fille ; lui dit le Comte , comme je n'ai rien de plus cher que vous , vous pouvez seule m'acquitter de ce que je dois à ce jeune Guerrier. Son respect pour vous ne lui fait demander que l'honneur d'être votre Chevalier , & je viens vous prier de le recevoir pour époux : il a trop de mérite & trop d'amour pour que votre cœur y soit insensible. La Princesse rougit ; baissa les yeux ; mais forcée à répondre , elle avoua que le choix du Comte lui étoit agréable , & qu'elle étoit soumise à ses volontés. Thibault la remercia de cet aveu favorable en des termes qui marquoient également l'excès de son amour & de sa joye.

Le Comte ne voulut pas les faire languir dans l'attente d'un bonheur qu'il avoit résolu : ainsi il ordonna les préparatifs de ce

mariage dans le même moment , & peu de jours après il se fit avec une magnificence digne des objets de la fête. L'Hymen d'accord avec l'Amour ne servit qu'à rendre leurs feux plus durables ; la possession bien loin de les éteindre , parut être le flambeau qui les rallumoit : Le Comte étoit charmé de leur union , & son cœur avoit peine à décider lequel il aimoit le plus de son gendre ou de sa fille.

Deux ans se passèrent ainsi sans être troublés que par le chagrin de n'avoir point d'héritiers , & quoique cela ne diminuât en rien de leur amour , il leur sembloit que sa perfection consistoit à en avoir des fruits.

Cette idée qui commençoit à inquiéter Thibault , le fit résoudre à faire un vœu à saint Jacques en Galice. Les hommes de

ce siècle n'étoient pas corrompus comme en celui-ci : Le Héros cherchoit à montrer sa pitié autant que sa valeur , & ce qui passeroit pour foiblesse aujourd'hui , donnoit en ce tems-là un nouvel éclat à la vertu.

On ne fut donc point surpris de la résolution que prit le vaillant Thibault de faire le voyage de Compostelle ; mais la Princesse ne pouvant se séparer d'un époux si cher , ne voulut y consentir qu'à condition qu'elle l'accompagneroit , & joindroit ses vœux aux siens. Sa tendresse pour elle lui fit accepter avec joye cette proposition ; & le Comte de Ponthieu toujours occupé à satisfaire son gendre , fit faire un équipage digne de ces illustres Pélerins , voulant qu'ils fussent accompagnés d'assez de monde pour n'avoir rien à craindre dans

leur voyage. Ils partirent, & l'espoir de les revoir dans peu, rendit leurs adieux moins touchans au Comte de Ponthieu.

Il ne leur arriva rien jusqu'à une journée de Compostelle, où Thibault s'arrêta pour faire reposer la Princesse; ils couchèrent dans la meilleure Hôtellerie du lieu, & le lendemain matin se trouvant un peu fatigués, Thibault fit partir tout son monde devant lui pour ne point perdre de tems, ne retenant près de lui que son Chambellan.

Lorsqu'ils crurent avoir assez pris de repos, ils se mirent en chemin; mais ayant appris qu'il y avoit un endroit de la forêt dangereux à passer, le Prince envoya son Chambellan pour faire revenir une partie de ses gens, afin d'éviter à la Princesse la frayeur d'être seuls à la traverser: Cepen-

dant ils s'avançoient toujours , & leur malheur les fit engager dans un chemin dont ils ignoroient les routes : Les voleurs habitans de cette forêt en avoient faites d'aisées , & d'un abord facile , qui conduisoient les voyageurs dans les endroits les plus impraticables , & qui les rendoient maîtres de leur sort.

Thibault trompé par ces apparences , prit une de ces routes fatales , croyant tenir celle par où les gens devoient le venir joindre ; mais il connut bien-tôt son erreur en se voyant attaqué par huit hommes armés de toutes pieces , qui l'entourerent , & lui commanderent de mettre pied à terre. Thibault étoit sans armes ; mais son courage ne lui permettant pas de faire attention sur l'état où il étoit , refusa d'obéir.

Un de ces brigands voulant l'y contraindre , quitta son rang & poussa à lui la lance baissée ; mais Thibault la saisit en passant , & la lui arracha avec la force d'un bras accoutumé à vaincre. Alors se voyant en état de se défendre , il picqua vers les autres avec une fierté heroïque , il perça le premier qui le présenta , & faisant face à tous , il en tua un second ; mais en abbattant le troisiéme , la lance vola en mille éclats , & le mit hors de combat : Les cinq restant l'entourèrent , tuerent son cheval , le saisirent , & malgré ses efforts , sa résistance , & les cris douloureux de la Princesse , le dépouillerent , & le lierent fortement à un arbre , ne voulant pas , disoient-ils , tremper leurs mains dans le sang d'un si brave homme.

La chaleur du combat , & l'a-

vidité de s'emparer des riches habits de Thibault , ne leur avoit pas permis de jeter les yeux sur la Princesse ; mais n'ayant plus qu'elle à vaincre , sa beauté les frappa , elle leur parut un butin plus précieux que ce qu'ils venoient de prendre : L'Amour n'inspire que de grandes choses dans les belles ames ; & dans d'autres cœurs que ceux de ces barbares , il ne se seroit insinué que par la pitié ; mais cette vertu leur étant inconnue , les charmes de cette malheureuse Princesse ne firent que redoubler leur cruauté.

La fureur & la brutalité leur servant de flâme , ils s'en disputèrent la possession comme un bien qui leur étoit acquis , & peut-être se seroient-ils armés les uns contre les autres , si leur chef ne les eût accordés en leur permettant de partager avec lui des fa-
veurs

veurs que les plus grands Princes auroient voulu s'acquérir , & se conserver au péril de leur vie.

Quel spectacle pour un époux ! L'infortuné Thibault vit percer son ame des traits les plus cuisans ; outré de ne pouvoir secourir ni venger celle qui lui étoit mille fois plus chere que la clarté du jour , il conjuroit le Ciel de le faire mourir de l'excès de sa douleur , puisqu'il ne vouloit pas que ce fût par le fer de ces brigans.

Mais qui peut bien décrire le désespoir affreux de la triste Princesse ! Elle s'arrachoit les cheveux , meurtrissoit son visage , prioit , menaçoit , se débattoit , & faisoit retentir la forêt de ses cris perçans , sans que les barbares changeassent de dessein.

Jamais femme ne souhaita d'être belle avec plus d'ardeur ,

que la Princesse desira pour lors de devenir affreuse ; elle eût voulu aux dépens de ses charmes que sa tête eût pris la forme de celle de Méduse ; mais ses vœux & ses cris furent également inutiles : Victime de la force & de la fureur , elle eût subi toutes les horreurs de cet affreux sacrifice , si un bruit sourd de chevaux & de voix d'hommes n'eussent contraint ces bourreaux à fuir.

La frayeur inséparable des crimes leur fit abandonner leur proie , & fuyant d'une vîtesse incroyable, la malheureuse Princesse les eut bien-tôt perdus de vûe : Mais sa funeste aventure trop présente à ses yeux pour fuir avec ceux qui en étoient les auteurs , troubla si cruellement son esprit , que se figurant être devenue l'opprobre de la nature , & croyant ne pouvoir plus

inspirer que du mépris à son époux , elle le regarda dès lors comme le plus cruel de ses ennemis : Témoin de son infortune, son imagination troublée lui fit croire qu'il falloit se délivrer du seul homme qui en avoit été le spectateur, & qui seul la pouvoit publier: frappée de l'idée d'être indigne de son estime & de son amour, le sien changea en haine & en fureur; & devenue aussi barbare que ceux qui venoient de la quitter, appercevant à ses pieds l'épée d'un de ces voleurs mourans, elle s'en saisit, & courut le bras levé pour en ôter la vie à son malheureux époux ; mais peu accoutumée à de pareilles actions, le coup tomba sur les liens qui le tenoient attaché , & lui donna la liberté de lui arracher le fer dont elle vouloit le percer.

Il connut le fonds de sa pen-

fée , & n'employa d'abord que la douceur pour la calmer. Si vous vouliez pénétrer , lui dit-il , dans un cœur tout à vous , vous n'y verriez que de la douleur & de la pitié de votre malheur ; de quoi puis-je vous accuser ? de quoi pouvez-vous être coupable ? Je suis toujours l'époux qui vous adore ; seul témoin de votre infortune , je la cacherais aux yeux de l'Univers , & ne vous ferai jamais appercevoir que je puisse m'en souvenir : Ne cherchez donc pas à publier notre honte par votre aveugle fureur , rassurez-vous ; & par des sentimens de douceur & de pitié , tâchons à nous purifier d'un crime involontaire.

Un discours si sage ne fit nulle impression sur l'esprit de la Princesse , elle n'y répondoit que par les nouveaux efforts qu'elle faisoit

pour lui arracher l'épée, & l'en percer.

Ce fut dans le tems de ce triste combat, que les gens de Thibault arriverent : ils s'étoient aussi égarés, & avoient parcouru toute la forêt pour parvenir jusqu'à leur Maître : C'étoit le bruit de leurs chevaux, quoiqu'assez loin encore, qui avoit fait fuir les Voleurs.

La Princesse frémit de rage à leur vûe, se voyant hors d'état d'exécuter son dessein, & elle ne l'abandonna qu'en jurant à son époux qu'il ne mourroit que de sa main.

Il ne répondit rien à ses menaces, le cœur pénétré de la plus vive douleur, il dit à ses gens qu'ils avoient été attaqués & volés par huit hommes; dont ils en voyoient trois étendus sur la place, & que le reste venoit de

fuir au bruit qu'ils avoient fait en s'approchant , il se fit donner un habit , & ayant fait monter la Princesse à cheval , il y monta lui même , & arriverent à Compostelle , sans qu'elle , ni lui , se dissent une parole : Une profonde tristesse se faisoit voir sur leur visage ; mais la Princesse avoit une espece d'égarement dans les yeux, qui marquoit celui de son esprit.

Thibault la mit en arrivant dans une Abbaye , & fut se jeter aux pieds des autels , non dans le même dessein , mais pour demander au Ciel la force de supporter sa cruelle aventure. Cet acte de pieté étant fait , il retourna à l'Abbaye prendre la Princesse , que rien n'avoit pû faire revenir à la raison.

Ils reprirent le chemin de Pontieu , & y furent reçûs avec une

joye que leurs cœurs ne purent partager. Thibault fit encore ses efforts pour prouver à la Princesse qu'il l'aimoit toujours ; mais voyant que toutes les protestations étoient inutiles , & s'étant apperçû qu'elle cachoit la nuit un poignard pour trouver le tems de l'assassiner , il prit un appartement séparé , & n'eut plus pour elle que les soins qui pouvoient dérober au public la cause de leur désunion ; d'autant plus à plaindre , qu'il ne pouvoit cesser de l'aimer éperduement.

Cependant le Comte de Pontthieu s'apperçut de ce refroidissement : on ne put le cacher à sa pénétration ; Thibault étoit accablé d'une mélancolie secrète , la Princesse ne se monroit plus que rarement ; à peine levoit-elle les yeux sur son époux , lorsqu'elle le voyoit. Le silence qu'elle af-

fectoit ; ses paroles mal rangées lorsqu'elle étoit obligée de parler : enfin , toutes leurs actions marquant de l'altération , firent résoudre le Comte à sçavoir de Thibault la cause d'un pareil changement.

Il s'en défendit long-tems ; mais pressé trop vivement par un Prince auquel il devoit tout , il lui conta son aventure sans en rien oublier , & lui peignit son amour , & l'injuste fureur de la Princesse avec des couleurs si touchantes , que le Comte en fut pénétré , & qu'il eut peine à retenir son courroux contre sa fille.

Il plaignit Thibault , le consola , & lui promit de parler à la Princesse de façon à la faire changer de conduite : La vôtre , ajouta-t-il , est si sage & si modérée , que je ne puis me lasser de l'admirer : Pour moi je vous en

ai obligation , & je n'épargnerai rien pour ramener la Princesse à son devoir , & j'espère que revenue de son aveuglement , elle reprendra pour vous l'amour & le respect que merite votre genereux procedé , ne pouvant me persuader que l'égarement de sa raison tienne contre la solidité des miennes.

A ces mots il l'embrassa , & passa à l'Appartement de la Princesse. Il la trouva assise dans un fauteuil , le bras appuyé sur une table , & sa main soutenant sa tête comme une personne envelie dans une profonde rêverie ; ses femmes autour d'elle dans un morne silence , sembloient craindre de la distraire : Le Comte leur fit signe de se retirer , & se voyant seul avec elle : Hé ! quoi , ma fille , lui dit-il , n'avez-vous plus de considération pour un

pere qui vous a tant de fois marqué sa tendresse , & ne vous verrai-je point sortir de cette humeur sombre & funeste qui étouffe toute ma Cour ? Je sçai vos malheurs , votre genereux époux vient de me les avouer. J'en suis pénétré , mais je suis encore plus sensible au procédé de Thibault , qui malgré votre aveugle fureur a conservé ce respect & pour vous & pour moi , de ne s'en jamais plaindre , & de se contenter de se mettre à couvert de votre injuste emportement.

A ces mots la Princesse levant des yeux pleins de fureur sur le Comte , & le regardant d'un air à faire trembler tout autre qu'un pere : Quoi ! dit-elle , Thibault a eu la hardiesse de vous reveler ce secret.

Ah ! Princesse , interrompit le Comte , parlez avec plus de re-

tenuë d'un homme qui vous adore malgré votre injustice , & votre peu de raison ; rentrez en vous-même , songez que vous avez aimé cet époux , que je ne vous ai point forcée à l'accepter , & que votre aventure toute sinistre qu'elle est , n'ayant point altéré sa tendresse & son estime , vous lui devez par reconnoissance le même amour & la même confiance : Je vous en prie comme votre ami , & vous l'ordonne comme votre pere & votre maître. Profitez de la pitié qui me parle en votre faveur , craignez de m'irriter , & qu'après avoir agi en pere , je n'agisse en Souverain.

Ce discours , bien loin d'adoucir la Princesse , redoubla son égarement , & elle fit voir tant de fureur au Comte , qu'il crut qu'il falloit attendre un moment

plus favorable pour la rappeler à la raison. Il sortit ; mais il ordonna qu'on la gardât dans son Appartement, & qu'elle n'eût de communication avec personne que les femmes, & revint trouver Thibault, auquel il conta le mauvais succès qu'il avoit eu : il ne perdit pourtant pas l'espoir, & ne passa pas un jour pendant près de deux mois, sans faire quelque tentative sur cet esprit troublé : mais tout étant inutile, & les excès de sa fureur ne faisant qu'augmenter, le Comte sentit allumer la sienne, & sa patience fut tout-à-fait détruite, en apprenant par un homme de sa Cour qui étoit dans sa confiance, que la Princesse cherchoit à suborner quelque domestique de Thibault pour l'assassiner. Son courroux n'eut plus de bornes, & sans consulter davantage, il

prit la résolution de délivrer sa famille d'une femme qu'il regardoit alors comme un monstre : Pour cet effet , sous prétexte de faire prendre l'air à la Princesse , & de l'entretenir plus facilement , il la fit monter avec lui dans une chaloupe , & lorsqu'ils furent un peu avancés en mer , il la fit prendre par les Matelots , qui la mirent par son ordre dans un tonneau préparé pour cela , le fit reboucher , & jeter dans la mer. Après cette cruelle expédition il se fit mettre à terre.

Mais hélas ! que devint Thibault , lorsque le Comte encore plein de sa fureur , lui conta ce qu'il venoit de faire ! quelle fut sa douleur , & quels reproches ne fit-il pas à ce pere barbare ! Il courut à l'endroit fatal , qui avoit servi de tombeau à l'infortunée Princesse , mais ne trouvant

rien qui lui donnât l'espoir de la sauver, il revint à Ponthieu dans un état digne de pitié.

La jeunesse de cette Princesse qui n'avoit que vingt ans, & sa beauté miraculeuse lui revenoit sans cesse dans l'esprit, & il se trouvoit le plus malheureux de tous les hommes, de ne pouvoir venger sa mort.

Le Comte de Ponthieu ne fut pas long tems sans se repentir de cette action, & les remords devinrent si vifs, que le malheureux Thibault se vit obligé de le consoler : ce Prince crut qu'un second hymen, & l'espoir d'avoir un heritier dissiperoit le trouble qui l'agitoit, & sçachant bien que son gendre ne prendroit jamais d'autre engagement, il se remaria, & fut assez heureux au bout d'un an pour avoir un fils ; cependant ses remords & sa dou-

leur ne cessèrent pas pour cela : Sa fille revenoit sans cesse à sa mémoire , & la vûe de Thibault qui étoit accablé d'une langueur mortelle augmentoit encore son désespoir.

Ils passerent près de neuf ans dans cette situation , au bout desquels le Comte étant devenu veuf une seconde fois , prit la résolution de se croiser avec son gendre & son fils malgré son adolescence , & de faire le voyage de la Terre-Sainte , esperant expier son crime par cette dévotion.

Thibault qui crut trouver une occasion de mourir glorieusement en combattant pour la foi , saisit avidement cette proposition. Tout fut bien tôt prêt pour leur voyage ; & le Comte de Ponthieu ayant laissé le gouvernement de ses Etats en des mains

304 LES JOURNÉES
fidèles ; ils partirent & arriverent
heureusement à Jerusaleem.

Le Comte & Thibault s'engagerent pour un an au service du Temple , & dans cet espace de tems ayant trouvé à signaler leur zèle & leur valeur , ils firent des actions dignes d'une mémoire éternelle , & les Infideles sentirent souvent la force de leurs bras , & l'ardeur de leur foi.

L'année étant écoulée , & leurs vœux accomplis , ils s'embarquerent à Acre pour repasser en France : Les vents leur furent favorables quelques jours ; mais une tempête des plus violentes ayant succédé au calme , ils se virent battus des vents & des flots avec une telle impétuosité , qu'ils n'attendoient plus que la mort , lorsque le vaisseau fut jetté sur les Côtes d'Almerie , terre appartenante aux Infidèles. Il fut
bien-

bientôt entouré des barques & des brigantins des Sarrazins ; & comme le vaisseau étoit hors d'état de remettre en mer , il l'étoit encore moins de se défendre.

Le Comte de Ponthieu , le jeune Prince son fils , & Thibault furent faits prisonniers , & menés dans les cachots. Tous les Chrétiens de leur bord furent traités de la même sorte : Ainsi chargés de fers , ils ne sortirent d'un péril que pour rentrer dans un autre , qui leur annonçoit une mort inévitable. Ces Héros s'y préparèrent avec une résolution digne de leur courage & de leurs malheurs.

Les Infideles cependant voulurent leur laisser la vie , jusqu'au jour où l'on célébroit la naissance du Sultan d'Almerie leur Souverain , l'usage de ce pays étant de sacrifier les criminels , ou les

Chrétiens dans cette fête , pour marque de réjouissance.

Ce moment arriva , & les ayant fait tirer au sort pour sçavoir celui qui périroit le premier , il tomba sur le Comte de Ponthieu : son fils & Thibault vouloient être préférés ; mais tout ce qu'ils purent obtenir , fut de le suivre jusqu'au lieu de son supplice , & d'attendre leur tour.

Toute la Cour du Sultan étoit assemblée pour voir ce spectacle , il y étoit présent lui même avec la Sultane Reine son Epouse , dont l'extrême beauté attiroit les yeux des Infidèles , lorsqu'ils en furent détournés par l'arrivée des illustres victimes qu'on alloit leur sacrifier : mais cette Reine dont l'ame étoit aussi parfaite que le corps , fut surprise de l'air majestueux du Comte de Ponthieu , qu'elle ne voyoit en-

core que de loin : sa vieillesse vénérable , & le mépris qu'il sembloit faire de la rigueur de son sort , la contraignirent à commander qu'on le fît approcher d'elle. Comme il étoit Etranger , elle baissa son voile , la coutume des femmes de ce Pays n'étant pas de se laisser voir à d'autres qu'aux Sarrazins.

A mesure qu'il avançoit , elle se sentit agitée d'un mouvement de tendresse qu'elle n'attribua d'abord qu'à la pitié ; mais , ayant envisagé le Comte avec attention , elle connut la cause de ses mouvemens secrets ; & faisant effort pour se contraindre , elle demanda au Comte qui il étoit , d'où il venoit , & par quelle aventure il avoit été pris.

La douceur de cette voix porta jusqu'au fonds du cœur du

Comte ; & par un mouvement dont il ne fut pas le maître , il lui répondit sans hésiter qu'il étoit François , & de la Souveraineté de Ponthieu. Etes-vous seul ici , lui demanda la Reine ? J'ai deux compagnons de mon infortune , lui dit-il , Madame ; l'un est mon gendre , & l'autre mon fils. Qu'on les fasse venir , ajouta la Sultane. Comme ils avoient suivi le Comte , on les eut bientôt amenés.

Cette belle Reine les examina avec attention , & ne croyant pas se tromper dans ses conjectures , elle ordonna qu'on suspendît le sacrifice , & courut de son trône à celui du Sultan , & se jettant à ses pieds : Seigneur , lui dit-elle , si jamais j'ai eu le bonheur de te plaire , & si je puis compter sur ton amour , accorde-moi la vie de ces trois esclaves.

ves ; ils font de mon pays , la pitié m'intéresse pour eux , & j'espère que ta clémence sera récompensée par le mérite de ceux que je vais attacher à ton service.

Le Sultan qui l'adoroit , la releva tendrement : Vous êtes maîtresse de mon sort , Madame , lui dit-il , comment ne vous la rendrois-je pas de ces Etrangers ? Disposez-en , je vous les donne sans me réserver nul droit sur eux. La Sultane le remercia , & retournant vers ses illustres Captifs , elle leur annonça leur grace , & ne voulant pas être témoin du reste de la fête , elle leur ordonna de la suivre dans son Appartement.

Alors se voyant seule avec eux , elle fit un nouvel effort pour cacher le trouble de son ame ; & prenant un air de fierté

que sa majesté naturelle augmentoit encore : Je vous ai sauvé la vie, leur dit-elle, & vous pouvez juger que celle qui donne des preuves d'un semblable pouvoir, peut avoir l'autorité de vous remettre dans le même péril ; ainsi donc, songez à satisfaire ma curiosité sur toutes vos aventures, sans m'en rien déguiser. Je vous donne jusqu'à demain pour vous y préparer : Je veux sçavoir vos noms, votre naissance, & quel étrange accident vous a conduits ici. Si vous êtes sinceres, attendez tout de mes bontés.

Thibault qui n'avoit osé lever les yeux sur elle, tout le tems qu'ils avoient été devant le Sultan, cherchoit par des regards perçans à démêler, sous le voile qui la cachoit, des traits dont la beauté ne laissoit pas d'éclater,

malgré cet obstacle ; la gaze en étoit si déliée , que tant de charmes ne pouvoient pas manquer de la pénétrer. Il sentit son cœur émû , & cette Princesse excita dans son ame des mouvemens qui lui avoient été inconnus depuis la mort de sa malheureuse Epouse. Attendri malgré lui , & plein du respect que lui inspiroit cette belle Sultane , il se jetta à ses pieds : Pour moi , lui dit-il , Madame , ce ne sera point la crainte de la mort qui me fera conter mes malheurs ; comme ils sont d'une nature à ne trouver jamais de soulagement , s'il m'étoit permis d'abreger ma vie , il n'est rien que je ne fisse pour la terminer , bien loin de la prolonger. Votre pitié nous l'a sauvée , & si le triste récit de nos aventures peut vous marquer notre reconnoissance , soyez af-

312 LES JOURNÉES
surée de notre sincérité.

La fermeté de la Reine eut peine à tenir contre un discours si touchant ; mais faisant un nouvel effort : Levez-vous , lui dit-elle , votre sort me touche & m'intéresse plus que vous ne pensez : le Sultan va bientôt paroître , retirez-vous , il ne vous manquera rien : Remettez-vous de vos craintes & de vos fatigues , demain vous recevrez mes ordres.

A ces mots ayant appelé une esclave en qui elle avoit mis toute sa confiance ; Saïde , lui dit-elle , conduisez-les , & faites ce que je vous ai dit. Alors leur ayant fait signe de se retirer , ils lui obéirent , & suivirent l'esclave. En sortant ils entendirent soupirer la Reine , ils soupirerent aussi : & Thibault , qui s'éloignoit d'elle à regret , s'étant retourné pour
la

la voir encore, appercevant qu'elle portoit un mouchoir sur ses yeux pour effuyer ses larmes , ne put retenir les siennes.

Saïde les conduisit dans un petit appartement qui rendoit derriere celui de la Reine : Il étoit composé de trois pièces, au bout desquelles étoit une galerie voûtée , où l'on ferroit les fruits qu'on présentoit chaque jour à la table de la Sultane. Voilà , leur dit Saïde , le seul service auquel la Reine veut vous occuper ; elle n'auroit pû vous mettre aussi commodément, sans vous donner un emploi qui vous approchât de sa personne : ainsi, vous aurez soin de ces fruits, de les arranger avec art dans les corbeilles destinées à cet usage , & de les lui présenter à ses repas : Sous ce prétexte vous pouvez occuper cet appar-

tement, & être servis par des esclaves commandés pour cela : Ils seront soumis à vos ordres, & vous ne le ferez qu'à ceux du Sultan & de la Sultane. Voilà ce que la Reine m'a commandé de vous dire. A ces mots elle les quitta, & les laissa dans une surprise incroyable de tout ce qu'ils voyoient.

Lorsqu'ils furent sans témoins, Thibault qui ne pouvoit plus renfermer en lui-même la foule des différentes pensées qui s'offroient à son esprit, s'approcha du Comte, & l'embrassant tendrement : Quelle femme, lui dit-il, Seigneur ! quelle femme est donc cette Reine ! par quel miracle regne-t-elle sur des Barbares ? & quels services lui avons-nous rendus pour mériter des soins si généreux : Ha ! Seigneur, que sa pitié me touche, & que je la

trouve dangereuse ! Ha ! ma chere Princesse , ajouta-t-il , vous seul excitiez autrefois tous les mouvemens que je sens dans mon ame.

J'ignore , répondit le Comte , quel sera notre sort , & les desseins de cette Reine. Ses bontés ne m'agitent pas de la même sorte que vous ; vous êtes jeune , & votre cœur conserve un fonds de tendresse qui le peut porter à des mouvemens plus impétueux que les miens ; cependant je vous avoue que j'ai senti pour elle les entrailles d'un pere , & que mille fois en l'écoutant ma fille est revenue à ma mémoire. Voilà mes sentimens , je les développe mieux que vous ne faites les vôtres , & je crains bien , mon cher Thibault , que vous ne perdiez doublement votre liberté dans ces funestes lieux.

Thibault ne répondit qu'en soupirant ; & comme on vint les servir , il fallut cesser un entretien qui ne demandoit pas de témoins.

La Reine cependant , que les aventures de cette journée intéressoient trop pour être tranquille , ne fut pas plutôt seule avec sa chère Saïde , qu'elle s'abandonnant aux transports qu'elle avoit cachés avec tant de soin , son beau visage fut baigné de larmes trop long-tems retenues.

Saïde étonnée de cet excès de douleur , s'étant mise à ses pieds , & lui prenant les mains : Hé ! quels sont vos malheurs , Madame , lui dit-elle ? Ces étrangers sont-ils venus pour troubler la tranquillité dont vous commenciez à jouir ? Vous m'avez toujours honorée de votre confiance , ne puis-je sçavoir aujour-

d'hui la cause de vos pleurs ?

Ha ! ma chere Saïde , lui dit la Reine , ne te trompes point à mes larmes ; la joye , l'amour , la nature & la crainte me les font répandre , bien plus que la douleur. Cet époux si cher , & dont je t'ai parlé tous les jours , est un de ces Captifs à qui je viens de sauver la vie ; l'autre est mon pere , & le plus jeune des trois est mon frere. L'horreur d'avoir vû mon pere exposé au supplice pour le divertissement d'un Peuple dont je suis la Reine , m'a pénétrée de la douleur la plus vive , & je ne comprends pas comment je n'ai pas perdu la raison une seconde fois : mon époux destiné au même sort , sa mélancolie , l'état soumis où je l'ai vû devant moi , les regards pleins d'amour , & dont un seul faisoit autrefois tout le bonheur

318 LES JOURNÉES

de ma vie , ont déchiré mon ame dans les endroits les plus sensibles : Je n'ai osé me découvrir , je veux même sçavoir leurs sentimens avant que de le faire , & l'effort que je me suis fait par cet excès de prudence , cause à present les pleurs que tu me vois répandre. Garde mon secret , ma chere Saïde , & ne m'expose point à trembler encore pour des jours où les miens sont attachés.

Ne doutez point de ma fidélité , Madame , lui répondit-elle ; elle est inviolable , ma religion , vos bontés que j'ai si souvent éprouvées , & la confiance dont vous m'honorez m'attache à vous jusqu'au tombeau. Ces assurances firent plaisir à la Reine , & elles prirent ensemble des mesures pour être en liberté d'entretenir le lendemain les illustres Esclaves.

Le Sultan qui se fit entendre, contraignit cette Princesse à finir une conversation si intéressante. Ce Prince qui n'avoit pour tout défaut que d'être Sarrazin, l'aborda avec cet air content que donne le plaisir d'en avoir fait. Hé bien , Madame , lui dit-il, avez-vous quelque sujet de douter de mon amour ? & puis-je me flatter que ce que je viens de faire, détruira la tristesse qui trouble depuis si long-tems votre repos & mon bonheur ? Je vous dois tout , Seigneur , lui dit la Sultane , & je ne vais m'attacher qu'à vous marquer ma reconnaissance.

Le Sultan charmé d'avoir trouvé une occasion de lui plaire , l'entretint encore quelque tems de sa passion , après quoi il l'instruisit qu'il sortoit du Conseil , où l'on avoit pris la résolution

de s'opposer fortement aux irruptions qu'un Prince de ses voisins faisoit dans ses Etats , & que la guerre alloit être déclarée dans les formes. Cette nouvelle fit naître une pensée à la Reine qui lui réussit ; & voulant profiter de la disposition où étoit le Sultan de lui tout accorder , le Ciel , lui dit-elle , me favorise d'une façon extraordinaire , en me donnant un moyen de reconnoître vos bontés.

Un des Captifs , Seigneur , dont vous m'avez fait présent , est le plus brave homme de son tems , & je suis assurée de la victoire , si vous lui donnez la liberté de combattre vos ennemis. Le Sultan lui opposa la différence des religions , & le peu d'assurance qu'il pourroit prendre sur la fidélité d'un Chrétien. Je vous en répons , lui dit la Reine

avec précipitation , je vous servirai de gage de sa foi ; & pour vous en mieux aflurer , je garderai les deux autres Captifs qui lui sont extrêmement chers , pour ôtage de la parole que je vous donne.

Le Sultan lui accorda ce qu'elle demandoit avec tant d'ardeur , la laissant maîtresse absolue de faire ce qu'elle voudroit , & se retira dans son appartement bien plus sensible à la joye de lui pouvoir prouver son amour , qu'il n'étoit inquiet du succès de la guerre. Cette belle Reine passa la nuit dans des mouvemens bien differens. L'amour avoit repris de nouvelles forces , la nature qui s'étoit quelquefois revoltée par le souvenir de l'horreur du supplice où elle avoit été exposée , reprenoit son empire , & n'étoit occupée que de la

crainte de n'être pas assez aimée pour être reconnue avec joye.

Les Comtes de Ponthieu & de Saint Paul n'eurent pas une nuit plus tranquille. Thibault se sentoît agité par le trouble que donne un amour naissant, il s'en faisoit un crime, & ne se trouvoit moins coupable que lorsque son imagination lui rappelloit le port, la taille, & le son de la voix de la Princesse de Ponthieu : il lui trouvoit tant de ressemblance avec la Reine, qu'il n'accusoit que cette conformité de la vivacité de ses sentimens.

Le Comte de Ponthieu étoit dans le même embarras sur les siens ; quoiqu'il fût bien assuré que l'amour ne les caufoit pas. Persuadé d'avoir donné la mort à sa malheureuse fille, il ne s'imaginoit pas que nul miracle l'eût

pû sauver. Cependant la tendresse que la Sultane lui avoit inspiré étoit si conforme à celle qu'il avoit pour son fils , que son étonnement étoit inconcevable. Ils passerent la nuit dans ces différentes occupations , & le jour qui parut leur en prescrivant d'autres , ils se leverent , & se mirent à préparer les fruits de la Reine , en attendant ses ordres.

Ils ne furent pas long-tems sans les recevoir. La fidèle Saïde vint leur dire que la Sultane les demandoit , & qu'ils apportassent les corbeilles. Ce commandement fut promptement exécuté , les mouvemens secrets qui les agitoient , leur donnant une impatience de la revoir , qui animoit jusqu'à leurs moindres actions.

Saïde les introduisit près d'elle , & les corbeilles ayant été

portées sur une table d'albâtre , la Sultane à demi couchée sur un riche Sopha , vêtue elle même d'une magnificence incroyable ; éclatante d'un nombre infini de diamans , & son voile ne cachant qu'une partie de son visage , après avoir examiné ces Esclaves un moment : Hé bien , leur dit-elle , êtes-vous prêts à me satisfaire ? Il seroit inutile de me rien cacher , je sçai déjà qui vous êtes ; parlez , Comte de Ponthieu , dit-elle , en s'adressant à lui , & m'apprenez par quelle aventure vous êtes dans ces lieux.

Le Comte fut extrêmement surpris de s'entendre nommer ; & voyant qu'il n'étoit pas question de feindre , il conta son histoire avec sincérité ; mais lorsqu'il fut à celle de sa fille , ses sanglots interrompirent mille fois

son recit , il n'en oublia nulle circonstance , & avoua le crime qu'il avoit commis en lui donnant la mort : mais hélas , ajouta-t-il , de combien de remords n'ai-je pas été déchiré depuis ce funeste jour ; toute ma tendresse s'est renouvelée avec plus de force que jamais , & j'ai souhaité cent fois que cette Princesse revînt au jour pour être témoin de l'excès de ma douleur : Alors il lui dit les vœux qu'ils avoient faits , leur voyage à Jerusalem , leur retour , la tempête , leur esclavage , & la mort à laquelle ils avoient été destinés.

Voilà , Madame , continua-t-il , un récit fidèle de nos malheurs ; & malgré leur excès , ils sont bien adoucis par l'intérêt que votre bonté vous y fait prendre. En effet , la Sultane étoit baignée de pleurs , elle fut même

quelque tems sans pouvoir parler.

Je ne le cache point , dit-elle enfin , votre récit m'a vivement touchée , & je plains extrêmement la Princesse de Ponthieu , elle étoit jeune , la raison auroit pû lui revenir , & le généreux procédé de son époux l'auroit sans doute ramené à son devoir. Vous avez reçu du Ciel le châ-timent de votre cruauté , il n'est plus tems de vous la reprocher ; mais de quel œil verriez-vous cette Princesse , si par un miracle que je ne connois pas , elle avoit évité la mort ? Ha ! s'écria le Comte , comme un pere qui ne voudroit employer sa vie qu'à rendre la sienne heureuse & fortunée. Et vous , dit-elle à Thibault , qu'elle vit tout couvert de larmes , cette épouse vous seroit-elle encore chere ? lui par-

donneriez-vous les égaremens ? lui rendriez-vous un cœur sensible & tendre ; enfin l'aimeriez-vous encore ? N'en doutez point , Madame , lui dit-il , avec une voix entrecoupée de soupirs , sa présence seule pourroit faire mon bonheur.

Recevez-la donc , lui dit elle alors , en se jettant dans les bras , & levant tout-à-fait son voile : Vous la voyez cette épouse infortunée ; c'est cette fille , ajouta-t-elle , en courant à son pere , qui vous a coûté tant de pleurs , reconnoissez la, Seigneur, & que sa vûe ne puisse dissiper la tendresse que vous venez de lui marquer ne la connoissant pas.

Qui peut bien exprimer la joye & l'étonnement de ces illustres personnes ! Leurs yeux se dessillerent , leurs mouvemens secrets

se développerent , ils la reconnurent pour épouse & pour fille. Thibault étoit à ses pieds en lui baissant les mains qu'il arrosoit de ses larmes , tandis que le Comte la pressoit dans ses bras sans pouvoir dire autre chose que ma fille , ma chere fille. Le jeune Prince baisoit sa robe , & Saïde attentive à ce touchant spectacle , ne pouvoit retenir ses pleurs.

Enfin la surprise ayant cessé , ce langage muet fit place à tout ce que l'Amour & la Nature peuvent inspirer de plus tendre. La belle Reine embrassa encore Thibault , & lui marqua un retour de tendresse si parfait , que la sienne reprit sa premiere force , & s'offrit à son cœur avec les charmes de la nouveauté ; la Reine fit treve à ses touchantes caresses , pour les partager avec le jeune Prince de Ponthieu , qui ne cessoit

cessoit point d'embrasser ses genoux ; Elle le prit entre ses bras , & quoiqu'elle ne le connût que par le récit que son pere venoit de faire , sa jeunesse & sa beauté l'avoit intéressée pour lui du premier jour.

Après avoir satisfait à ces premiers transports ; il est tems , dit la Sultane , de vous instruire de mes aventures. Le Sultan est occupé aux préparatifs de la guerre qu'il est obligé de soutenir , & nous avons la liberté de nous entretenir sans crainte d'être interrompus. Alors les ayant fait asseoir , & Saïde s'étant mise en dehors du cabinet , pour avertir en cas que quelqu'un de suspect parût ; la belle Reine commença son discours en ces termes , en s'adressant au Comte de Ponthieu.

Je ne veux point vous rappeler la cause de ma mort , elle vous a été trop sensible , & la perte de ma raison trop connue pour remettre devant vos yeux de si tristes objets. Je vous dirai seulement que j'ai bien connu depuis que l'excès de mon amour avoit fait seul le trouble de mon esprit , & que prévenue de l'idée de n'être plus digne de celui de mon époux , m'imaginant le voir sans cesse me reprocher mon malheur , & chercher à se défaire de moi , la raison m'avoit abandonnée au point de souhaiter sa mort comme le seul moyen, de me rendre le repos.

J'étois si fort remplie de cette pensée , que j'écoutai l'arrêt de ma mort comme un coup qui venoit de lui ; le trouble de mon esprit m'empêcha de sentir l'hor-

reur de mon supplice , & vous pouvez vous souvenir , Seigneur , que je ne fis nul effort pour m'en garantir , étant dans une espece d'anéantissement qui tenoit plus de l'imbécillité que de l'étonnement. J'ignore quelle route & quel chemin put prendre mon funeste vaisseau , & combien d'heures il mit à faire son trajet.

Je sçai seulement que je me trouvai dans un vaisseau véritable , au milieu de quantité de gens inconnus , empresseés à me faire revenir ; mais ce qu'il y a de plus surprenant , c'est la raison & la mémoire qui me revinrent à l'instant ; soit un effet ordinaire aux approches de la mort , soit une propriété des flots , ou pour en mieux juger un ouvrage de la Providence.

Tout ce que j'avois fait , dit & pensé , revint à mon esprit , &

je me trouvai si coupable envers vous & mon époux, que le premier signe de vie que je donnai à mes libérateurs, fut une abondance de pleurs si excessives, que je pensai en être suffoquée; elle fut d'autant plus violente, que je n'avois pas versé une larme depuis notre retour à Ponthieu. On prit tant de soin de moi, & on me fit tant de remèdes, que sans faire cesser ma douleur, on ne craignit plus pour ma vie.

Les gens du vaisseau avoient mis près de moi une jeune fille extrêmement aimable, son attachement à me soigner étoit si grand, que je ne pûs me dispenser d'y faire attention. Comme c'étoit la seule femme qu'il y eût avec ces gens, je ne pouvois prendre confiance qu'en elle.

Lorsqu'elle me vit plus tranquille, elle m'apprit que nous

étions avec des Marchands Flamands qui alloient trafiquer au Levant ; qu'ayant vû flotter mon extraordinaire tombeau , l'espoir d'y trouver de quoi s'enrichir les avoit portés à s'en saisir , qu'ils l'avoient tiré à bord de leur vaisseau , & que l'ayant ouvert , ils avoient été surpris de n'y voir qu'une femme richement vêtue ; qu'ils m'avoient d'abord crû morte , étant extrêmement enflée ; mais que m'ayant mise au grand air , une espece de mouvement du côté du cœur leur ayant donné l'espoir de me secourir, ils avoient employé tous les remedes propres à me sauver la vie , qu'y étant parvenus , & ayant découvert en moi quelque beauté , ils avoient formé le dessein de tirer de la perte de ma liberté de quoi se consoler de n'avoir trouvé que moi dans le tonneau.

C'est dans cette intention ; ajouta cette jeune fille , que nous voguons pour arriver à Almerie , où ces Marchands prétendent vous vendre au Sultan qui y re-
gne : Il y a six mois qu'ils m'ont enlevée sur les côtes de France mon pays natal dans le même dessein ; mais je prévois, Madame , que votre beauté me garantira d'être exposée aux désirs du Sultan : Cependant comme il m'est impossible d'éviter l'esclavage , j'ose vous supplier de ne pas souffrir qu'on me sépare de vous. Le Sultan d'Almerie vous achètera sans doute , faites qu'il m'achète avec vous ; & que je ne porte des chaînes que de vos mains.

Je fus touché de cette prière , & me trouvant fort soulagée d'avoir une Françoisè avec moi , je lui promis que quelque fût

mon sort , elle le partageroit ; mais ce qu'elle venoit de me dire me donnant de l'inquiétude , je fis prier le Principal du vaisseau de me venir parler.

Je commençai par le remercier du secours qu'il m'avoit donné , & voulant l'engager par l'espoir de la récompense , je l'assurai qu'elle seroit au-dessus de ses espérances , s'il vouloit me mettre sur les côtes de France. Il me répondit qu'il ne doutoit pas de ma générosité , ni que je ne fusse une personne assez considérable pour le bien payer du service qu'il m'avoit rendu ; mais qu'il n'étoit pas le maître de suivre son inclination en faisant ce que je souhaitois ; qu'il devoit compte de tout à ses compagnons , qu'ils avoient résolu de me vendre avec la jeune Françoise au Sultan d'Almerie : que c'étoit un gain sûr pour eux ,

au lieu que l'effet de mes promesses leur paroîtroit incertain , & fans vouloir m'écouter davantage, il fut rejoindre ses compagnons.

Il me fut impossible de le faire changer de sentiment , & je me vis contrainte de m'abandonner à ma destinée. A mesure que ma raison se rétablissoit , ma tendresse pour mon cher Prince reprenoit son empire. Je sentis mes malheurs dans toute leur étendue , & mon désespoir n'auroit peut-être point eu de bornes sans les discours sages & consolans de ma jeune compagne. Malgré ses soins je tombai dans une langueur qui effraya les Marchands , dans la crainte que je ne perdisse l'éclat dont ils prétendoient tirer leur profit. Ils abordèrent à Almerie , & se hâtèrent de nous conduire au Sultan.

Comme

Comme il étoit accoutumé au trafic de ces gens-là, il les reçut parfaitement bien, & parut si content de leur prise, qu'il nous acheta Saïde & moi, le double plus qu'ils n'avoient espéré.

Nous fûmes conduites dans le Palais des femmes du Sultan. Il vint bientôt nous y trouver, & j'eus le malheur de lui plaire d'une façon si extraordinaire, qu'il sembla que ce Prince regardât comme une affaire d'Etat de se faire aimer de moi, & de me tirer de ma mélancolie.

J'appelle malheur ce qui auroit fait la félicité d'une autre ; car je dois au Sultan cette justice, qu'il est plein de mérite, & possède des vertus héroïques ; mais j'étois Chrétienne, & prévenue d'une passion qui ne laissoit point de place dans mon cœur. Ainsi je regardois ses soins

comme le plus grand de mes malheurs. Ce Prince voyant mon attachement pour Saïde , me la donna. (Saïde est un nom que je lui ai fait prendre pour cacher le sien ,) & il me sépara du reste de ses femmes , en me faisant servir en Reine.

Tous ces honneurs redoubloient ma peine ; cependant la soumission du Sultan me fit espérer , que puisqu'il n'employoit pas la force pour me soumettre à ses volontés , le tems le guériroit , & que quelque nouvel objet le détourneroit de sa passion. Je me trompois , son amour augmenta tous les jours , & quelles que fussent mes rigueurs , le même respect accompagna ses actions.

J'avois une entière confiance en Saïde , je lui contai mes malheurs , & lui marquois la répugnance que j'avois à recevoir les

soins du Sultan ; mais enfin ce Prince accablé des murmures de ses sujets , qui ne pouvoient approuver qu'il eût tant de considération pour une Chrétienne , sans la contraindre du moins à changer de religion , se résolut à me parler plus fortement qu'il n'avoit fait. Ma résistance avoit duré un an , il crut m'avoir assez marqué de respect en me laissant un tems si considérable.

Il vint donc me trouver un jour , & me voyant dans une tristesse extrême : Madame , me dit-il , c'est à regret que je me vois contraint de sortir des bornes que je m'étois prescrites pour toucher votre cœur ; mais il faut vous résoudre à recevoir ma foi , ou à changer de Religion publiquement ; tout mon pouvoir ne peut vous garantir des loix qui forcent les femmes qui sont

340 LES JOURNÉES

enfermées dans ce Palais, à suivre la nôtre. Je vous adore, & quoique je dusse vous obliger à ce changement, je vous promets de ne vous y pas contraindre, si vous voulez recevoir la Couronne que je vous offre. Mes sujets & toute ma Cour seront persuadés que vous vous serez rendue de notre Religion, si vous voulez m'accepter pour époux, sans en vouloir de plus fortes preuves, & vous serez libre de suivre en secret celle que vous craignez de quitter. C'est le seul moyen de vous garantir de la fureur d'un Peuple, qui ne respecte pas même son Souverain; quand il est animé : Je voudrois que mon amour & ma soumission vous engageassent à cette action, plutôt que la crainte ; mais j'espère que le tems amenera dans votre cœur les sentimens qui

doivent faire ma félicité & votre bonheur.

Je ne pus retenir mes larmes au discours du Sultan. L'alternative me parut terrible : Est-il possible, Seigneur, lui répondis-je, que tant de beautés qui vous sont soumises, vous n'en trouviez point qui soient plus dignes que moi, de l'honneur que vous voulez me faire ? Si vous ne vous étiez pas attaché à moi, vos sujets m'auroient ignorée. Considérez, Seigneur, quelle gloire ce seroit pour vous de vaincre votre amour, & de me faciliter les moyens de revoir mon pays. Quelle peut être votre félicité de vivre avec une femme que la force & la crainte vous auront soumise, & qui passera la sienne à regretter ses parens & sa liberté ?

Le Sultan sourit à ces paroles.

On voit bien , dit-il , que vous ignorez votre sort. Vous êtes ici pour jamais , lorsqu'on y est entré une fois , l'espoir d'en sortir est absolument interdit : Ainsi , Madame , vous me devez quelque reconnoissance du respect que je vous ai conservé , étant le maître de votre destinée.

Je le priai de me donner trois jours pour lui rendre réponse : Il me les accorda , je les passai en prieres ; mais enfin me voyant sans secours , & sans nul espoir de revoir ma Patrie , que ma mort y étoit crüe certaine , & que je n'avois nul moyen de vous donner de mes nouvelles ; persuadée d'ailleurs , que puisque vous m'aviez voulu ôter la vie , vous ne voudriez rien employer pour me ravoir ; je me regardai comme une personne abandonnée sans ressource , & la facilité

de fuivre en secret ma Religion ,
me fit résoudre à me rendre aux
persuasions du Sultan.

Il revint au bout des trois
jours , & je lui dis que s'il me
vouloit jurer de ne me jamais
contraindre d'abjurer ma foi ,
j'étois prête à lui donner ma
main. Sa joye fut inconcevable ,
& quoiqu'il vît bien que je ne
me rendois que par l'impossibi-
lité de faire autrement , il m'as-
sura qu'il m'en avoit obligation ,
& me fit un serment sacré dans
sa Loi de me laisser en secret le
libre exercice de la mienne , à
condition que je me cacherois
avec soin

Cette nouvelle fut bientôt pu-
bliée dans Almerie , & destinée
toujours à faire des infidélités
forcées , je fus couronnée & pro-
clamée Sultane Reine avec une
magnificence qui auroit ébloui

toute autre que la Princesse de Ponthieu. Pendant cette cérémonie l'image de Thibault ne me quitta point ; je lui parlois , je lui demandois pardon ; enfin j'étois si éperdue , que Saïde m'a dit depuis , que j'avois plutôt l'air d'une statue que d'une personne vivante.

Pour vous , Seigneur , je vous reprochai souvent une cruauté , qui m'avoit conduite dans le précipice où je me trouvois ; il ne s'est point passé de jour depuis neuf ans que je suis unie au Sultan , que je n'aie versé un torrent de larmes ; & que je n'aie parlé de mon cher Prince avec la fidele Saïde.

Le Sultan m'a tenu parole ; toute sa Cour me croit Renegate ; lui seul sçait la vérité , sans me reprocher ma tristesse , il ne s'est occupé qu'à la dissiper. Le

même respect & la même complaisance ont toujours accompagné les actions, & vous avez été témoins de mon pouvoir sur lui, par votre vie qu'il m'accorda sans hésiter. Je vous reconnus aussi tôt que je vous vis, & je me ferois fait connoître à vous dès hier, si je n'eusse voulu m'assurer que vous m'aimiez encore.

Voilà, continua la Sultane; la vie de cette infortunée; mais ce n'est pas encore assez, mon cher Prince, ajouta-t-elle, en s'adressant à Thibault, il faut pour vous rendre votre femme & votre liberté, que j'expose vos jours à de nouveaux dangers. Parlez, vous sentez-vous capable de combattre pour m'arracher des bras d'un rival puissant & redoutable, & votre amour secondera-t-il votre valeur? Pouvez-vous en douter sans m'offenser, lui ré-

pondit-il , & ne fuffit-il pas que vous foyez le prix du combat , pour m'animer d'un courage invincible ? Princeffe , continua-t-il , je vous jure par le plaifir que j'eus de vous obtenir d'un pere , par la félicité que j'ai goûté d'être aimé de vous , par mes malheurs , & par la joie que je reflens de vous revoir , que je ne vous ai jamais aimé plus tendrement que je vous aime. Ainfi donc ne craignez point de vous expliquer , & difpofez en Souveraine de mon bras & de ma vie.

La Sultane fut charmée d'une fi tendre affurance , & n'ayant point de témoins fufpects , elle embraffa encore ce cher Epoux. Elle lui dit enfuite ce qu'elle avoit avancé au Sultan. Il eft de la dernière importance , ajouta t-elle , que vous attiriez fa confiance par de grands fervices , afin que mes

desseins en réussissent mieux. Le Sultan a déjà perdu plusieurs batailles par l'ignorance de ses Chefs ; & si vous combattez pour lui , je ne doute point de la victoire. Lorsqu'il vous verra les armes à la main , il ne pourra vous refuser son estime , & c'est alors que je pourrai exécuter ce que j'ai projeté.

Le Comte & Thibault approuverent ce que la Reine avoit fait. Le jeune Prince la pria de faire en sorte qu'il accompagnât son beau-frere à l'armée ; mais cette Princesse lui dit qu'elle ne pouvoit satisfaire son courage héroïque , ayant promis au Sultan de le garder avec son pere , pour ôtage de la fidelité de Thibault.

Après s'être encore entretenus long-tems , la Sultane les fit retirer , ne voulant pas que le Sultan les vît avec elle. Ce Prince ne

tarda pas à la venir trouver , & lui ayant demandé si son brave Captif étoit d'accord de ses intentions : Oui, Seigneur, lui dit-elle , il brûle de te marquer son zèle , & de reconnoître par ses services , les obligations que je lui ai dit que je t'avois.

Le Sultan la pria de les faire venir tous trois. Ils vinrent , & ce Prince qui ne les avoit presque pas regardé , fut charmé de leur bonne mine. La vieilleffe du Comte lui inspira de la vénération , la beauté du jeune Prince lui donna de l'admiration ; mais Thibault dont le port noble , aisé , & rempli de graces , accompagnées d'une beauté mâle , qui inspiroit à la fois l'amour & le respect , fit naître dans son cœur une estime particuliere.

La Sultane , lui dit-il , qui vous a sauvé la vie , par un excès de

zèle pour moi , & d'estime pour vous , veut que vous l'exposiez pour mon service ; votre air me donne une confiance entière. Ainsi préparez -vous à partir après demain. Je vous ai fait agréer dans mon Conseil pour Chef de mon armée. Mes sujets sont si fatigués de leur perte , qu'ils ne trouvent point étrange que je cherche à les réparer par des moyens extraordinaires ; & tout Chrétien que vous êtes , mes soldats vous obéiront avec joie , si votre valeur seconde leur espérance.

Thibault assura ce Prince de son zèle & de sa fidélité. Après cela il reçut du Sultan les instructions qui lui étoient nécessaires ; & s'étant retiré , il lui laissa la liberté de recevoir celles de la Sultane.

Il ne fut pas plutôt parti , que

cette Princeſſe ſe tournant vers Thibault ; Vous allez combattre les Infidèles , lui dit-elle , cela ſ'accorde avec notre Religion ; mais , mon cher Prince , accordez auſſi mon repos avec votre courage , combattez pour vaincre , & non pas pour mourir ; ſans ménager les ennemis , ménagez votre vie ; c'eſt d'elle que dépend le bonheur de la mienne , & ſongez que je ne vous expoſe que pour vous mieux ſauver. Thibault la remercia de cette crainte obligeante , & lui promit de ne combattre que pour ſe mettre en état de la ſuivre.

Comme il étoit tems de ſe retirer , ils quitterent cette belle Reine. En rentrant dans leur appartement , Thibault trouva une veſte ſuperbe , & un ſabre garni de pierreries dont le Sultan lui

faisoit present. Il s'en para dans le même moment , & fut au dîner de ce Prince qui le vit avec plaisir. Ils parlerent long-tems des différentes façons de faire la guerre , & le Sultan trouva son Captif si consommé dans cet art, qu'il fut presque assuré de la victoire. Il le presenta aux principaux de sa Cour. Le reste de cette journée , & celle du lendemain furent employés à faire la revue des troupes qui étoient dans Almerie. Comme c'étoit la veille du départ de Thibault , il fit demander à la Sultane , par Saïde la liberté de lui dire adieu sans témoins. La Reine qui le souhaitoit autant que lui , mit cette entrevûe à la nuit. Ainsi lorsque tout fut tranquille dans le Palais , Saïde introduisit Thibault dans la chambre de la Sultane.

Ce fut là que ces époux, plus amans que jamais, se renouvelèrent les tendres assurances d'un amour éternel, & qu'oubliant le reste du monde, ils s'abandonnerent au plaisir de se revoir, & au doux espoir de se réunir pour jamais. Ils passèrent une partie de la nuit dans cette agréable occupation, & le jour les y auroit surpris, si Saïde ne fut venue les avertir qu'il étoit tems de se séparer. La Sultane pleura beaucoup, Thibault fut extrêmement touché : mais la raison reprenant son empire, ils s'embrassèrent, & se dirent adieu, en priant le Ciel de les rejoindre bien tôt. Ce Prince fut conduit par les mêmes détours, & nul accident ne troubla la satisfaction qu'il venoit d'avoir.

Il ne fit pas plutôt jour, que Thibault qui croyoit avancer
son

son retour par la promptitude de son départ , embrassa le Comte de Ponthieu , & son beau-frere , & recommanda la Sultane au Comte , en le priant de la quitter le moins qu'il lui seroit possible. Après quoi il se rendit auprès du Sultan pour recevoir ses derniers ordres , & partit avec une assurance qui lui présageoit une victoire certaine.

Pendant son absence , la Sultane fit si bien par ses intrigues qu'elle s'acquit une infinité de créatures , prêtes à tout entreprendre pour la servir dans l'occasion. Elle fit rendre aussi plusieurs services par l'entremise du Comte auprès du Sultan , qui étoit venu à l'aimer de façon qu'il ne pouvoit se passer de lui. Le Comte étoit grand Chasseur , & le Sultan avoit une passion violente pour cet exercice ; ce

qui faisoit que ce Prince mettoit le Comte de toutes ses parties. Les nouvelles qu'on recevoit coup sur coup des victoires que Thibault remportoit sur les ennemis, augmentoient encore la considération du Sultan pour ses deux Captifs.

Trois mois s'écoulerent de cette sorte en intrigues du côté de la Reine, & en confiance de la part du Sultan : mais la joye fut complete par la nouvelle du gain d'une bataille décisive que Thibault avoit donnée aux ennemis ; ils les avoit taillés en pièces, tué leur Prince de sa main ; & par cette victoire avoit conquis ses Etats, & repris ce qu'il avoit envahi au Sultan.

Ces actions éclatantes furent célébrées dans Almerie par des réjouissances extrêmes : On ne parloit que de la valeur & des

obligations qu'on avoit à l'invincible Captif.

Pour lui , voyant qu'il n'avoit plus d'ennemis à combattre , il se hâta de mettre garnison dans les Places conquises ; & ayant nommé par tout des Gouverneurs fideles , il revint triomphant dans Almerie. Le Sultan le reçut comme son Dieu tutelaire.

Ce que la Reine avoit prévu arriva. Le Sultan rendit la liberté à Thibault , & le pressa d'accepter la premiere Charge de l'Empire en changeant de Religion : mais ce Prince lui fit entendre avec respect , qu'il ne pouvoit profiter de ses bontés , en l'assurant que tant qu'il auroit besoin de lui , il resteroit à sa Cour Ce refus bien loin d'irriter le Sultan , lui donna encore plus d'estime pour lui ; & cet illu-

stre Afranchi devint si considerable à la Cour d'Almerie, qu'il ne s'y faisoit plus rien que par ses avis.

La Sultane voyant réussir si bien son projet, mit la dernière main à son ouvrage ; elle feignit d'être grosse, & que l'air d'Almerie lui étoit contraire. Un Medecin Renegat qu'elle avoit gagné à force de bienfaits, assura le Sultan qu'il étoit dangereux pour la vie de la Reine de ne la pas faire changer de lieu. Ce Prince allarmé la pria de choisir l'endroit qui lui plairoit le plus de ses maisons de plaisance, pour aller s'y rétablir. La Sultane lui en nomma une qui étoit sur les côtes, mais dont le chemin étoit par mer. Le Sultan fit promptement équiper une galere, & la Reine eut soin de la faire remplir des gens qui lui étoient dévoués.

Lorsque tout fut prêt , elle supplia le Sultan de permettre qu'elle se fît accompagner du Chevalier François pour la sûreté de sa personne. Pour le Comte de Ponthieu & son fils , comme ils étoient à elle , elle n'eut pas besoin de permission pour les emmener. Le Sultan lui accorda tout , & elle s'embarqua avec son pere , son frere , & son époux , emmenant aussi un fils âgé de sept ans qu'elle avoit eu du Sultan , & la fidele Saïde ; laissant à Almerie une fille encore à la mammelle.

Le Ciel paroissant favoriser leur dessein , ils ne se virent pas plutôt avancés en mer que nos Guerriers , secondés des créatures de la Reine , contraignirent les Forçats de ramer droit à Brindes , où ils arriverent heureusement. La Princesse donna

la liberté aux esclaves Chrétiens qui étoient sur la galere , & mit à leur place tous les Sarrazins qu'elle put racheter , qu'elle renvoya au Sultan , avec ordre de lui remettre la lettre suivante.

LA PRINCESSE DE PONTHEIU
au Sultan d'Almerie.

S I je n'avois eu que ta générosité à combattre , je t'aurois découvert la cause de ma fuite ; persuadée que tu l'aurois favorisée plutôt que de l'empêcher ; mais ton amour & ta Religion étant des obstacles invincibles , il m'a fallu employer la ruse pour sortir de ton Empire. Je ne te quitte point par un esprit d'inconstance. Je suis mon Epoux , mon Pere , & mon Frere , qui sont les trois Captifs dont tu m'avois accordé la vie. Mon Epoux

ayant exposé la sienne pour ta gloire, celle de ton Etat, & la sûreté de ta Personne, m'a acquitté des obligations que je te dois. Je suis Chrétienne & Souveraine avant que d'être à toi, ainsi tu vois à quoi mon rang & ma foi m'engagent. Je n'oublierai jamais l'honneur que tu m'as fait, & ma reconnaissance sera éternelle. Je te laisse ma fille, que son adolescence m'a forcée d'abandonner. Regarde-là avec des yeux de père. Je te souhaite tout le bonheur que tu mérites, & prie le Ciel avec ardeur qu'il te donne les lumières divines qui manquent à tes vertus.

LA PRINCESSE DE PONTHEIU.

Le Sultan vit le retour de la galère, & reçut la lettre de la Princesse, pendant qu'elle conti-

suivit sa route pour se rendre à Rome. Ce Prince sentit une douleur inconcevable à cette nouvelle. Son désespoir fut grand ; mais sa raison prenant le dessus , il chercha à se consoler en donnant ses soins & sa tendresse à la Princesse sa fille.

Cependant nos illustres fugitifs arriverent à Rome , où le Pape les reçut avec des honneurs extraordinaires , & après avoir reconcilié la Princesse & Saïde à la Foi Chrétienne , ils partirent comblés de présens & d'amitiés , & revinrent à Ponthieu ; où la joye de les revoir avec la Princesse se peut mieux sentir qu'exprimer.

Le Comte de Ponthieu étant mort quelque tems après , son fils hérita de ses Etats , mais ce jeune Prince n'ayant pas survécu de beaucoup à son pere , laissa

la Souveraineté de Ponthieu à la Princesse sa sœur, qui la transportant à son Epoux y gouvernerent avec gloire & dans une union parfaite.

Le fils que la Princesse avoit eu du Sultan, épousa une riche heritiere de Normandie, desquels sont descendus les Seigneurs de Preau ; & la Princesse qui étoit restée au Sultan fut mariée à un Prince Sarrazin , & c'est d'une fille de cette Princesse que nâquit ce fameux Saladin , Sultan d'Egypte , si connu , & si redouté de la Chrétienté.

Je vous avoue , dit Uranie ; voyant que Florinde avoit cessé de parler, que cette Histoire est des plus surprenante , & que j'ai peine à comprendre qu'il puisse se trouver tant de merveilleux avec le vrai.

Pour moi , dit Felicie , elle m'a faisie & touchée. La façon dont l'aimable Florinde l'a contée , ajoûta Thelamon , m'a fait trouver des grâces dans les endroits les plus terribles. Je vous jure , dit Orophane , que celui de la forêt n'est pas le moins difficile à décrire , & que j'ai tremblé plus d'une fois pour Florinde en la traversant. Vous badinez , dit Camille , mais je trouve qu'elle nous l'a fait passer très-délicatement , & qu'elle nous a prouvé par là que les unions les plus tendres ne sont pas exemptes de trouble & de dissention. Cette Histoire est fort belle , & fort bien contée , dit Orophane , & elle me donne occasion de me souvenir de quelques particularités de la vie de Saladin dont je vous ferai part.

L'heure du dîner fit cesser

cette conversation. On fut se mettre à table, en raisonnant sur les aventures de la Princesse de Ponthieu. Le repas dura comme à l'ordinaire, & la Compagnie n'en sortit que pour aller au Cabinet des livres.

Quoiqu'on se fût imposé pour loi de lire quelque tems, on ne suivoit pas cette regle à la lettre. Cette charmante Société ayant premierement établi la liberté, il y eut des jours où l'esprit & la mémoire lui fournirent des sujets de conversation.

Thélamon fut le premier qui la commença. Puisque je ne vous vois pas trop disposés, dit-il, à garder le silence qu'exige la lecture, & que ce Cabinet est destiné pour rapporter des traits historiques, il faut que je vous en dise un que je lûs hier dans Athénée, qui me fit un plaisir que je

H h ij

ne doute point que vous ne sentiez comme moi.

La plupart des Princes ne conviennent pas souvent de l'habileté de leur Ministre, leur amour propre leur faisant rejeter sur eux les fautes qu'ils font, & s'approprier les choses dans lesquelles ils ont réüffi. Philippe de Macedoine n'étoit pas de ce nombre. Athenée rapporte que ce Prince dans le fort de ses plus grandes affaires, faisant la débauche avec ses amis, donna une marque authentique de son estime & de sa confiance pour son Ministre. Bu-
» vons, leur dit ce Monarque,
» buvons; il suffit qu'Antipater
» ne boive pas.

Voilà, selon moi, continua Thelamon, le plus glorieux témoignage qu'un Souverain puisse porter en faveur d'un particu-

lier. Il falloit que Philippe regardât le mérite d'Antipater comme faisant une partie du sien, & qu'il fût persuadé que la raison de ce Ministre fût encore plus nécessaire à l'Etat que la sienne. Voilà un des traits de l'Antiquité qui m'a le plus frappé. J'y trouve je ne sçai quoi de libre & de naturel, & ensemble de noble & de grand qui me charme. Dans la chaleur du vin, dans la licence des festins de ce tems-là, conserver assez de sang froid pour rendre raison de son emportement à ceux qui peuvent le blâmer, & donner une louange si remplie d'équité envers son Ministre, est une preuve, que, qui sçavoit faire la débauche de cette sorte, étoit incapable de s'y oublier.

Il falloit, dit Florinde, que Philippe fût aussi grand Prince,

366 LES JOURNÉES

qu'Antipater étoit excellent Ministre ; & cela prouve que quelque soit un grand Prince , il a besoin d'un bon conseil.

Sans doute , reprit Thelamon ; si Agrippa n'avoit eu qu'un génie ordinaire , jamais Auguste n'eut été le maître du Monde. Ce que dit Thelamon , répondit Orophane , est très-juste ; Auguste étoit fort au-dessous du grand dans les occasions les plus importantes ; il y a même des traits marqués dans sa vie , qui font voir qu'il tomboit dans le médiocre.

Par exemple , lorsqu'il apprit la nouvelle de la défaite de son Armée en Germanie , commandée par Varron , « il s'arracha les » cheveux , battit sa tête contre » les murailles , en criant : Varron , rends-moi mes Légions.

Quelle gloire pour Arminius d'avoir contraint le maître du Monde à faire de semblables extravagances ! & voyez par ce trait , la différence du génie d'Auguste à celui de Philippe. Le dernier fait voir le mérite de son Ministre par grandeur d'ame , & l'autre par sa foiblesse , comble de gloire son ennemi.

L'opposé de ces deux traits est tout-à-fait bien trouvé , dit Uranie , & pour ajoûter à ce que viennent de dire Orophane & Thelamon , de la foiblesse d'Auguste ; j'ai lû dans Suétone , que lorsqu'il apprit les déportemens de la Princesse Julie , il la condamna à la mort ; mais s'en étant repenti un moment après , il prit la résolution du monde la plus ridicule ; il envoya un mémoire au Sénat , dans lequel il expliquoit patétiquement la honte &

l'infamie de sa maison : Cependant la raison lui étant revenue une seconde fois, & ayant pris la place de sa colere, il reconnut la faute qu'il avoit faite ; & Senneque dit qu'il se mit à crier à plusieurs reprises, je n'aurois pas fait cette faute, si Mecenas, ou Agrippa eussent été vivans. Voilà, dit Florinde, une contrariété de sentimens qui marque bien le besoin qu'avoit Auguste d'un Ministre sage & éclairé. Cependant il est des Princes qui ne sont pas bien aises d'avoir près d'eux des génies supérieurs.

Emmanuel Roy de Portugal nous en fournit un exemple. Ce Prince ayant une lettre d'importance à faire, chargea un homme d'esprit de sa Cour, d'y travailler. Ce Gentilhomme s'étant acquitté de sa commission, fut

porter sa lettre au Roi. Ce Monarque après l'avoir lûë en tira une de sa poche ; & les ayant comparées l'une à l'autre , il avoïa que celle du Courtisan étoit la meilleure , & qu'il s'en serviroit. Le Gentilhomme fit là-dessus des réflexions qui le portèrent à prendre son parti. Il fut trouver un de ses amis , lui dit qu'il avoit mis ordre à ses affaires , & qu'il venoit prendre congé de lui. Son ami lui demanda la cause d'un départ si prompt. Il n'y a plus que du péril pour « moi à la Cour , répondit-il , le « Roi sçait que j'ai plus d'esprit « que lui. » La suite prouva qu'il avoit pris le parti le plus sage ; car Emmanuel le fit chercher dans l'intention de le sacrifier à sa jalousie.

Il faut convenir , dit Felicie , qu'il est très - difficile de bien

connoître les hommes , & que plus ils sont dans un rang élevé, & moins on peut développer les replis de leur cœur. Un intime ami de Cicéron lui demanda un jour ce qu'il pensoit de Jules-César , après qu'il se fût rendu maître de la République. « At-
» tendez , lui répondit ce grand
» Sénateur , qu'il en soit paissi-
» ble possesseur , vous en jugerez
» vous même ; mais souvenez-
» vous que le Disciple d'Aristo-
» te , si sage si éclairé , devint
» emporté , débauché , superbe ,
» & cruel , lorsqu'il ne craignit
» plus rien.

En vérité , dit Camille , il seroit honteux pour moi d'être la seule qui ne pût rapporter quelque trait de l'Antiquité ; & puisque vous avez tous parlé , il est juste que j'aye mon tour. Ce qui a le plus frappé Thelamon , est

la justice que Philippe a renduë à son Ministre ; & moi ce qui m'a le plus touchée dans ce que j'ai lû des mœurs des Anciens , c'est la régularité de leurs amitiés ; c'est en quoi ils nous ont surpassé , & en quoi nous nous piquons le moins de les imiter : si quelqu'un vouloit l'entreprendre , il passeroit pour ridicule.

Quelle difference de la façon dont nous traitons l'amitié , avec l'exactitude religieuse du tems de Xenophon ! on s'en piquoit comme de la qualité la plus essentielle à un homme d'honneur , & on en tiroit autant de gloire que des vertus les plus éclatantes. Cet illustre Athénien dit , en parlant des Capitaines Grecs , que les Perses massacrèrent si perfidement. Ils moururent après avoir vécu sans reproche , soit dans la guerre , ou soit dans l'amitié.

Qui oseroit employer une semblable loüange dans les oraisons funebres de ce tems - ci ? & trouveroit-on quelqu'un en qui on pût avoir la confiance que Cratés , ce fameux Philosophe , marqua en mourant à ses deux amis ? Par son testament , il laissa à l'un , le soin de nourrir sa mere , & à l'autre , celui d'élever sa fille , de lui donner une dot , & de la marier ; & qu'en cas que l'un des deux mourût il substituoit au dernier vivant le soin de sa mere & de sa fille aux mêmes conditions. Unique & rare exemple d'une amitié parfaite ! Les deux amis de Cratés acceptèrent en plein Senat son testament , & firent voir qu'ils étoient aussi sensibles à sa confiance , qu'ils étoient charmés de la pouvoir remplir.

La remarque de Camille , dit Thelamon , est très - juste , & ce

qui lui donne un grand prix , c'est que je suis persuadé qu'elle parle du cœur ; car on ne peut être touché des effets d'une vertu , qu'on ne soit capable de la pratiquer. Vous me récompensez fort galamment , répondit-elle , du silence que j'ai gardé , & du peu que j'ai dit ; mais je crois , ajoûta-t-elle , que les matieres sérieuses nous ont assez occupé , & que nous pouvons présentement profiter de la promenade. A ces mots la Compagnie se leva , & se rendit au bord de l'eau.

Orophane qui prenoit toujours occasion d'attaquer Felicie sur les faits qu'on avoit cités , saisit celui de l'amitié. Il faut avoüer , dit-il , que si l'amitié est une vertu , c'est un grand vice de n'en avoir pas ; & que les belles qualités de Felicie sont imparfaites , puisqu'elle n'a pas celle-là.

Vous pourriez vous plaindre sans m'offenser, dit-elle en souriant, & vous ne devriez pas confondre l'amour avec l'amitié. Si je veux ignorer le premier, je me pique de l'autre au suprême degré, & si j'avois un Historien je mériterois l'éloge que Xenophon donne à ces Grecs. Hé bien, s'il est ainsi, lui dit-il, donnez-moi les moyens de faire votre Histoire, & par quelque marque éclatante de votre amitié pour moi, engagez ma plume à chanter vos louanges. Laissez moi vous parler d'amour, & m'entretenez de votre amitié. Par là vous adoucirez mon esclavage sans blesser votre austère vertu, & vous porterez ma reconnoissance à faire votre éloge.

En vérité, dit Thelamon ; Orophane mérite bien que vous le traitiez avec moins de rigueur,

& vous verrez insensiblement tous vos amis prendre son parti contre vous si vous n'avez plus d'humanité. Il est certain ajouta Florinde, que le sort d'Orophane nous intéresse tous, & je me range de son côté. J'en fais de même, dit Camille, mon humeur enjouée ne me permettant pas de voir souffrir personne. C'en est trop, dit Felicie, & je ne sçai comment je pourrai me tirer d'un combat aussi inégal, si Uranie ne se range de mon partie. Uranie sourit & ne lui répondit que par ce Madrigal.

L'excès de notre amour, autant que la sagesse,
 Nous fait mettre souvent des bornes à nos feux:
 On veut d'un tendre Amant être toujours
 maitresse,
 Et l'on craint de le perdre en le rendant heureux.

Quoi ! sur le champ , s'écria Felicie en rougissant , vous composez contre moi , ma chere Uranie ! Je ne m'attendois pas à cette trahison. La Compagnie se divertit pendant quelque tems de l'embarras de Felicie , & applaudit fort le Madrigal d'Uranie. On le lui fit redire plus d'une fois , & malgré le depot de son aimable amie , on convint qu'elle développoit absolument le cœur dans ces quatre vers ; puisque rien n'est plus certain que la crainte de perdre l'estime d'un homme qu'on aime , force souvent les Dames à cacher leurs véritables sentimens.

- Comme on raisonnoit encore là-dessus ; on leur vint annoncer l'arrivée d'Achante & d'Iphis , deux parens de Thelamon. Uranie les connoissoit , mais ils étoient inconnus au reste de la
Com-

Compagnie. Thelamon les ayant présenté aux Dames , Uranie leur demanda si elle devoit leur visite au hasard , ou de dessein prémédité. Comme la sincérité est une marque de respect , répondit Achante d'un air enjoué, celui que nous vous devons, Madame , ne me permet pas de vous cacher que la chasse nous procure l'honneur de vous saluer : Elle nous a conduits sur vos Terres, & nous avons crû n'en devoir pas sortir sans vous venir assurer de notre profonde obéissance. La chasse est donc toujours votre passion dominante , lui dit Thelamon ? Je ne cesse point d'être le même , mon cher Thelamon , répondit-il , libre & enjoué , sans contrainte & sans passion , je ne trouve rien de si amusant que la chasse.

Mais , dit Uranie , je suis sur-

378 LES JOURNÉES

prise qu'Iphis ait la complaisance de vous suivre ; car je sçai qu'il n'est pas grand chasseur, & que son humeur sérieuse & sage ne le porte pas aux exercices violens. Il est vrai, Madame, répondit Iphis ; mais il faut se contraindre pour ses amis. Achante chasse pour moi, & je rêve pour lui.

On rit beaucoup de cette réponse, la conformité que l'on trouva entre les humeurs de Camille & de Florinde avec Achante & Iphis, donna occasion à mille vivacités de part & d'autre.

Je suis persuadée, dit Florinde qu'Achante ne feroit pas si complaisant qu'Iphis, & qu'il ne quitteroit pas une partie de chasse pour faire plaisir à son ami. En vérité, Madame, répondit Achante avec un emportement tout-à-fait plaisant, il faut que

ce soit une aussi belle personne que vous qui parle ainsi, pour que je ne réponde pas vivement. Hé quoi ! qui dit Chasseur, dit-il, un homme rempli de défauts ; Et pour aimer la chasse, en ai-je moins un cœur pour mes amis ?

J'ai ouï dire, reprit Florinde, qu'un homme dominé par la passion de la chasse, ne peut rien aimer, qu'il est toujours prêt à quitter ses amis les plus chers, & les Compagnies les plus aimables, pour courrir un cerf ou tirer un lièvre ; que lorsqu'il est dans le fort de cet exercice, il ne songe à rien autre chose, qu'au retour ; fatigué, arrassé, il ne pense qu'à satisfaire un appetit défordonné & une soif ardente, pour prendre après dans les bras du sommeil un repos dont il a besoin ; & que reprenant le lendemain le même amusement, il est absolu-

ment impossible de faire nulle société avec lui , quand il seroit le plus aimable de tous les hommes. On ajoute encore que si un Ami vient proposer au Chasseur , de lui rendre un service important , qu'il est prêt d'y courir , lorsque d'un autre côté se voyant pressé par une partie de chasse , il quitte son Ami, remet son affaire au lendemain , & vole où son plaisir l'appelle. Comment donc voulez - vous qu'on puisse compter sur un homme qui paroît oublier le genre humain pour les animaux , & qui se formant fur eux , en prend la legereté , & souvent la férocité ?

Voilà , Madame , répondit Achante , un fort beau portrait d'un Chasseur ; & pour les perdre de réputation , il ne faut à ce que je vois , que venir vous écouter ; mais ce qui me déses-

pere , c'est que vous parlez avec tant d'esprit & de grace , que vous ne pouvez manquer de persuader : aussi ne me mettrai-je point en devoir de vous répondre par des raisons , mais par démonstration ; & pour me venger , je prétends devenir amoureux de vous à la fureur , vous suivre par tout , vous adorer , & vous sacrifier mon tems le plus précieux sans cesser d'être Chasseur. J'irai chasser & reviendrai mettre à vos pieds les animaux que j'aurai dompté. En courant dans les bois je ne songerai qu'à vous , & pour presser mon retour je n'aurai point d'autre idée que le plaisir de vous revoir ; & je vous prouverai si bien qu'un Chasseur peut aimer ardemment , que vous serez peut-être contrainte d'aimer la chasse à votre tour.

Cette dispute avoit paru si plai-

fante qu'on ne s'empressoit pas de l'interrompre. Mais Orophane voyant que Florinde étoit embarrassée comment répondre à la saillie galante d'Achante, voulut mettre Camille de moitié de son embarras. Il seroit plaisant, dit-il, si Achante rendoit Florinde Chasseuse, & qu'Iphis apprît à rêver à Camille.

Ne me mêlez point dans tout ceci, dit-elle, laissez nous à chacune notre temperament. Je ne veux rien apprendre qui puisse m'empêcher de badiner, & tout le solide de l'esprit d'Iphis ne me dispensera point de faire agir la vivacité du mien.

Comme le Ciel, répondit Iphis, n'a pas tout donné à un seul; & que dans le partage il y a eu du plus & du moins, la charmante Camille n'a pas assez de sérieux, & moi trop peu d'en-

jouïement ; il faut (pour réparer en quelque sorte , l'ouvrage de la nature) si bien mêler nos esprits , & les rendre tellement unis & d'accord avec nos cœurs , que nous parvenions à faire de nous deux un tout parfait.

La proposition est tout - à - fait jolie , dit Uranie , & quoiqu'elle soit fort galante , elle ne dément point la Philosophie dont Iphis fait profession. Si elle ne dérange point sa Philosophie , dit Camille en riant , comme elle pourroit déranger mon repos , je ne l'accepte point.

Uranie voyant que l'heure du souper s'aprochoit , pria les deux amis de rester chez elle , sçachant bien que leur terre étoit assez proche pour s'en retourner la nuit. Ils accepterent cette offre avec plaisir. Cette aimable Compagnie s'étant encore promenée

quelque tems , rentra dans la maison. On se mit à table. Achan-
te dit mille jolies choses à Flo-
rinde , qui y répondoit avec une
douceur mêlée de vivacité qui di-
vertit infiniment. Comme Iphis
avoit la voix fort belle , on le pria
de chanter : il ne s'en fit pas pres-
fer , & voyant qu'il falloit bien-
tôt quitter cet agréable séjour ;
il en prit occasion de dire les pa-
roles suivantes en s'adressant à
Camille.

R O N D E A U.

Quand je songe au moment qui va nous séparer,
L'Amour n'a plus pour moi de charmes ;
Je voudrois , belle Iris , ne vous pas adorer :
Et quoique j'aime en vous la cause de mes larmes,
L'Amour n'a plus pour moi de charmes.
Quand je songe au moment qui va nous séparer.

Iphis

Iphis reçut mille applaudissemens sur la beauté de sa voix , & des paroles dont il étoit l'Auteur. Camille le remercia gaillamment de s'être adressé à elle. Je vous assure , dit-elle , que par reconnoissance je veux donner à Iphis un peu de mon enjouement , sans pourtant lui ravir le plaisir de rêver , puisque sa rêverie produit de si jolies choses. Je suis persuadée , dit Florinde , qu'elles ne tariront point si vous en êtes l'objet.

Le repas finit , & la nuit étant des plus belles , Achante & Iphis après avoir salué les Dames , & embrassé Orophane & Thelamon , monterent à cheval , & quitterent à regret cette belle Solitude. Le moment de leur départ étant celui auquel Uranie avoit coûtume de se retirer , elle conduisit Camille & Florin-

386 LES JOURN. AMUS:

de dans leur appartement , & Thelamon avec Orophane l'ayant remise dans le sien avec Felicie , chacun ne songea plus qu'à goûter le repos qu'amènent ordinairement les ombres de la nuit.

Fin du premier Tome.



T A B L E

D U C O N T E N U

A U P R E M I E R T O M E.

P R E M I E R E j o u r n é e p a g . 1	
<i>Lettre en forme de dissertation sur l'amour ,</i>	24
<i>Histoire de Belise , d'Orsame</i>	
<i>et de Julie ,</i>	51
<i>Suite de la même Histoire ,</i>	84
<i>Seconde Journée ,</i>	132
<i>Instruction d'une Mere à sa Fille , pour la conduite generale</i>	
<i>de sa vie ,</i>	165
<i>Reflexions sur l'inconstance des</i>	

<i>hommes ,</i>	194
<i>Dissertation sur l'Esprit ,</i>	204
<i>Troisième Journée ,</i>	263
<i>Histoire de la Princesse de Pon-</i> <i>thieu.</i>	275

Fin de la Table.

LES





fig. non siam

44/02





